

# A coups de Baïonnette

COLLECTION  
DE  
LA BAÏONNETTE  
VOLUME  
6

300 DESSINS  
en couleurs et en noir  
de :

Gus. BOFA,  
CAPPIELLO,  
CAPY,  
DELAU,  
Ch. GENTY,  
Ab. GUILLAUME,  
HENRIOT,  
HUARD,  
etc., etc.



300 DESSINS  
en couleurs et en  
de :

IRIBE,  
LÉANDRE,  
LÉONNEC,  
POULBOT,  
Benj. RABIER,  
VILLEMOT,  
WIDHOPFF,  
WILLETTE,  
etc., etc.



L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
PARIS -- 30, RUE DE PROVENCE, 30 -- PARIS



CLIFTON HARBY LEVY

235 East 45th St.

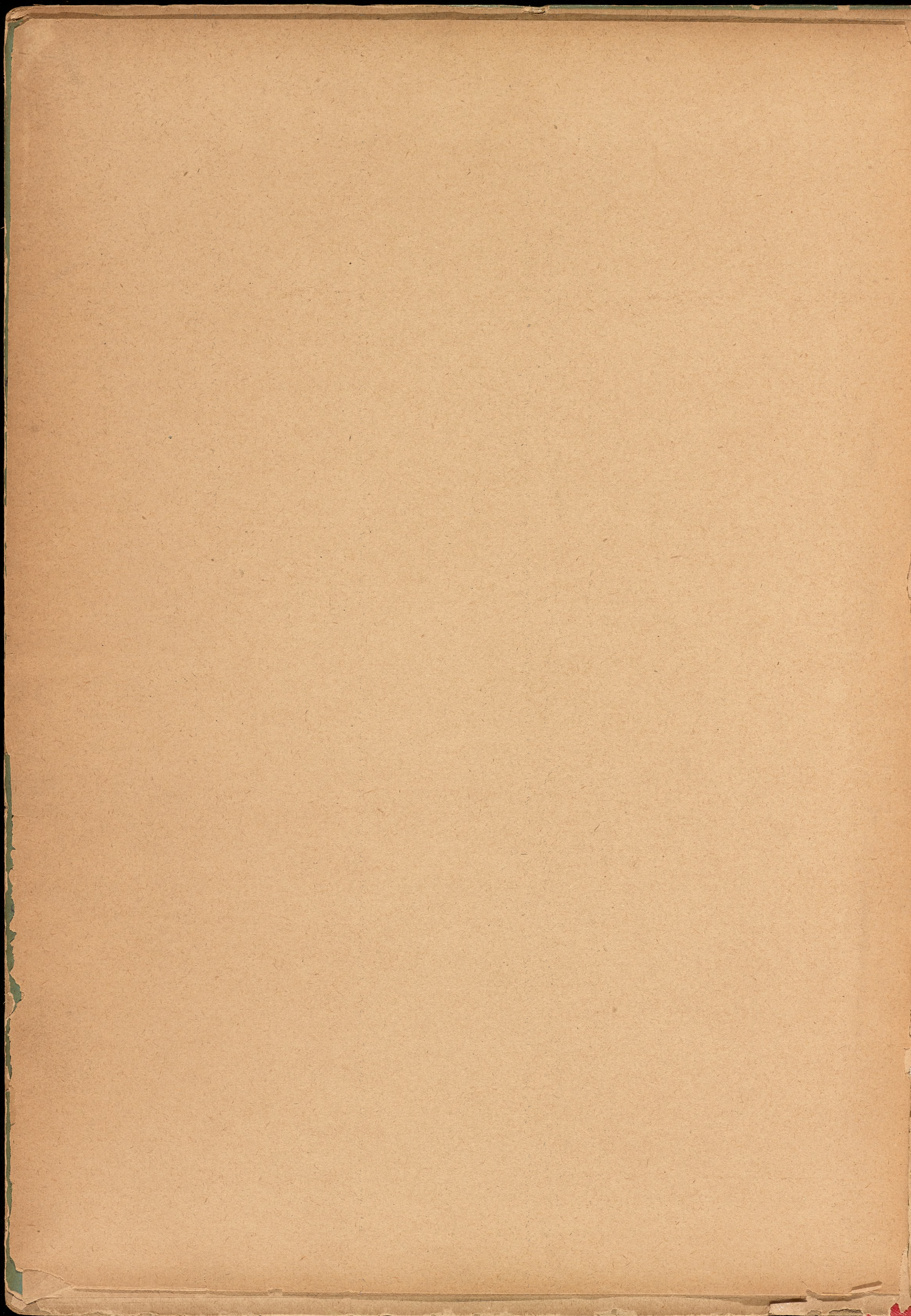
New York, N. Y.



C. 1

Levy





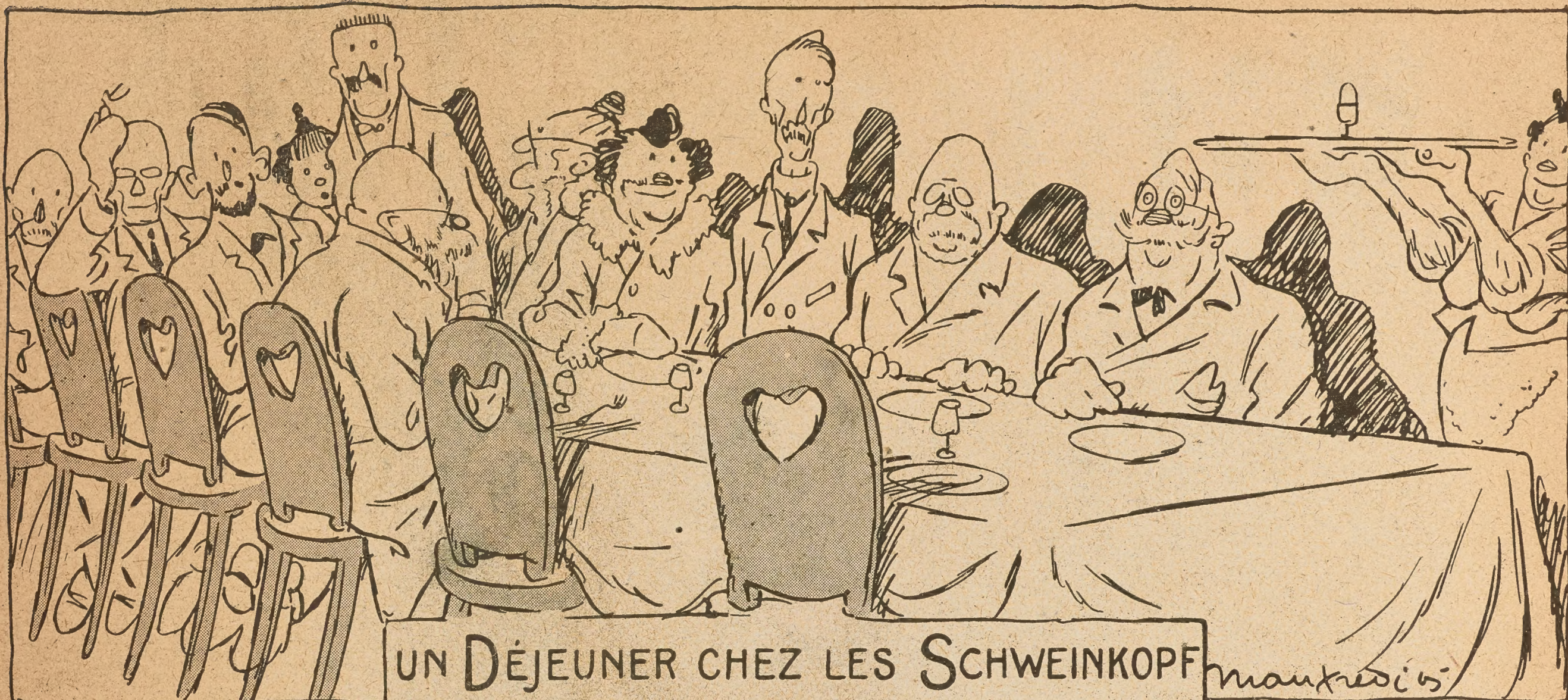


# LA BAÏONNETTE

LE  
DICTATEUR  
AUX  
VENTRES







# UN DÉJEUNER CHEZ LES SCHWEINKOPF

PAR ANDRÉ ALEXANDRE

M. et M<sup>me</sup> Schweinkopf, de Munich, à l'occasion de l'anniversaire de leur mariage, offrent un déjeuner à quelques intimes. On est quinze à table, grandes personnes et enfants.

HERR SCHWEINKOPF.

Ma tendre femme,  
Veux-tu,  
Nous lire le menu,  
Avec le règlement?

FRAU SCHWEINKOPF.

Oui, ma chère âme !

Elle lit :

Un hareng saur pour quinze : un œuf  
Où successivement, et de façon  
[discrète,  
Chacun voudra tremper une seule  
[mouillette ;  
Quart de livre de bœuf,  
Pour les messieurs vingt grammes,  
Dix pour les dames,  
Aux enfants, rien. Dessert, tout le  
[monde en aura :

Tarte chimique  
A l'acide tart... rique.  
Tous, l'eau à la bouche.  
Hoch ! hoch ! ya ! ya !  
Das ist gut !

HERR SCHWEINKOPF.

Je découpe  
Devant vous tous le hareng en morceaux  
Bien égaux.

FRAU SCHWEINKOPF.

Admirez, on dirait que c'est fait à la loupe !  
Herr Schnick, un gros Poméranien très gourmand, très porté  
à la farce et qui dit la vérité lourdement, en riant, s'agite de  
façon fébrile.

SCHNICK à Frau Schweinkopf.

Un instant  
Chère amie.

Comparez, je vous prie :  
Mon filet de hareng  
Est moins grand

Que celui de ma voisine de table.

FRAU PIPER, la voisine, pas contente.  
Vous trouvez?

SCHNICK.

C'est indéniable !  
Il sort un centimètre de sa poche et mesure :  
Ma voisine a ses vingt centimètres de long,  
Moi, je n'en ai que dix-neuf...

FRAU SCHWEINKOPF.

Oh ! pardon,  
Lieber Gott ! que c'est bête !  
Je ne sais où j'avais la tête...

HERR SCHWEINKOPF à Schnick.

On vous doit une compensation :  
Vous trempez deux fois dans l'œuf  
[votre croûton !

LES INVITÉS.

Nein ! Nein !

HERR SCHWEINKOPF, riant.

Vous entendez ! Tout le  
[monde proteste ;

N'insistez pas !

SCHNICK, riant aussi, mais rès jaune.  
C'est bien ! je remporte ma veste !  
La bonne apporte un œuf dans un  
coquetier. Frau Schweinkopf ouvre l'œuf  
devant tout le monde.

LES INVITÉS admirent l'œuf.

Hoch ! Hoch ! Très beau, très gros !

Pour Herr Schweinkopf mille bravos !

HERR SCHWEINKOPF, modestement.

Tout le mérite en revient à ma femme.

FRAU SCHWEINKOPF à Schnick.

— Bitte schön ! Servez-vous le premier.

SCHNICK à part.

Je n'aurai que le blanc si j'entame !

Haut, faisant des façons.

A ce point-là, je ne suis point grossier !

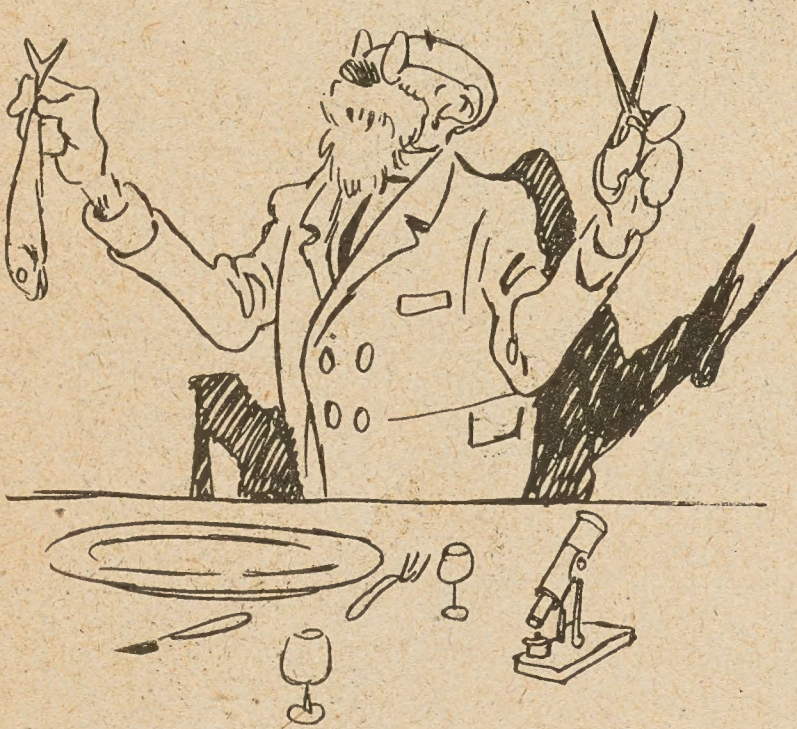
Il passe l'œuf à sa voisine Frau Piper.

A vous, à vous, Madame !

FRAU PIPER faisant, elle aussi, des façons.

— Oh ! vous êtes des plus galants !

Elle refuse également et désigne les mioches.



... Je découpe le hareng en morceaux.



LA BAIONNETTE



(Dessin d'Abel Amiaux)

— Dis donc, maman, et tante Schmutzerkopf qui va venir ! Y en aura-t-il assez pour tout le monde ?



(Dessin de Lechevallier.)

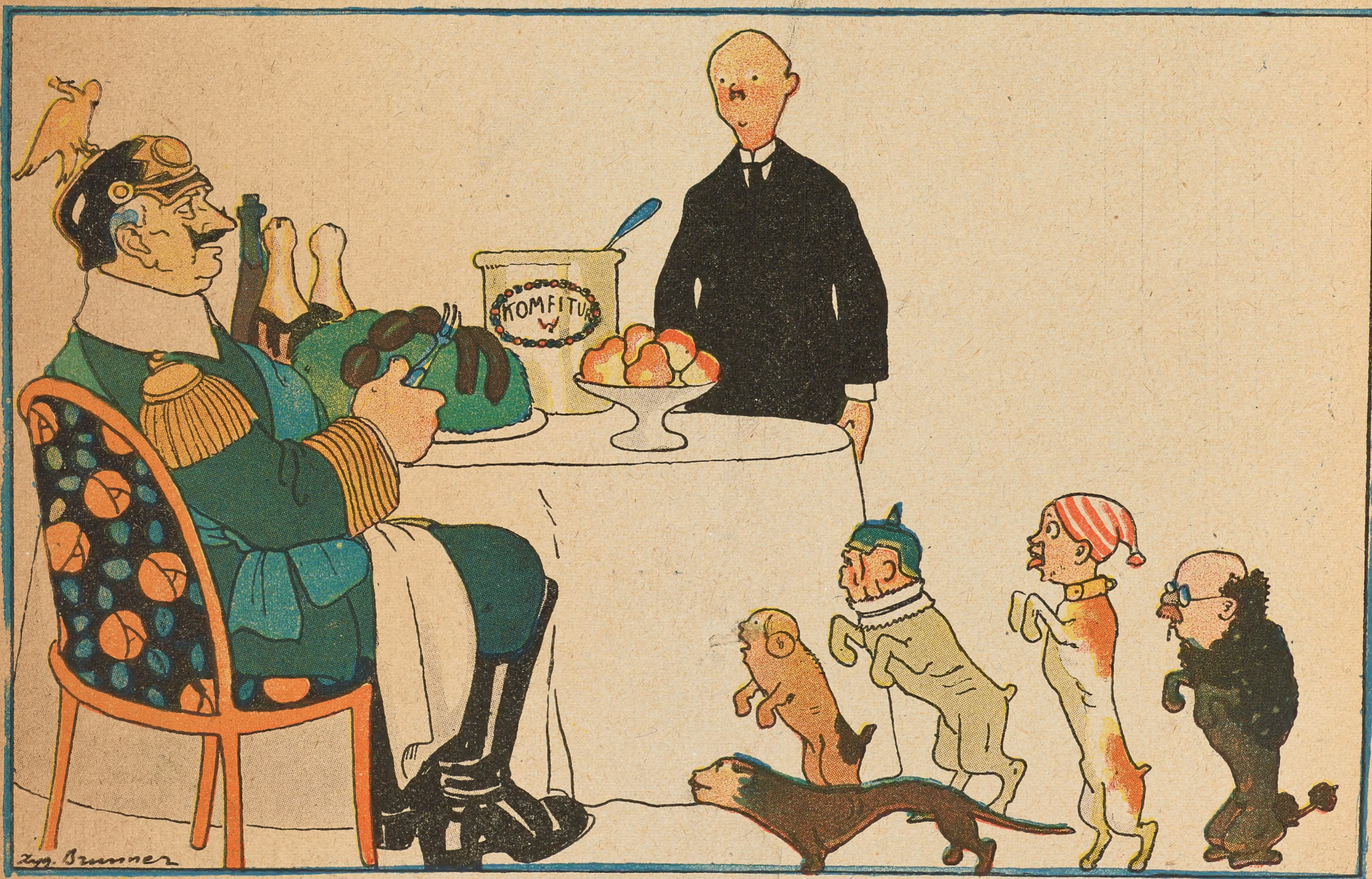
UNE FAMILLE ALLEMANDE A TABLE  
ou le Combat des Voraces contre les Coriaces.





(Dessin de Manfredini.)

... Et après, on lui a coupé les pieds : paraît qu'il avait des oignons...



(Dessin de Zyg. Brunner.)

LE DÉLICAT

— Herr von Batocki, je vous ai nommé dictateur des vivres, pour que vous m'épargniez la vue de tous ces chiens affamés qui me coupe l'appétit.





(Dessin de Préjelan.)

DERNIÈRE RESSOURCE

- Alors, qu'est-ce qu'il vous reste ?  
— Des cure-dents.



Qu'on serve d'abord ces pauvres enfants !  
Tous se refusent, ne veulent pas étrenner l'œuf. Un enfant en le repoussant, le fait tomber par terre où il se brise, éclaboussant le tapis.

SCHNICK (à l'enfant).  
Triple Esel ! Maladroit !

FRAU PIPER.  
Affreux drame !  
Des invités se précipitent, se flanquent à quatre pattes pour lécher le tapis.

HERR SCHWEINKOPF.  
Ach ! n'y touchez pas, mes amis :  
J'ai nettoyé, hier, ce tapis  
Avec le plus dangereux des toxiques  
Donnant de mortelles coliques !

Les invités se relèvent brusquement, terrifiés et se remettent à table.

FRAU SCHWEINKOPF.  
Je sonne pour la viande.

Tous.

Ya ! Ya !

Pendant ce temps Herr Schweinkopf se baisse brusquement et trempe, sans qu'on le voie, dans les éclaboussures de jaune d'œuf du pain qu'il avale gloutonnement.  
La bonne arrive effarée, hurlante.

FRIEDA, la bonne,  
récitant une leçon apprise.

Ach ! quel malheur !

Mattame ! mattame !

FRAU SCHWEINKOPF faisant l'étonnée.

Eh bien, quoi ?

FRIEDA.

Le rôti, seigneur,  
Il vient de perdre  
[sa sœur !

HERR SCHWEINKOPF, feignant aussi l'étonnement.

Mattame !... Mattame !...

Alors ?...

LES INVITÉS.

Alors ?

FRIEDA.

Paraît que la douleur,  
C'est son petit qu'est venu me le dire, —  
L'a rendu fou..... Dans son délire.....

LES INVITÉS.

Quoi ?... quoi ?...

FRIEDA.

Le rôti, seigneur,  
A Monsieur, à Mattame,  
De la broche ôtant le rôti,  
L'a bouffé tout entier.  
Elle sort, jouant la fureur.

HERR SCHWEINKOPF.  
Infâme !

FRAU SCHWEINKOPF, de même.  
Bandit !

FRAU PIPER.  
Ach ! traître !

HERR SCHWEINKOPF.  
Je vais le dénoncer au kaiser, notre  
[maître !

SCHNICK pas très convaincu de ce que dit Herr Schweinkopf, et ironique.

Non, mais des fois.....

Dis, mon vieux Schweinkopf, tu me crois  
Par trop poire.  
Je ne coupe pas dans ton histoire  
De rôti, seigneur.

HERR SCHWEINKOPF, embêté au fond, s'efforçant de rire.  
Ce Schnick, quel satané farceur !

SCHNICK.

Les sacrés Schweinkopf ! je parie  
Qu'ils ont voulu d'un plat faire l'économie !

HERR SCHWEINKOPF, de plus en plus embêté, mais riant encore plus fort.

Ach ! ce Schnick, quel blagueur !

Frieda entre, apportant la tarte. Les figures s'éclairent.  
Frau Schweinkopf découpe ; tout le monde se sert à indiscretion.

Tous.

Das ist gut ! Das ist gut !

HERR SCHWEINKOPF.

Et surtout qu'on s'applique

Chacun un bon morceau... Oui, prenez, allez-y !...  
Doktor Heinrich, l'inventeur de ceci,  
A découvert une merveille sans égale.

Tous.

Hoch ! Hoch ! Hoch !

HERR SCHWEINKOPF.

Une tarte kolossale !

Tout le monde mange et se poulèche. Le repas est fini ; on se lève de table. Schnick pour faire une farce, marche brutalement sur les pieds de sa voisine, Frau Piper, qui hurle de douleur, montrant ses bottines pleines d'énormes protubérances.

FRAU PIPER, invectivant Schnick.  
Aïe !... Aïe !... Butor ! Animal !  
Ce que vous m'avez fait mal !

SCHNICK.

Vraiment ?

FRAU PIPER.

Vous êtes

La dernière des bêtes !

HERR SCHWEINKOPF, à Frau Piper.  
Herr Schnick vous demande pardon...

SCHNICK.

Moi ? Non !

Désignant Frau Piper.

Ach ! ach ! la malheureuse !

Qu'on appelle les policiers !

Dans sa bottine, entre ses doigts de pieds,  
Que cache-t-elle, infâme recéleuse,  
Quand nous manquons de pain, de beurre  
[et de radis ?

Tous.

Quoi donc ?

SCHNICK.

Du gibier..... Des œils de perdrix !  
Les invités sortent en s'esclaffant.

ANDRÉ ALEXANDRE.

(Illustrations de Manfredini.)



... Il trempe du pain...



Mattame !... Mattame !...



... Elle a des œils de perdrix !...



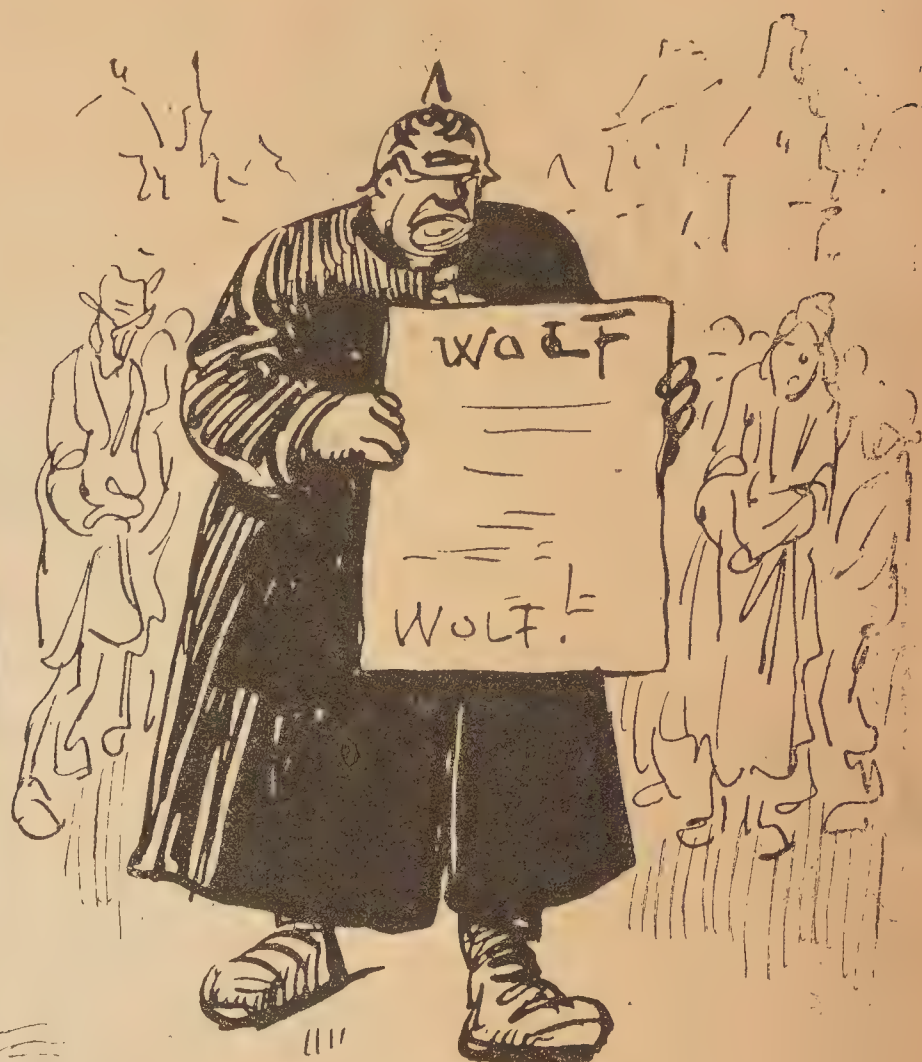
LA BAIONNETTE  
ILS ONT FAIM



Celle qui a toujours faim,  
c'était la grande Boche... Elle  
voulait simplement dévorer tout  
le Monde !



— Comment, pas de viande... eh bien, pour-  
quoi ne mange-t-on pas les prisonniers ?



— Pas de bœuf, pas de mouton... mais  
il y a du canard à volonté !

DELIKATESCH



— Ça ? de la saucisse ? C'est  
du caoutchouc...

— Ya... un morceau de « sau-  
cisse »..., ballon démolé par les  
obus français !



— Pas possible ! vous avez dû dissimuler  
des denrées à nourrir les porcs !



— J'ai inventé le biberon électrique  
qui, faute de lait, nourrit électriquement  
les enfants...



(Dessins d'Henriot.)

— A quelle heure tîne-t-on ?



Un résultat miraculeux : à force de se  
serrer le ventre, Gretchen finira par avoir  
une taille fine.



La population exercée militaire-  
ment.

— Tirez la langue ! Une ! deux !



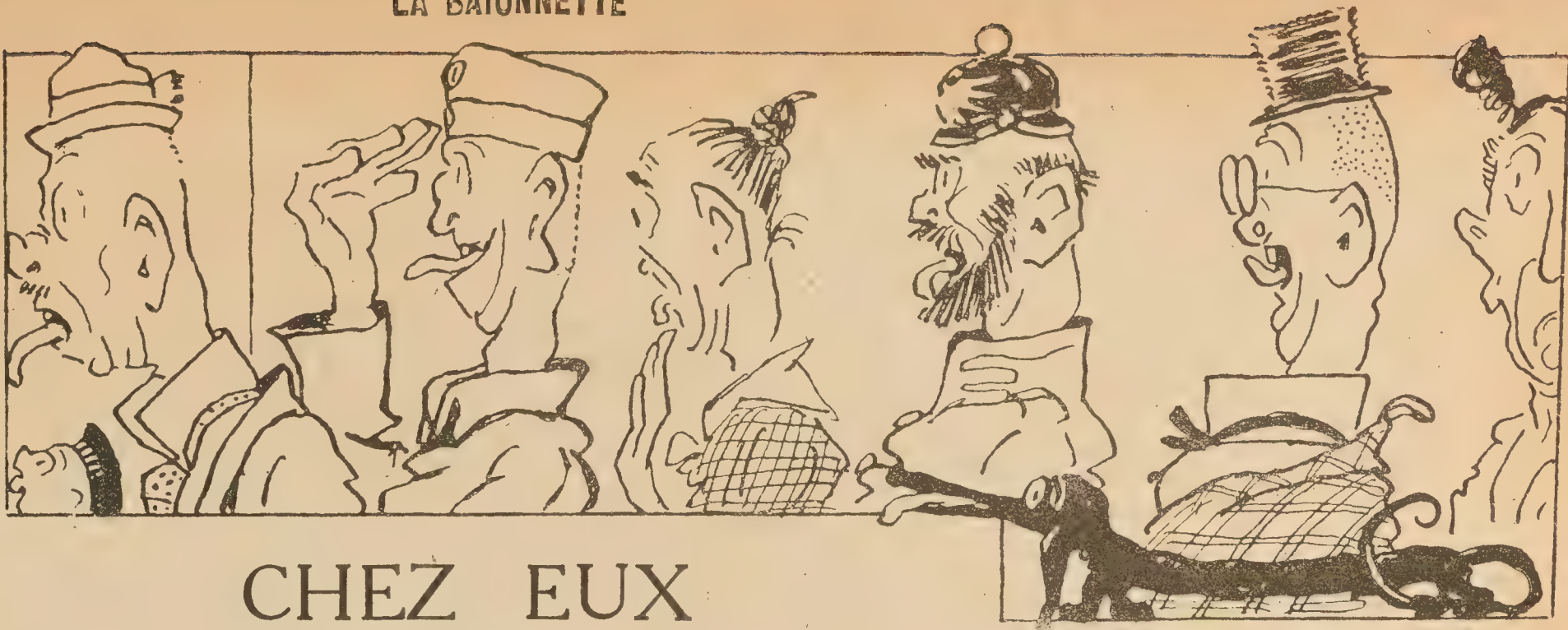


(Dessin de Zislin.)







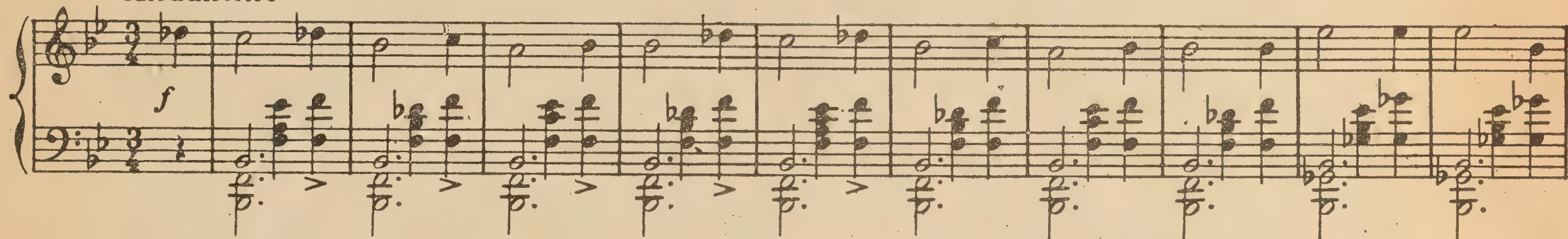


# CHEZ EUX

Chanson de HUGUES DELORME

Air de l'Enterrement, de Aristide BRUANT et Jules JOUY

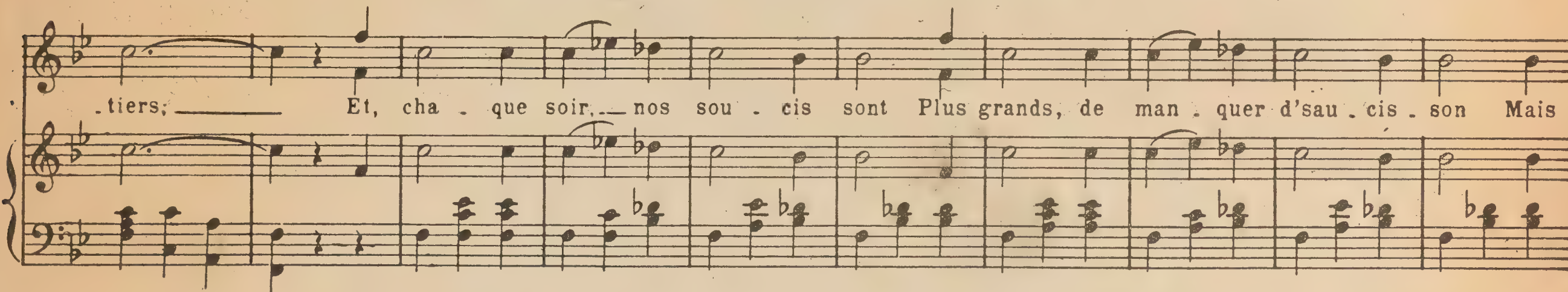
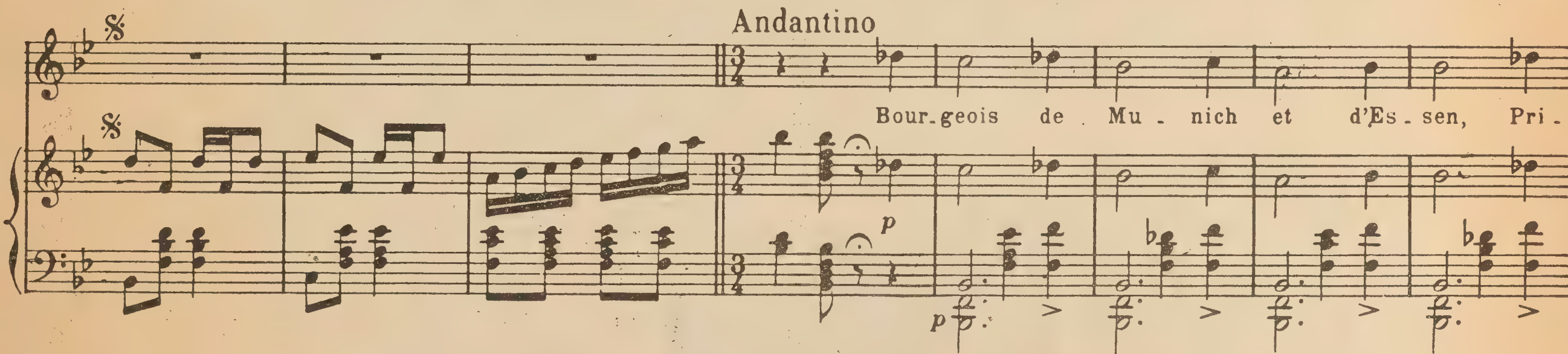
Andantino



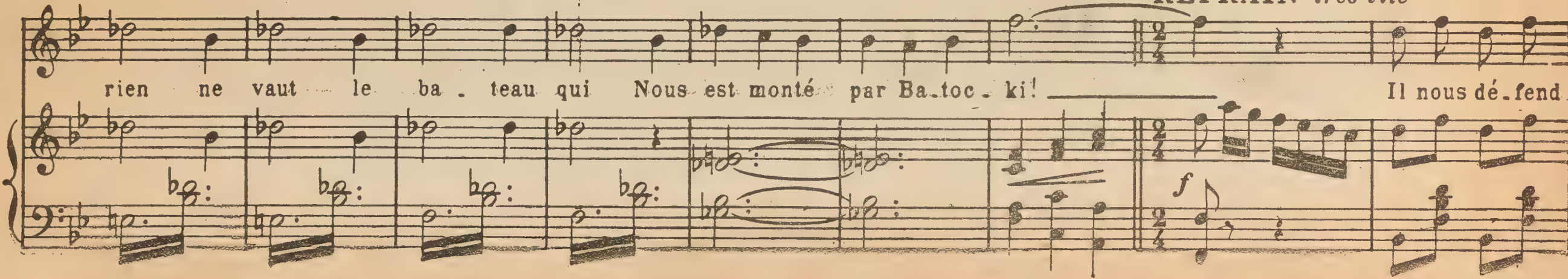
Allegretto



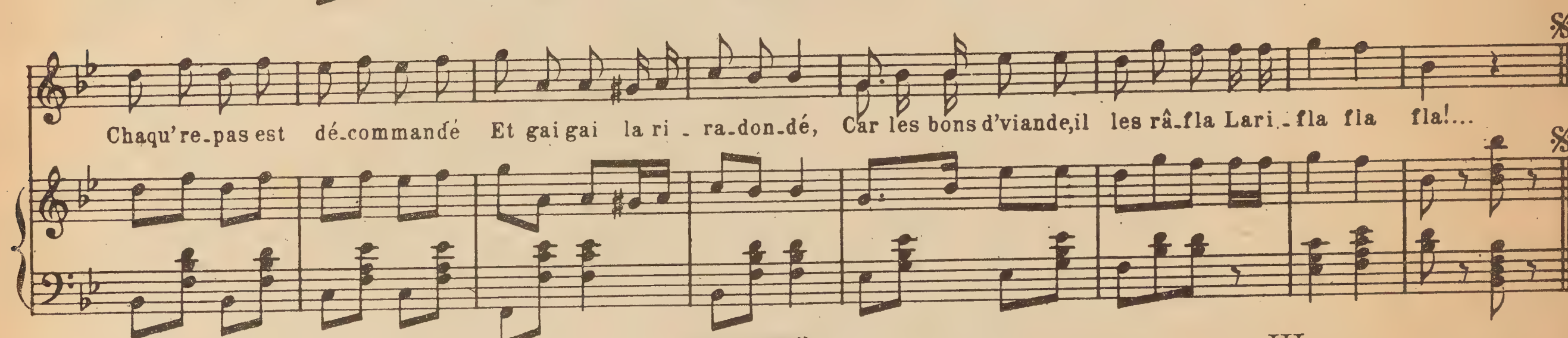
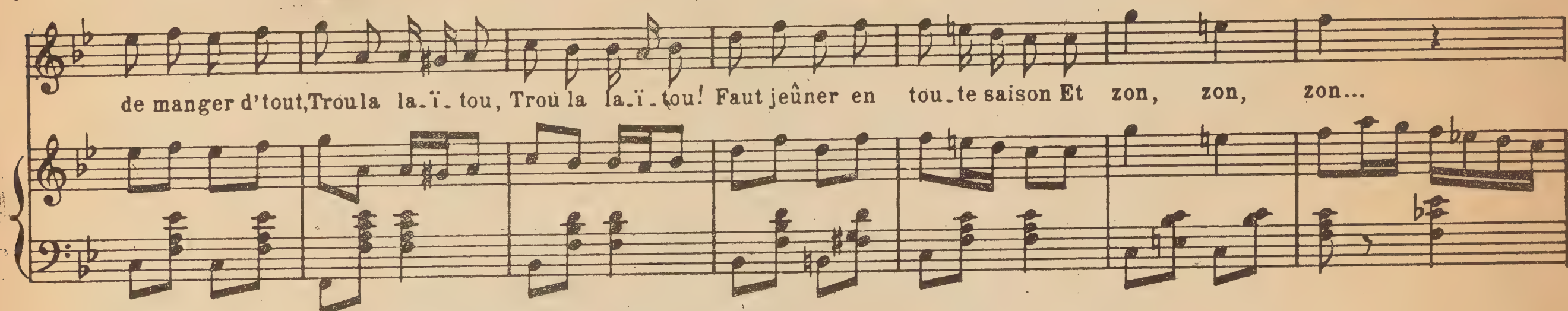
Andantino



REFRAIN très vite







I

Bourgeois de Munich et d'Essen,  
Privés de *delikatessen*,  
A la d'vantur' des charcutiers,  
On tir' la langu' des jours entiers;  
Et, chaque soir, nos soucis sont  
Plus grands, de manquer d'saucisson!  
Mais rien ne vaut le bateau qui  
Nous est monté par Batocki!

#### Refrain.

Il nous défend de manger d'tout,  
Troulalaïtou, troulalaïtou!...  
Faut jeûner en toute saison!  
Et zon, zon, zon...  
Chaqu' repas est décommandé  
Et gai gai la riradondé,  
Car les bons d'viande, il les raffa  
Lariflaflafla!...

II

Jusqu'ici, faute de lapin,  
On dégustait du chat sans pain  
(Il est bon pour manger un peu,  
D'avoir un matou dans son jeu)  
Mais Batocki nous empêcha  
De fair' cuir' not' chien ou not' chat:  
Ceux que l'on rencontre, on s'en sert  
Pour les fins soupers du kaiser...

#### Refrain.

Plus le droit d'déguster l'toutou,  
Troulalaïtou, troulalaïtou!...  
Ou l'chat ami de la maison  
Et zon, zon, zon...  
Sinon, on est appréhendé  
Et gai, gai, lariradondé.  
Ah! quel tyran que c'muf-là,  
Lariflaflafla!...



III

Cependant ce herr professor  
S'inquiète de notre sort.  
Ce poseur de latin sans cess'  
Nous dit: *Panem et circenses*!  
Si on manqu' de viande, en effet,  
On a l'droit d'danser d'vant l'buffet  
En chantant sa dèch' sur un air  
De *L'Or du Rhin* de feu Wagner...

#### Refrain.

Pour se distraire on peut itou,  
Troulalaïtou, troulalaïtou!...  
S'intoxiquer comme poison  
Et zon, zon, zon...  
D'un bull'tin d'victoir' bien fadé,  
Gai, gai, gai, lariradondé...  
Ah! quels bobards! ah! quel flafla!  
Lariflaflafla!...

IV

Von Batocki, s'il est flatteur  
D'être surnommé Curateur  
Au Ventre du pays, c'pendant  
Contre toi le peuple a la dent.  
Car pour lui l'mois du Ramadan  
Dure huit mois! C'est em...bêtant!  
Malgré l'kaiser, on n'tient null'ment  
A dev'nir à c'point Musulman!...

#### Refrain.

Dans le bide on sent comme un trou  
Troulalaïtou, troulalaïtou!...  
L'orage obscurcit l'horizon  
Et zon, zon, zon...  
Du Vieux Dieu l'tonnerre a grondé  
Gai, gai, gai, lariradondé  
Et le vent de la mort souffla  
Lariflaflafla!...

HUGUES DELORME.

(Illustrations d'Henry Fournier.)





(D. ssi. d'Harley.)

— Abandonne ces régions qui continuaient à te faire vivre. Tu es condamné à mourir de faim.





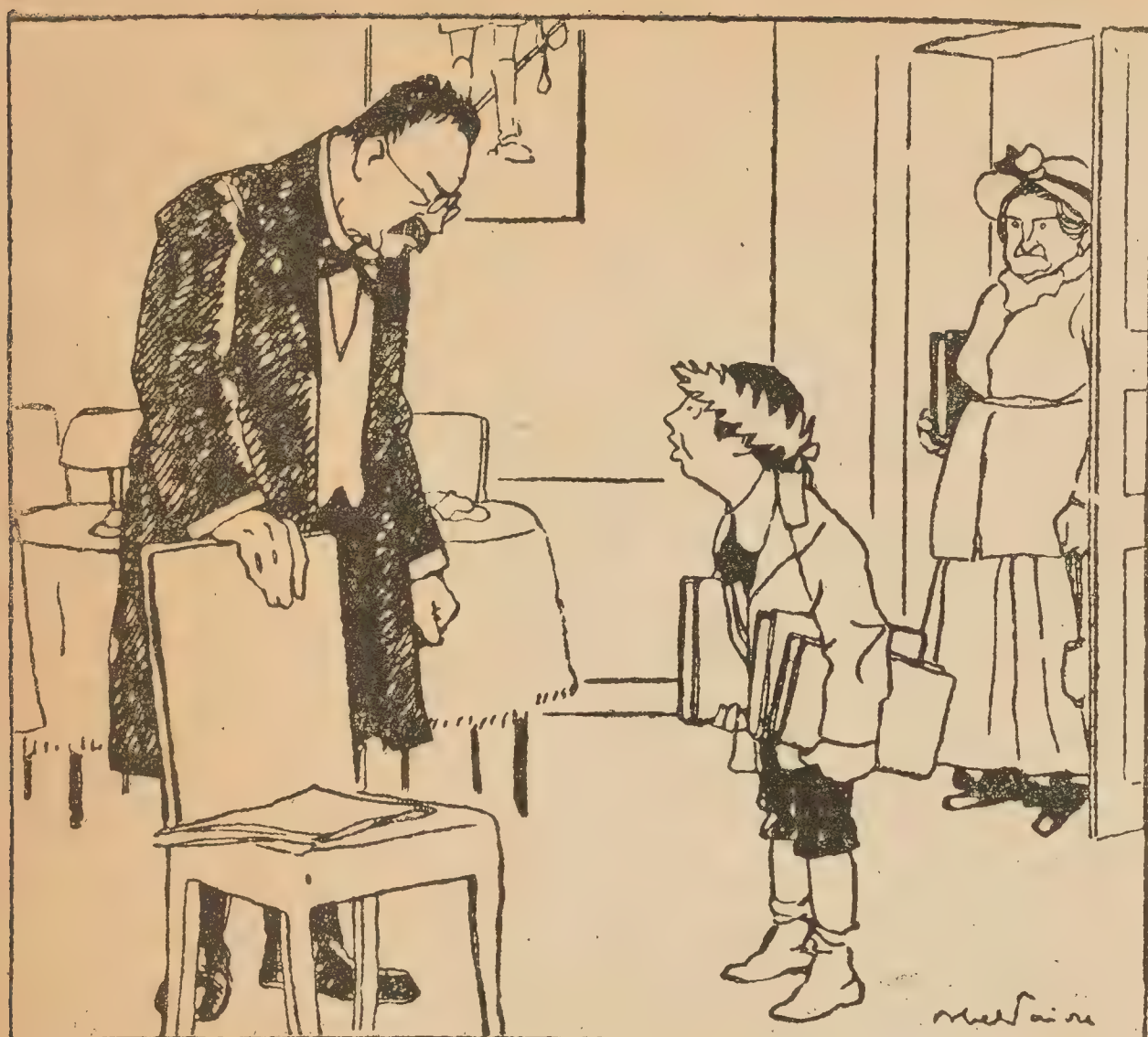
ENTRE ESPIONS BOCHES

(Dessin de Gerda Wegener.)

— Vaut bien la peine de risquer sa vie, pour bouffer comme ça ! —



LES MEILLEURS DESSINS



(L'Écho de Paris.)

(Dessin d'Abel Faivre.)

— Tu ne me félicites pas pour mes prix ?  
— Mon enfant, cette année, il n'y a que le prix du bœuf qui compte.



(Excelsior.)

(Dessin d'Hautot.)

— Il y a un an, les nouvelles étaient meilleures !...  
— ... Oui, nous avions pris Paris et Calais.

ALLEMAGNE



(Le Journal.)

(Dessin d'Hautot.)

LA CRISE ALIMENTAIRE EN ALLEMAGNE

— Oh ! un os !...



(Le Journal.)

(Dessin de Manfredini.)

— Que le bon vieux Dieu allemand soit loué ! ce n'est qu'une simple dilatation d'estomac...  
— Tarteiffe ! avec cette vie chère !



(Le Petit Journal.)

(Dessin de Radiguet.)

LA CUISINE CHIMIQUE EN ALLEMAGNE

— Mon petit Fritz, si tu veux un bon œuf frais pour ton déjeuner, faut laisser ton papa tranquille : il est en train d'en faire un.



(Excelsior.)

(Dessin de Mars Trick.)

— Tu entends ce que dit notre maître... encore un jour sans viande.  
— Zut alors ! Encore un jour sans os !



(Meggendorfer Blätter.)

LE RECENSEMENT DES BESTIAUX

— Veux-tu te cacher, vilaine bête ! Voilà la commission de recensement qui arrive !



## LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(Meggendorfer Blätter.)

Lisbeth s'est fait un tablier spécial pour aller au marché, afin de pouvoir loger sa collection de cartes.



(*Simplicissimus.*)

VON BATOCKI, commandant. — *Vingt mille portions de saucisses aux petits pois 20 000 !*



(Meggendôrfer Blätter.)

— Pourquoi n'avez-vous pas envoyé la petite à l'école toute la semaine ?  
— Oh ! vous savez, mam'selle, elle a dû aller m'acheter deux œufs !



(Meggendôrfer Blätter.)

— Bon appétit, Monsieur'  
— Merci. Si vous voulez attendre une  
demi-minute, vous pourrez remporter la  
vaisselle.



(*Fliegende-Blätter.*)

— Mais, chère amie, pourquoi ris-tu comme cela ?

— C'est que je lis le livre de cuisine, on prend une livre de beurre, douze œufs, entiers, une livre de sucre...



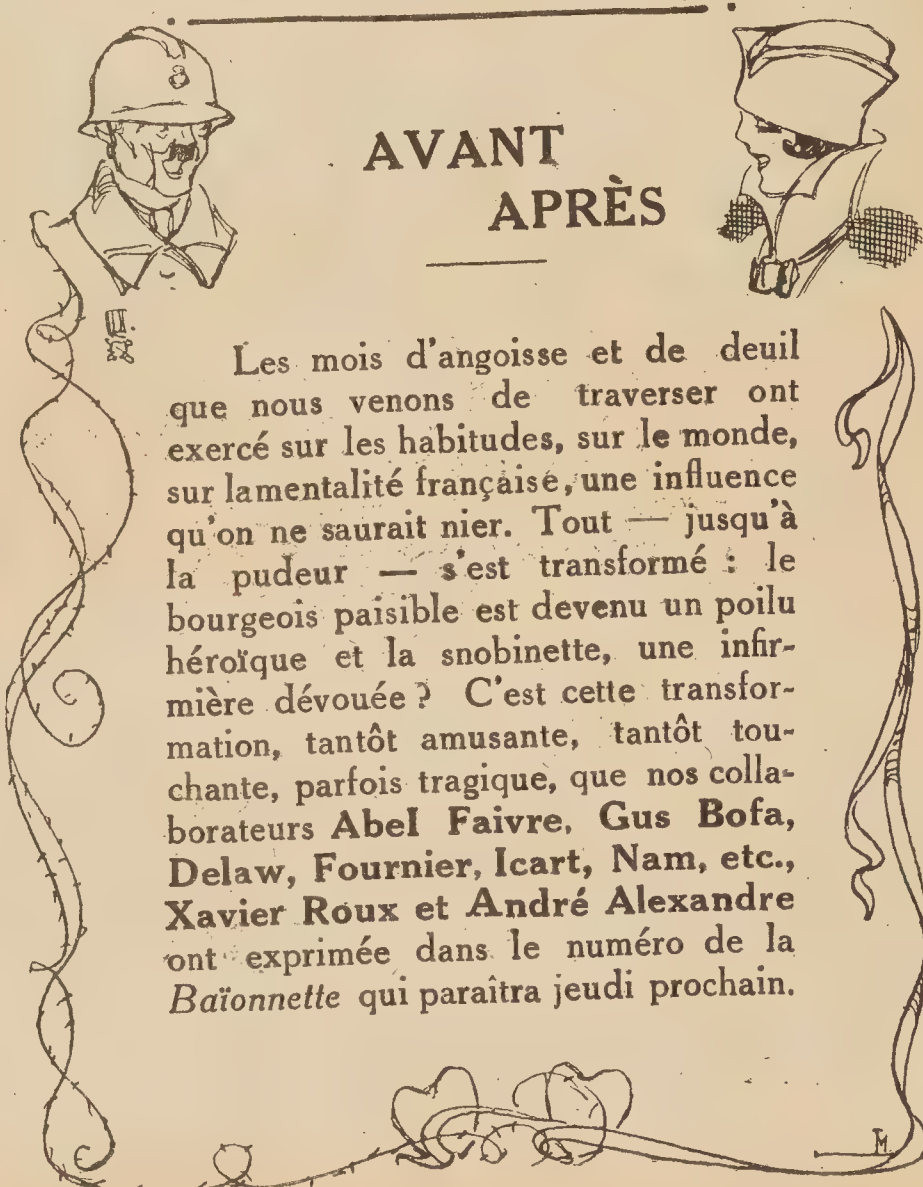
(Simplicissimus)

— Il paraît qu'on veut aussi nous recenser. Mais on n'y arrivera jamais !



(*Simplicissimus.*)

— Encore un déménagement ! quel tracas ! mais nous n'avons pas assez de place ici pour cacher toutes nos provisions.



Les mois d'angoisse et de deuil que nous venons de traverser ont exercé sur les habitudes, sur le monde, sur la mentalité française, une influence qu'on ne saurait nier. Tout — jusqu'à la pudeur — s'est transformé : le bourgeois paisible est devenu un poilu héroïque et la snobinette, une infirmière dévouée ? C'est cette transformation, tantôt amusante, tantôt touchante, parfois tragique, que nos collaborateurs **Abel Faivre, Gus Bofa, Delaw, Fournier, Icart, Nam, etc., Xavier Roux et André Alexandre** ont exprimée dans le numéro de la *Baïonnette* qui paraîtra jeudi prochain.



(*Simplicissimus.*)

*La cuisine populaire et égalitaire de Batocki.*





(Dessin de Pierre Chatillon.)

PANEM ET CIRCENSES  
— Assez joué. Du pain maintenant !...

CORBÉIL. Imprimerie CRÉTÉ.

Le gérant : F. TINESSE.



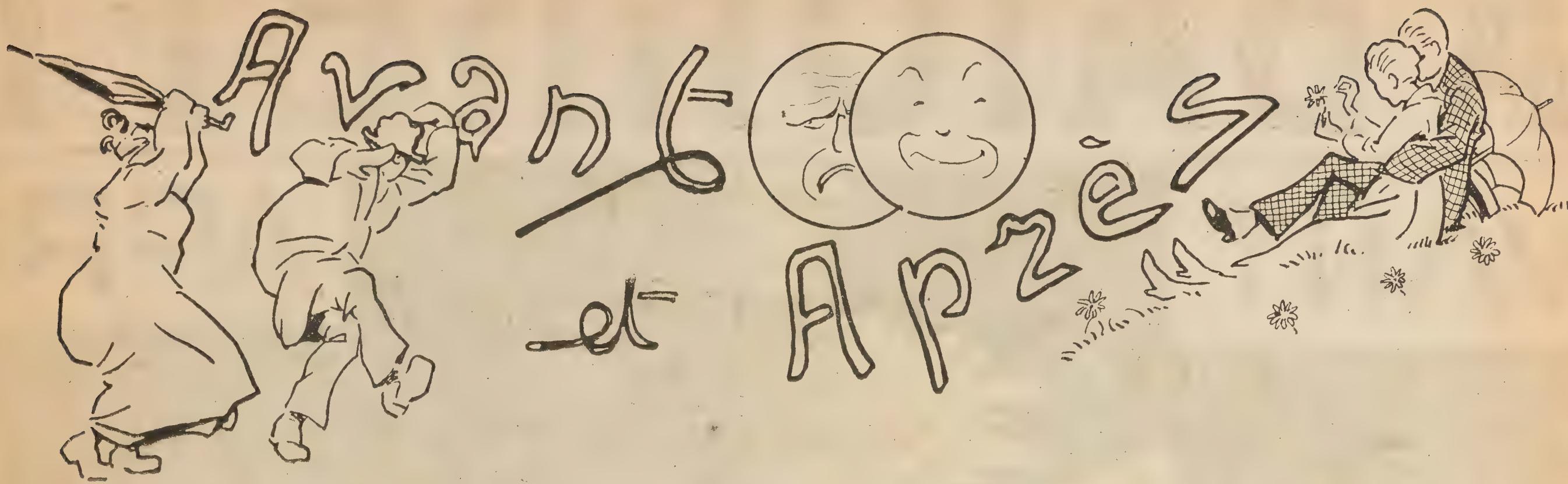
# A BAIONNETTE

AVANT

APRÈS







PAR XAVIER ROUX

Ma chère amie Nonoche,

Je reçois aujourd'hui seulement ta lettre datée de Kiribo-Kiribi, le 1<sup>er</sup> décembre 1914. Elle a mis presque deux ans pour parvenir au destinataire, le temps qu'il faut à un pneumatique pour aller de la Bourse au Trocadéro ! Il est vrai qu'elle a dû avoir bien des aventures, si j'en juge par l'enveloppe, ouverte puis refermée, déchirée puis recollée, rayée, barrée, oblitérée, annotée, maculée, trouée, un peu brûlée. Je ne savais plus par quel bout la prendre, par quel coin l'ouvrir. Voilà ce que c'est que d'aller habiter Kiribo-Kiribi, au bout du monde, dans un pays où, avant toi, n'est jamais allé que Saint-Saëns... Ah ! pourquoi n'es-tu pas restée à Bordeaux ! Mais trêve de récriminations ! Tout ce que tu fais est bien fait — ou plutôt, tout ce que tu faisais était bien fait. Cette restriction est une transition que je crois habile pour répondre à la question principale de ta lettre.

Tu me demandes si la guerre a apporté beaucoup de changements dans les idées, dans les mœurs et si tu vas retrouver Paris, après comme tu l'avais laissé avant. Tu me conseilles d'aller me renseigner auprès des nombreuses pythonisses, voyantes, cartomanciennes, chiromanciennes dont tu étais la cliente fidèle et jamais désabusée. Je n'ai pas besoin, Nonoche, d'avoir recours au marc de café de ces dames. Laisse-moi simplement me coiffer d'un bonnet pointu et revêtir une robe noire agrémentée de têtes de mort, et je suis à toi.

Eh bien, oui, Nonoche, il y aura des changements ; il y en a déjà et qui sont tangibles. Veux-tu que nous procédions par ordre ? Non ? Tu préfères un aimable désordre ? Soit. Je sais que tu aimes le genre « bâtons rompus ». Il convient mieux à ta jolie cervelle un tantinet fantasque. *All right !*

Sans plus de préparations, je t'annonce que la plupart des

Français ont fait vœu de simplicité, d'abord par nécessité, car, à part quelques nouveaux riches, leurs revenus ont beaucoup diminué et n'augmenteront pas avant longtemps ; ensuite, par raison, par sagesse, parce que nous aurons désormais le sens du ridicule. On suivra le conseil de Bossuet (un évêque dont tu as peut-être entendu parler) : « Soyez simple dans votre habillement et dans tout votre maintien ». Je sais bien qu'aujourd'hui encore, on voit des femmes

déguisées en canitières, en cochers de fiacre, en scaphandriers, mais ce sont les dernières fusées du feu d'artifice, de tous les artifices dont les douairières se servaient pour ressembler à des premières communiantes. Pour l'arrivée des poilus, au front lauré par la victoire, chacun reprendra son âge, son rang, son sexe. Donc, je te prédis le retour à la simplicité qui est, d'ailleurs, le suprême effort de l'art.

Dès lors, ma petite chérie, il faudra renoncer à ton salcn sphyngique et guivral, à ton boudoir rouge-violet dont le plafond avait été peint par un impressionniste irrité, à tes meubles déconcertants, à ces armoires qui imitaient des orgues et à ces chiffonniers qui avaient l'air de cercueils pour nouveau-nés. Tout cela, mobilier d'avant-guerre ! Demain, nous reviendrons au style simple, clair, à la ligne.

Toi aussi, il faudra que tu reviennes à la ligne ; tu n'y perdras rien, au contraire, car elle est charmante ta ligne. Tu auras des robes qui s'harmoniseront avec ton corps. Je ne suis pas un empêcheur de s'habiller en rond, mais il sera superflu de consacrer dix mètres d'étoffe à une jupe. Ni trop, ni trop peu. Le juste milieu. Voilà ! Avant la guerre, nous volions aux extrêmes. Après la guerre, nous nous tiendrons dans le juste milieu, en toutes choses.

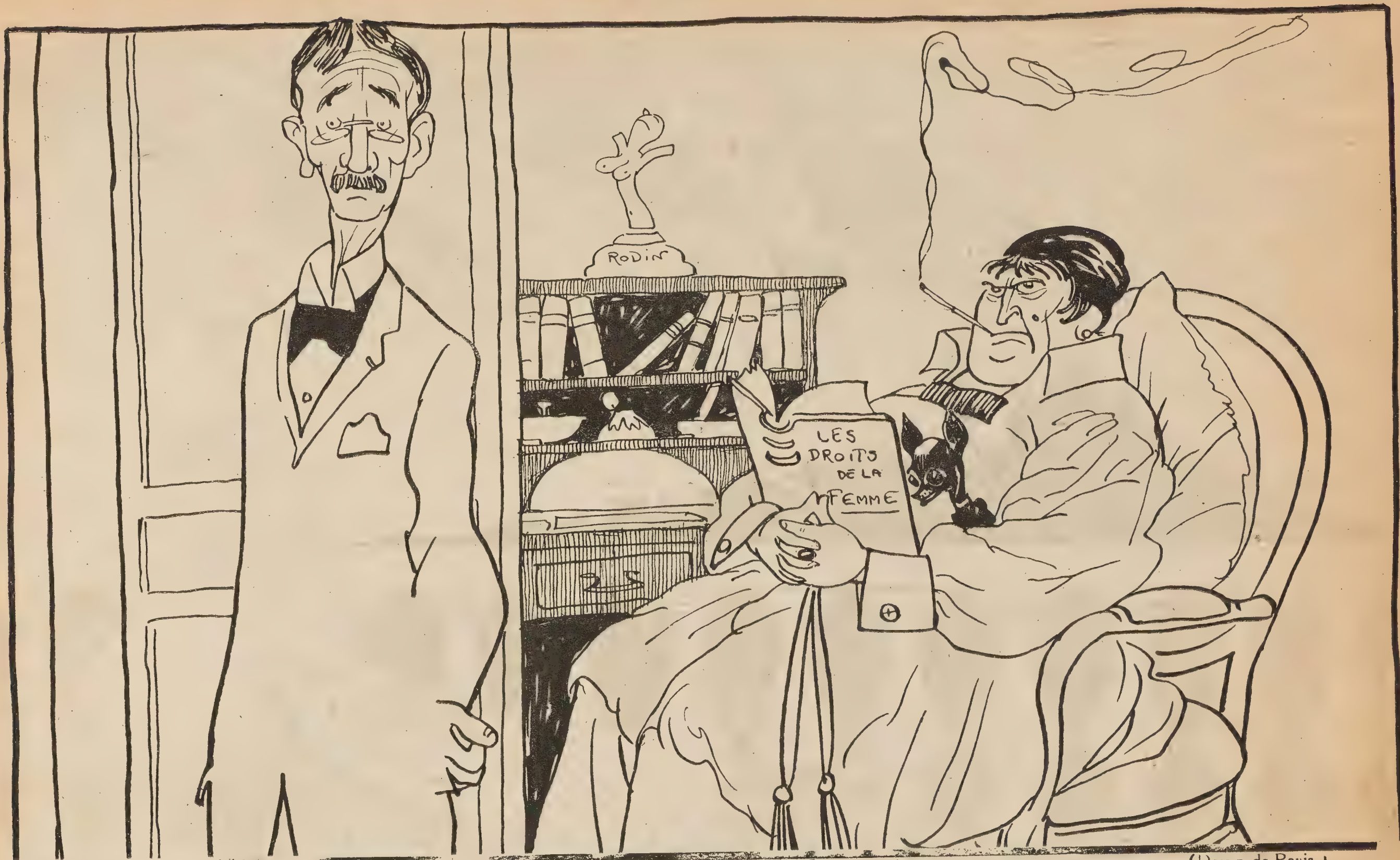
Ainsi, par exemple, tu n'emploieras plus, à tout propos et hors de propos, ces expressions qui t'étaient si chères : — « C'est admirable ! C'est de tout premier ordre ! C'est une pure merveille ! » qu'il s'agisse d'un haricot de mouton bien



... les cartomanciennes dont tu étais la cliente fidèle...



# LA BAIONNETTE



— La guerre ? Ah ! C'était le bon temps.

(Dessin de Pavis.)



(Dessin de Dilio.)

1913

Quand l'astre pur s'érige en la nue cœrulée,  
Nimbant d'hermine d'or les étangs léthéens,  
Il faut, pour abreuver mon âme effarouchée,  
L'albe sanglotement des lys éburnéens...

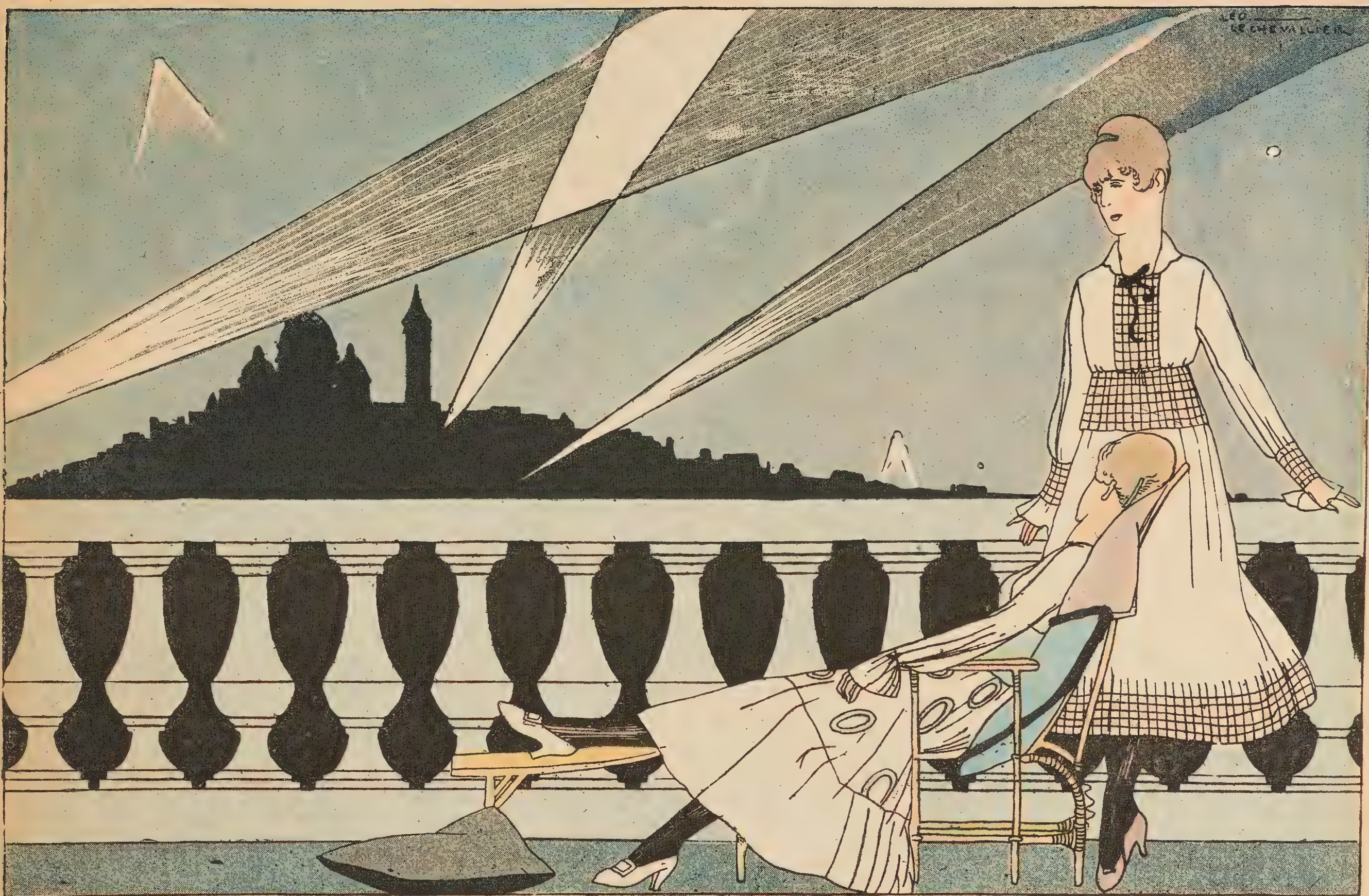


1916

— Eh ! les potes, v'la du bath pinard et de la gnôle mahous !!! Ceux qui la crèvent, à vos numéros !...

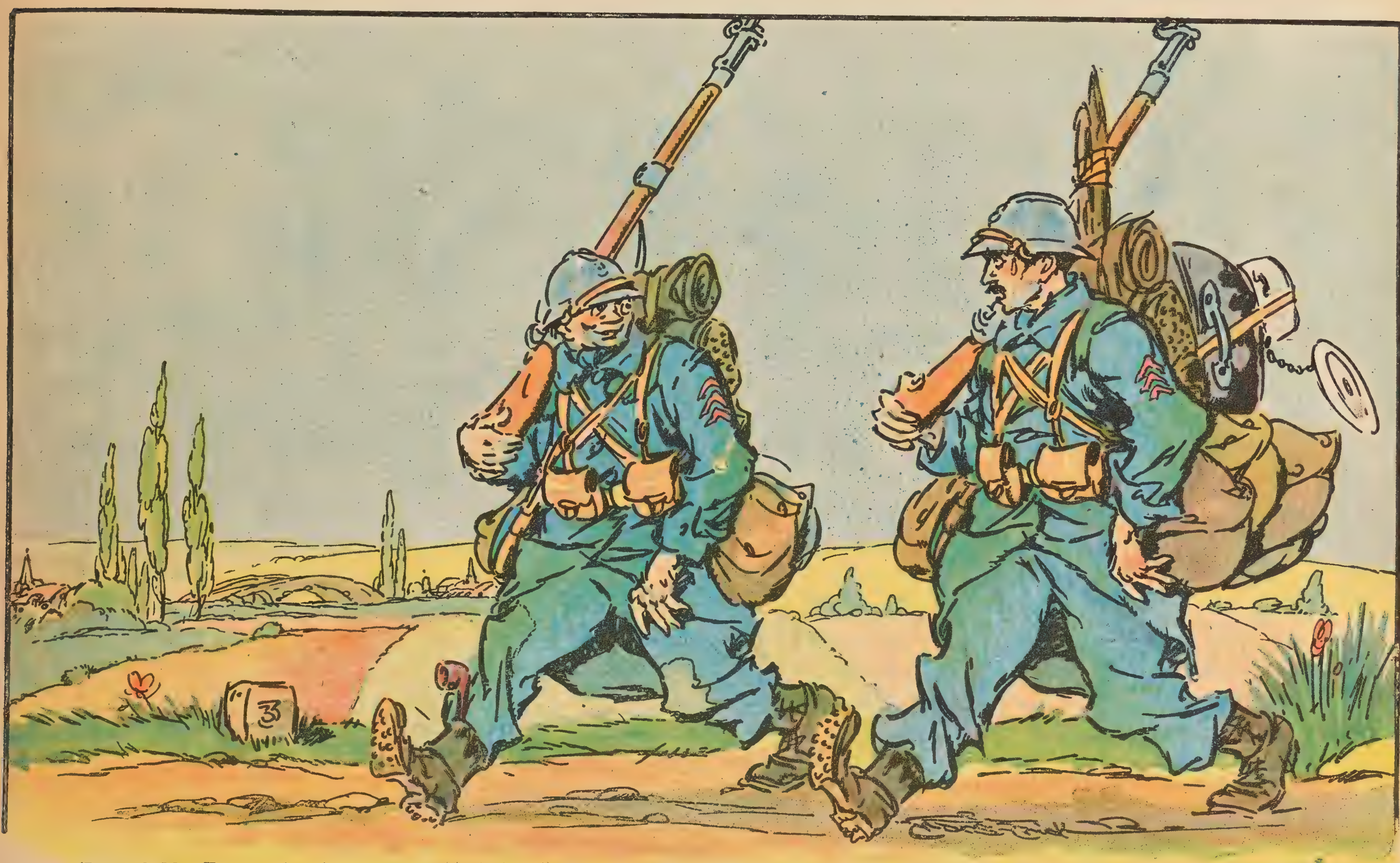


# LA BAIONNETTE



(Dessin de Léo Lechevallier.)

— Et dire qu'après la guerre, nous devons recommencer à payer des vingt sous pour voir des aéros !...



(Dessin de Mars Trick.)

— C'est lourd ?  
— Tu penses ! Moi qui n'aimais pas à porter les paquets !





(Dessin d Henry Fournier.)

RIEN DE CHANGÉ  
C'est toujours les mêmes qui payent.





en cocher de fiacre.

cuit ou d'une pièce de Shakespeare. Nous aurons la pudeur des épithètes. Les mots succès, triomphe, ne seront plus galvaudés. Nous ne lirons plus dans les courriers des théâtres :

« Mademoiselle Langouste, avec sa troupe unique au monde, a conduit à la victoire le sketch étourdissant de Monsieur Veau. »

Ou bien :

« Avec plus de style que Balzac et plus de psychologie que Stendhal, l'illustre romancier X... a dépassé les bornes du sublime dans son génial roman :

« Les basanes du brigadier. »

Il faudra que nos auteurs en prennent leur parti. L'hyperbole ne sera plus de règle dans la critique. Et, quand une pièce

sera bonne, on dira qu'elle est bien, tout uniment.

Et, puisque je suis sur ce chapitre, je crois que tu n'entendras plus les pièces que tu prisais si fort, tu sais, ces pièces qui mettaient en scène des mères amoureuses de leur fils, des frères amoureux de leur sœur, des névrosées qui donnaient des colliers de perles à des fossoyeurs pour avoir avec eux un moment d'entretien dans le fond d'un caveau funéraire, et mille autres gentilleses dont tu étais si friande. Fini ce beau temps-là ! Fini aussi, je pense, le goût du troublant, du pervers, du suggestif !... Ah ! suggestif ! suggestif ! suggestif !

Que de crimes on a commis en ton nom, en ton affreux nom ! Nonnoche, il n'y aura plus rien de suggestif, tu m'entends, plus rien ! Le mot sera rayé du dictionnaire.

Nous parlerons une langue saine, nous aurons une littérature bien portante, haute en couleurs, robuste, gaillarde, celle de Rabelais et de Flaubert, celle de nos troupiers qui n'ont pas plus peur des mots que des balles. Nous serons, de nouveau, Gaulois, avec tout ce que ce vocable comporte de santé et de belle humeur et que certains coupeurs de nuances en quatre affectaient de mépriser. Bonsoir les faiseurs d'embarras, de chichis, de tatafouillons, les pasticheurs et les observateurs au compte-gouttes ! Une plaisanterie salée est plus inoffensive qu'un sous-entendu grivois. On appellera un chat un chat et Rollet un fripon. Certes, je ne t'obligerai pas à chanter, au dessert : *Le Petit ébéniste* et à acheter des tableaux d'histoire ! Rassure-toi ! mais il y a une musique dont les bémols sont passés. Il y a une peinture d'intentions et une sculpture d'hypothèses que tu ne verras plus...



... en cantinière.

Que de bouleversements pour ton retour ! Le rôle des femmes a changé. A la campagne comme à la ville, le sexe faible a prouvé sa force. Nous avons des femmes laboureurs, vigneronnes, des femmes qui tournent des obus, qui accomplissent les besognes les plus rudes. Beaucoup de maîtresses de maison, privées de domestiques, se révèlent excellentes cuisinières et plus d'une manie le balai avec autant d'élégance que l'éventail. La plupart d'entre elles découvrent le Métropolitain et s'en déclarent très satisfaites. Les honnêtes femmes vont

vraiment à pied maintenant. Oui, Nonnoche, tu ne te doutes pas de cela dans ton Kiribo-Kiribi ! Toutes tes amies sont des infirmières zélées. Elles pansent avec beaucoup d'intelligence les blessés. Comme elles riraient de toi maintenant, de toi qui t'évanouissais pour une égratignure et qui réclamaient d'urgence un médecin ! Infortunés médecins, ils seront sans clientèle après la guerre. Toutes nos compagnes sauront se soigner et nous soigner.

En fréquentant les hôpitaux, elles ont appris à comprendre le peuple, à l'aimer. Tu resterais bouche bée si tu voyais les mariages qui se font au chevet des blessés ! Tu connais la petite Isabelle de Laverdière de Croix-Nivert ? Avant la guerre, elle ne voulait épouser qu'un duc ou qu'un milliardaire américain. Eh bien, ma chère, elle est fiancée avec un brave agriculteur angevin, un beau gars qui, sitôt guéri de ses terribles blessures, emmènera sa femme dans ses terres où ils seront très heureux et auront beaucoup d'enfants.

Car, voici encore une grande nouveauté, Nonnoche ! Les enfants se porteront beaucoup après la victoire. Tous ces messieurs de l'Académie, de Lavedan à Brioux, réclament impérieusement : « Des enfants ! des enfants ! » Délaissant les sottises pudeurs d'avant guerre, on ne cache plus aux jeunes filles que leur premier devoir, que leur rôle véritable est d'être mère. Les marchands de layettes vont tous faire fortune.

Ne sois pas effrayée, Nonnoche ! Tu t'adapteras très aisément à cette vie nouvelle. Ah ! une recommandation !... Tu avais la fâcheuse habitude de parler à ceux que tu appelais tes « inférieurs » sur un petit ton méprisant qui te seyait à merveille, mais qui ne laissait pas d'être un peu agaçant. Tu te corrigeras vite de ce travers. Tu parieras désormais très poliment à l'employé de magasin, au garçon de restaurant, au commissionnaire de la rue. Tu verras à leur humble boutonnière un petit ruban qui t'apprendra qu'ils ont risqué leur vie pour toi, pendant que tu courais après des papillons d'émeraude dans les bois odoriférants de Kiribo-Kiribi...

Que te dirai-je encore, Nonnoche ! On ne porte plus de gibus, on ne compte plus par louis mais par francs, et on ne blague plus l'Odéon ! Maintenant que tu sais l'essentiel de ce qu'il faut savoir, reviens vite !

Ce qui ne changera jamais, ma jolie amie, ce sont les inaltérables sentiments d'affection agenouillée et de tendresse charmée...

Et puis non, zut ! Ça ne s'emploie plus ces formules-là. Tout simplement : un gros bécot sur les deux joues !

Pour copie conforme :

XAVIER ROUX.

(Illustrations d'Henri Fournier.) ... en tourneuse d'obus



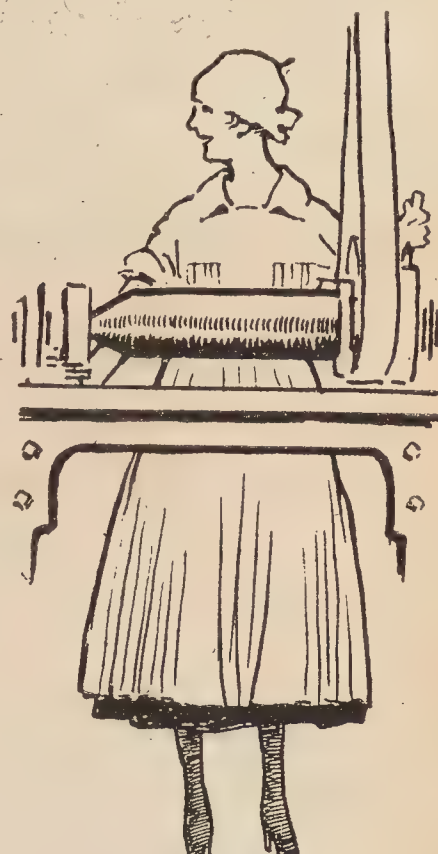
en scaphandrier.



... en vigneron.



... en laboureur.





# LA BAIONNETTE



1913... Capitaine et  
croix de guerre.



1913... Epousera sa danseuse.



1913... Ne sera plus  
jamais neurasthénique.



1913... Reconstruira son château...  
Fortune à refaire.



Avant... c'était moi qui plantais  
les pommes de terre... à présent  
c'est elle.



1913... Etait Boche... Après ?... sera  
Brésilien, Suisse, Espagnol...  
tout ce qu'on voudra...



(Dessins d'Henriot.)  
1913... Peut regarder le Monde  
en face...



1913... Enfin libre !

Avant... et après...





(Dessin d'Abel Faivre.)

— Mademoiselle Alice va tout  
— Oui... nous voudrions tant





ours dans les hôpitaux ?  
 a marier...





Ja -

-dis a\_vant la guer - re, La p'tit' Margot A\_vait son au\_to, Fai\_sait des tas d'ma -

-niè - res Au - jourd'hui comm' le po - pu - lo Ell' vo - yage en Mé - tro.

LES 1<sup>re</sup>s FOIS POUR FINIR

LES 1<sup>re</sup>s FOIS POUR FINIR

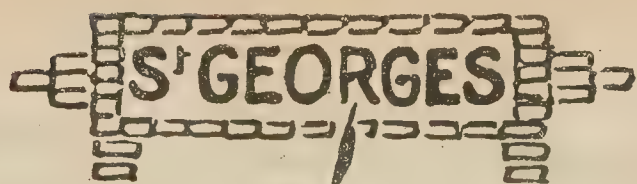
ff



LA BAIONNETTE



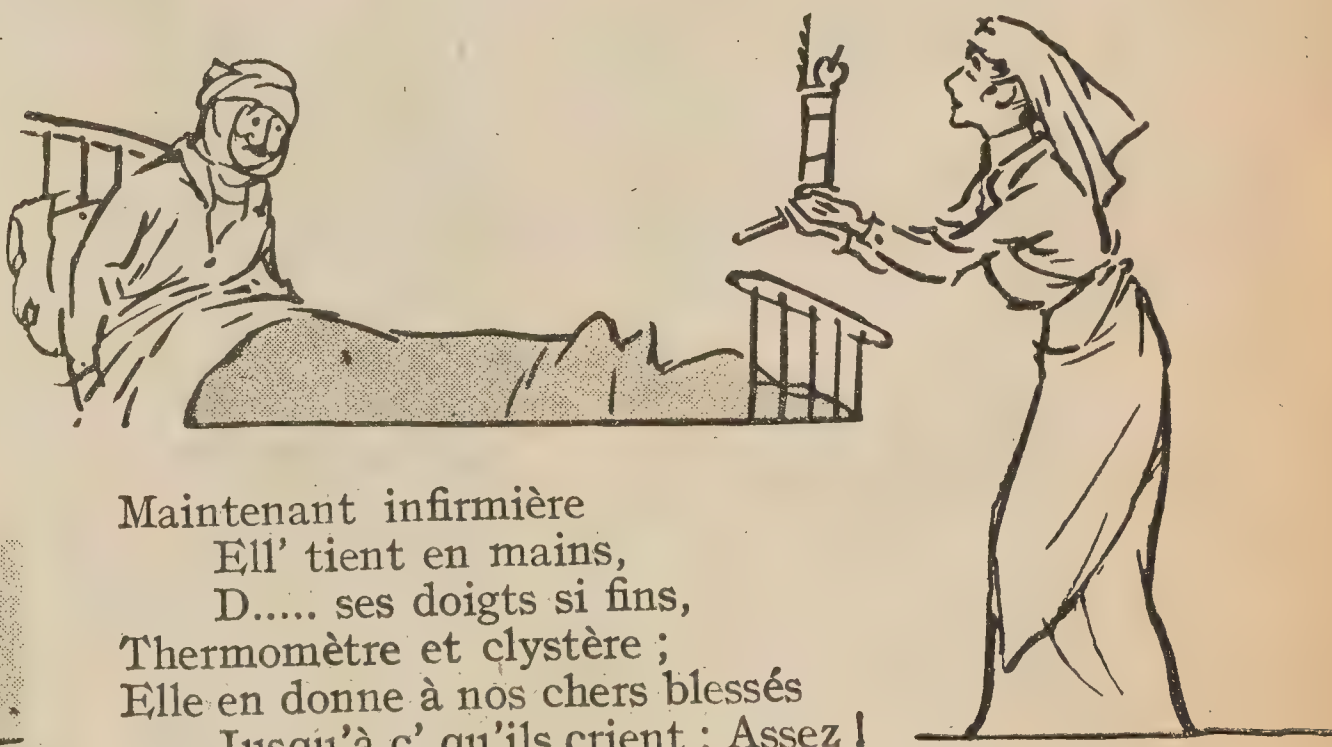
Jadis, avant la guerre,  
La p'tit' Margot  
Avait son auto,  
Faisait un tas d' manières ;  
Aujourd'hui, comm' le populo,  
Ell' voyage en métro.



Adieu les élégances !  
Dame ! il faut bien  
Qu'elle mette un frein  
A toutes ses dépenses :  
Julien, Gustave, Alfred, Léon,  
Sont partis sur le front.



La bell' Madame Chose  
Avec ses doigts,  
A peine autrefois  
Osait toucher un' rose,  
Craignant d'altérer leur blancheur  
Au contact de la fleur.



Maintenant infirmière  
Ell' tient en mains,  
D.... ses doigts si fins,  
Thermomètre et clystère ;  
Elle en donne à nos chers blessés  
Jusqu'à c' qu'ils crient : Assez !



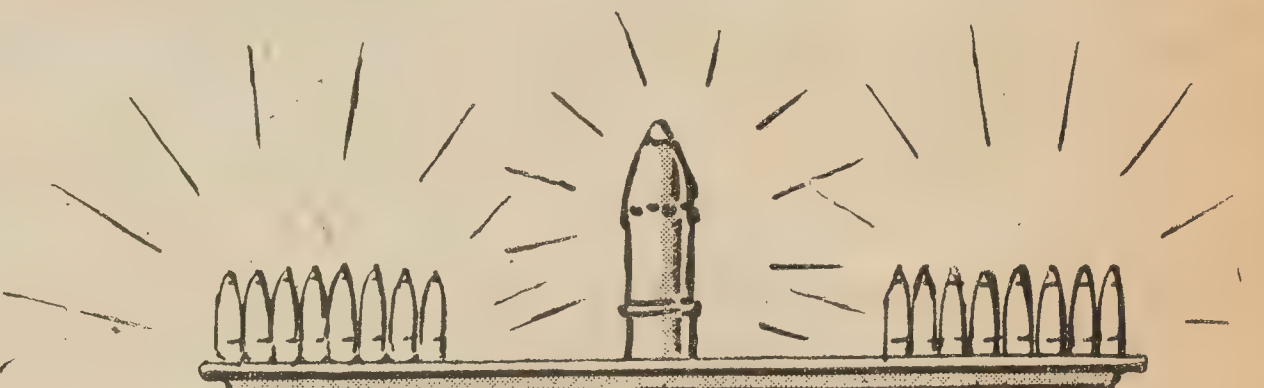
Ma concierge Euphrasie,  
Qui tout le temps  
M'engueulait avant,  
Me parle un' langu' choisie,  
Et m'fait, quand je rentre la nuit,  
Un cours de stratégie !



Des choses militaires  
Ell' caus', ma foi !  
Mieux que vous et moi.  
Ell' voudrait, cantinière,  
Dans les tranchées servir le jus  
A nos braves poilus.



Et la gentill' bergère  
Qui a pour nom :  
« Petit Patapon »,  
Là-bas, sur la fougère,  
Ne gard' plus ses moutons, ron, ron,  
Ne gard' plus ses moutons...



A l'usine ell' travaille,  
Chantant refrains  
Joyeux, souverains ;  
Ell' fabriqu' la mitraille  
Avec laquelle un d' ces matins  
Nous arros'rons Berlin !

ANDRÉ ALEXANDRE.

Juillet 1916.

(Illustrations de Mars Trick.)





(Dessin de Icart.)

— Je regrette, madame, mais je ne puis louer qu'aux ménages ayant au moins six enfants.



LA BAIONNETTE



(Dessin de Nam.)

LES ROLES DE MÉDOR

Avant, je gardais la vertu de Ninette.  
A présent, je veille sur l'honneur de la France



LES MEILLEURS DESSINS



(Dessin d'André Foy.)

SOMEWHERE IN FRANCE

Quelques types de Tommies, entre la Somme et la Mer.



(Le Journal.) (Des. in de Raemaekers.)

PRIS SUR LE FAIT

LE PIRATE ALLEMAND. — Ce n'est pas moi !...



(London Mail.)  
— Etes-vous heureux en ménage ?  
— Tout à fait ! Je suis encore célibataire...



(Rug Blas.) (Dessin de Morris.)  
— Tu passes l'été à Paris, toi ?  
— Oui, je suis chargée, mais je ne pars pas.



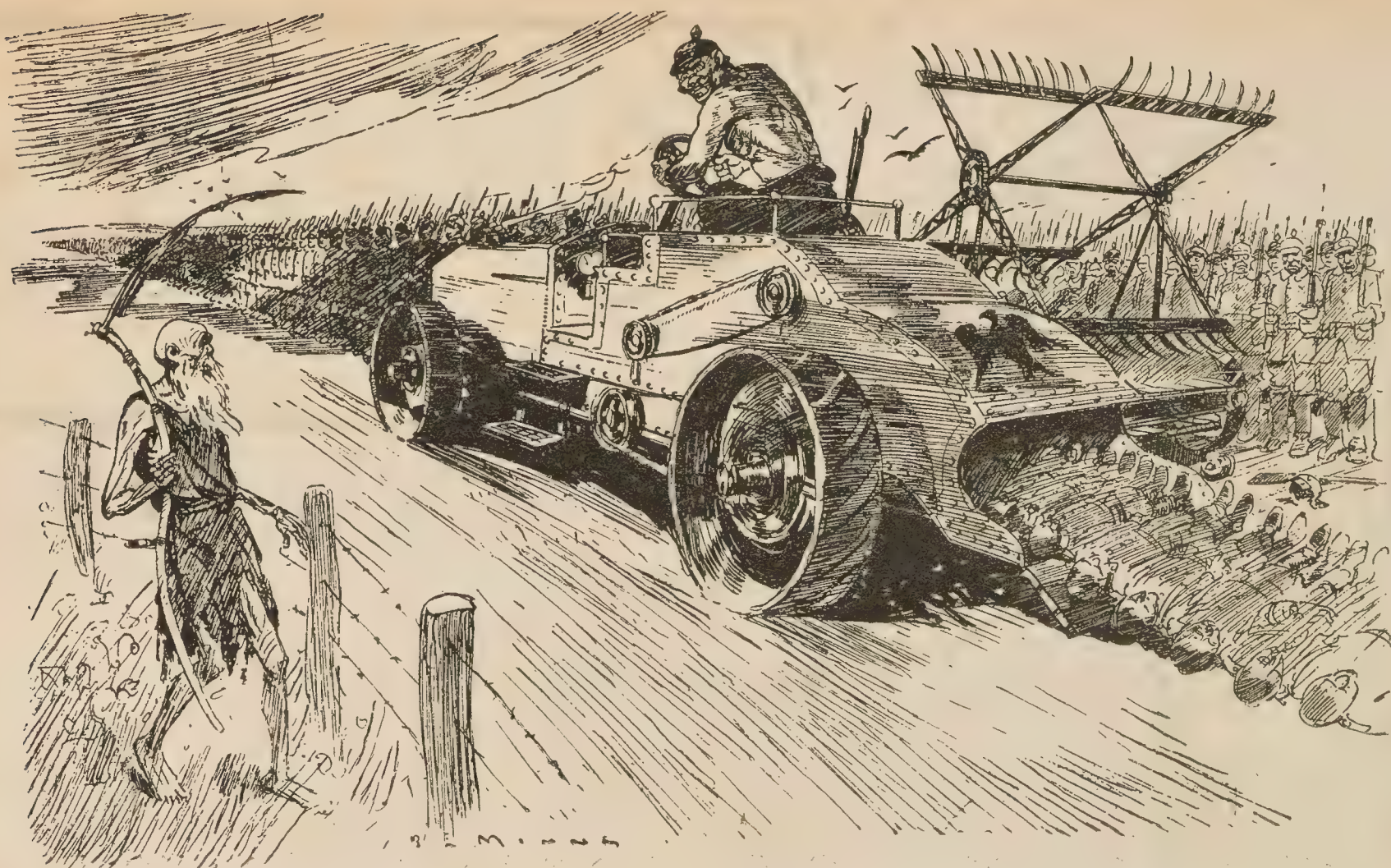
(Punch, London.) (Dessin de Foller.)  
— Pardon, monsieur ! Il y a erreur, c'est pour cet autre monsieur, le potage !...



(Fliegende Blätter.)  
— Je crains que la planche ne soit pas assez solide ; je vais vous porter sur mon dos.



## LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(Sydney Bulletin.)

(Dessin de Minns.)

L'exposition de l'Est. Section des machines-outils.



(London Mail.)

— Le complet, c'est trois guinée comptant.

— Et à crédit ?

— Quatre guinées. Trois tout de suite, et le reste par mois.



(Fliegende Blätter.)

— J'espère que vous avez bien soigné monsieur, en mon absence ?

— J vous crois, m'ame. Nous avons même fait trois fois la bombe ensemble...



(L'Intransigeant.)

(Dessin de Zyg. Brunner.)

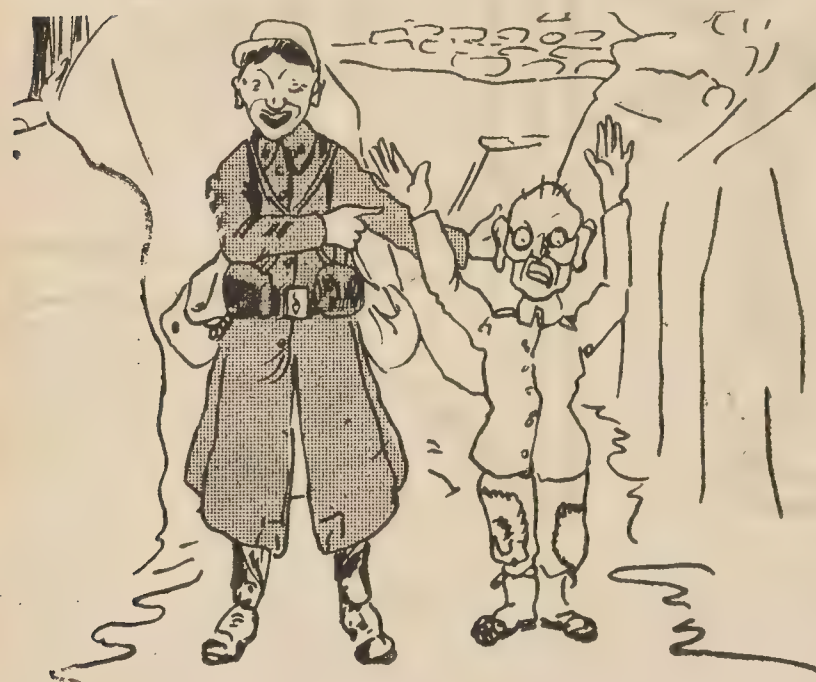
— Mein Gott!... mais c'est un gigot!...



(Le Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

— Celui qui effacera ça il n'est pas encore né !



Leur dernière classe !

### EN CHASSE !

Chasse-t-on, ou ne chasse-t-on pas ?

Pendant plusieurs mois la question s'est posée. Elle est résolue maintenant, on chassera... sans chasser. La chasse restera fermée, comme elle l'est depuis deux ans, mais on détruira le gibier en excès. On n'aura pas de permis de chasse... mais des autorisations de tirer les lapins, perdreaux et autres bestioles. De même les jockeys ne disputent plus de courses, mais des épreuves !

Mais la chasse au Boche reste ouverte, et avec quel succès ! Dans notre prochain numéro, Benjamin Rabier, Fabiano, de Castyng, Genty, Hautot, Nam etc., insistent sur cette destruction subtile. Un amusant conte de Marcel Her-vieu complète le numéro.



Leurs vendanges de 1916 !







2<sup>e</sup> Année. — N° 68. — 19 Octobre 1916.  
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

Le Jeudi. — 25 Centimes.

Abonnement : France :  
(30, rue de Provence, PARIS.)

12 fr. — Et  
Tél. Bergère : 3

# LA BAÏONNETTE



## LA CHASSE

EST FERMÉE.

DESSINS DE BENJAMIN RABIER, GUS BOFA, FABIANO,  
DE GASTYNE, GENTY, HAUTOT, NAM, etc.  
Texte de MARCEL HERVIEU





## MACHEUX ET SON FUSIL

PAR MARCEL HERVIEU

C'avait été un coup dur pour Mâcheux, le vieux père Mâcheux, de la côte Saint-Jean : voilà qu'on « réquisitionnait », comme il disait, les armes à feu ! Chaque jour, le maire recueillait un peu de tout, une vraie panoplie de bric-à-brac, depuis les beaux hammerless, orgueil des âtres rustiques, jusqu'à ces pistolets de l'Empire, rouillés et désuets, que « ceux qui avaient vu 70 » brandissaient vers le Nord, dans les conversations.

L'ennemi approchait. On était aux premiers jours sinistres de Septembre...

Mâcheux, après s'être gratté le nez jusqu'à la fin de la semaine, se décida à profiter de son dimanche pour ne pas faire comme tout le monde : il creusa secrètement un trou dans son poulailler et enfouit, entre autres choses, son fusil.

Le soir, au débit, le garde champêtre, un dégourdi, le prit à part :

— Où c'est-y que t'as muché ton fusil, vieille pratique ?

L'aïeul plissa ses yeux.

— Çui-là qui te l'demandera, tu y diras que tu ne l'sais point.

— Gare à tes malices ! T'entends le canon ? Y sont p'têt' à trois lieues. T'es bon pour le mur, quoi ! et le p'tit jardin su' l'ventre.

Mâcheux, édenté, riait silencieusement, comme un Peau-Rouge.

— Un franc-tireu, moué ? que je leur z'y dirai, à tes Prussiens. A' r'gardez mes pauv' mains, messieurs les Prussiens : a tremblent comme un guignol. J'ferions point tant seul'ment mal a eun' mouche.

Le garde champêtre haussa les épaules et bougonna : « A ton idée ! » Dès lors, Mâcheux fut, à la ronde, « celui qui garde son fusil ». Il en tirait une vaine gloriole d'entêté ; malgré tout, au fond de lui, il n'était pas fier. Si le garde avait dit vrai ? Les Allemands ne badinent pas. Ce fusil dans son poulailler lui restait sur la conscience. A tout moment il allait tasser la terre, comme sur un mort assassiné. Et il lui semblait que chacun connaissait la cachette et la regardait en passant.

Mais il arriva qu'on ne vit pas les Allemands. Entre eux et le pays du père Mâcheux, tout simplement, coulait la Marne... Le son du canon devenait de moins en moins perceptible ; un beau matin, on n'entendit plus rien. Le vieux déterra son fusil.

Puis les premiers gars blessés parurent. Maladroitement et ardemment ils décrivaient, en un argot nouveau qui

éblouissait ces paysans, des batailles surprenantes, les bondissements à travers les fils barbelés, les obus qui éparpillaient les hommes et les chevaux dans les arbres... Un tel avait été tué, Machin était prisonnier ; le fils Chose n'avait plus de jambes. Et celui-ci ? Mort ! Et celui-là ? Disparu !

Ceux de l'âge de Mâcheux hochaient la tête avec égoïsme. Ce que c'est, hein ! Cette belle jeunesse qui se faisait massacrer ; et eux, là, qui vivaient encore, tout de même ! L'épopée était trop grandiose pour leurs nerfs affaiblis ; c'était comme une légende horrible et lointaine qui ne les concernait pas. Ils continuaient de s'intéresser davantage à ceux du pays — surtout les vieux — qui mouraient dans leur lit.

Mâcheux ne parlait guère. Par intervalles il astiquait son fusil ; et on ne savait trop à quoi il songait.

Un jour, le curé le prit à part :

— Eh bien, mon père Mâcheux, on l'a déterré, son fusil.

Le vieux, inquiet, ne broncha pas, attendant.

— Mais on a laissé le reste dans la terre ! continua le curé.

— Bédame, m'sieu l'curé, eun' bonne douzaine d' bouteilles d' fin, pas plus. Vous vienez en bouière une nuit.

Le soir même ils trinquèrent. A la fin, Mâcheux avait la langue un peu pâteuse et s'attendrissait. Le moment était venu.

— C'est pas tout ça, dit le curé avec assurance ; vous avez laissé le meilleur dans le trou. Que diable ! la Banque a besoin d'or. Je vous donnerai en échange de beaux billets tout neufs.

— Demain, m'sieu l'curé, j'vous en baillerai, c'est juré.

— Il ne faut jamais remettre au lendemain. Vous connaissez le proverbe, vieux

Mâcheux. Allons, prenez votre bêche et passez-moi la lanterne.

Mâcheux, vaincu, les jambes molles, céda ; le curé emporta le trésor sur son ventre, dans le creux de sa soutane dont il soutenait précieusement les pans, du geste des paysannes qui portent dans leur tablier de l'herbe pour les lapins.

De cette aventure, le vieux retint que le seul coupable était l'envabisseur qui l'avait obligé, lui, Mâcheux, à cacher son fusil comme une honte, et à se démunir de ses « napoléons ». Et dans son âme obscure germa une vraie haine de village, patiente et implacable, contre les Boches en général, tous les Boches de la Création.



— Un franc-tireu, moué ?



# LA CHASSE SUR LE FRONT



La chasse?  
Mais elle n'est ja-  
mais fermée pour  
nous!...



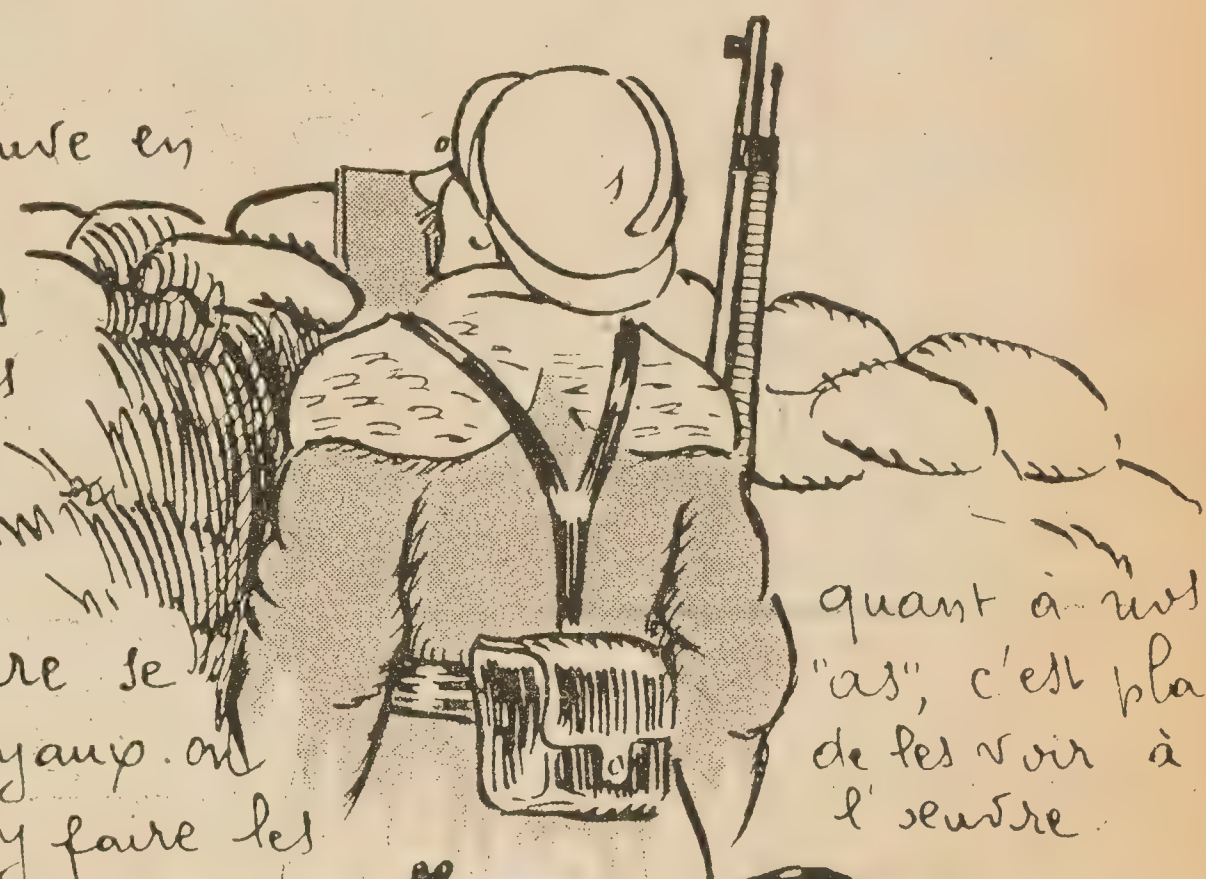
V's' êtes  
tous, mon  
garçon!!!

Il y a d'abord l'adjudant qui  
cherche toujours la petite bête...

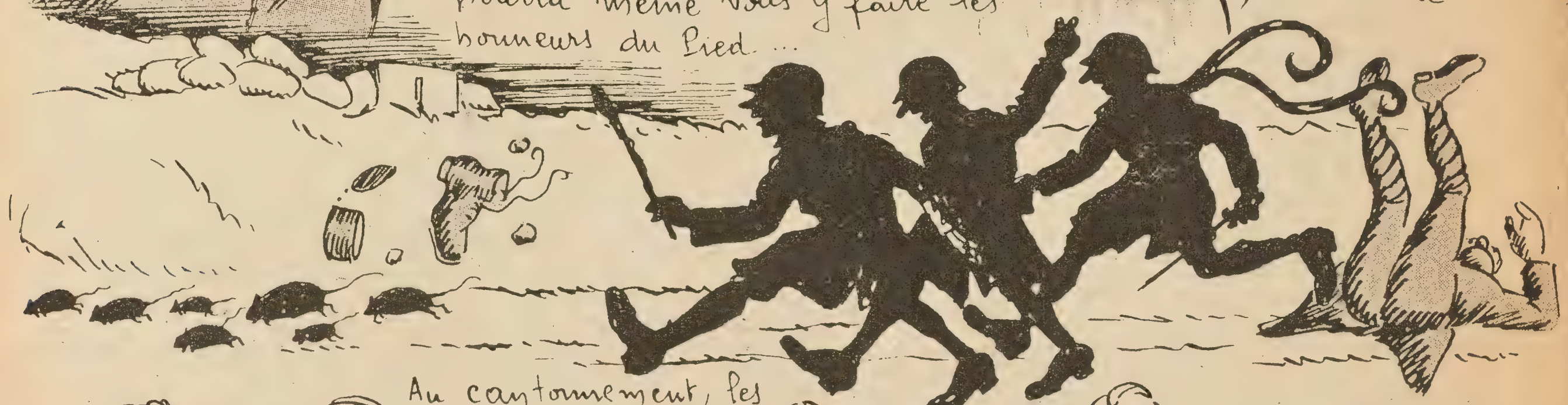


... et le poilu qui la trouve en  
si grande abondance  
qu'il ne parvient pas  
à faire le total de ses  
totos

La chasse à courre se  
pratique dans les boyaux on  
pourra même vous y faire les  
honneur du Pied...



quant à nos  
"as", c'est plaisir  
de les voir à  
l'œuvre



Au cantonnement, les  
dégourdis poursuivent  
un gibier plus  
tendre, mais  
aucune volupté  
ne vaut la chasse  
au boche, gibier  
puant et mal fait  
-ant.



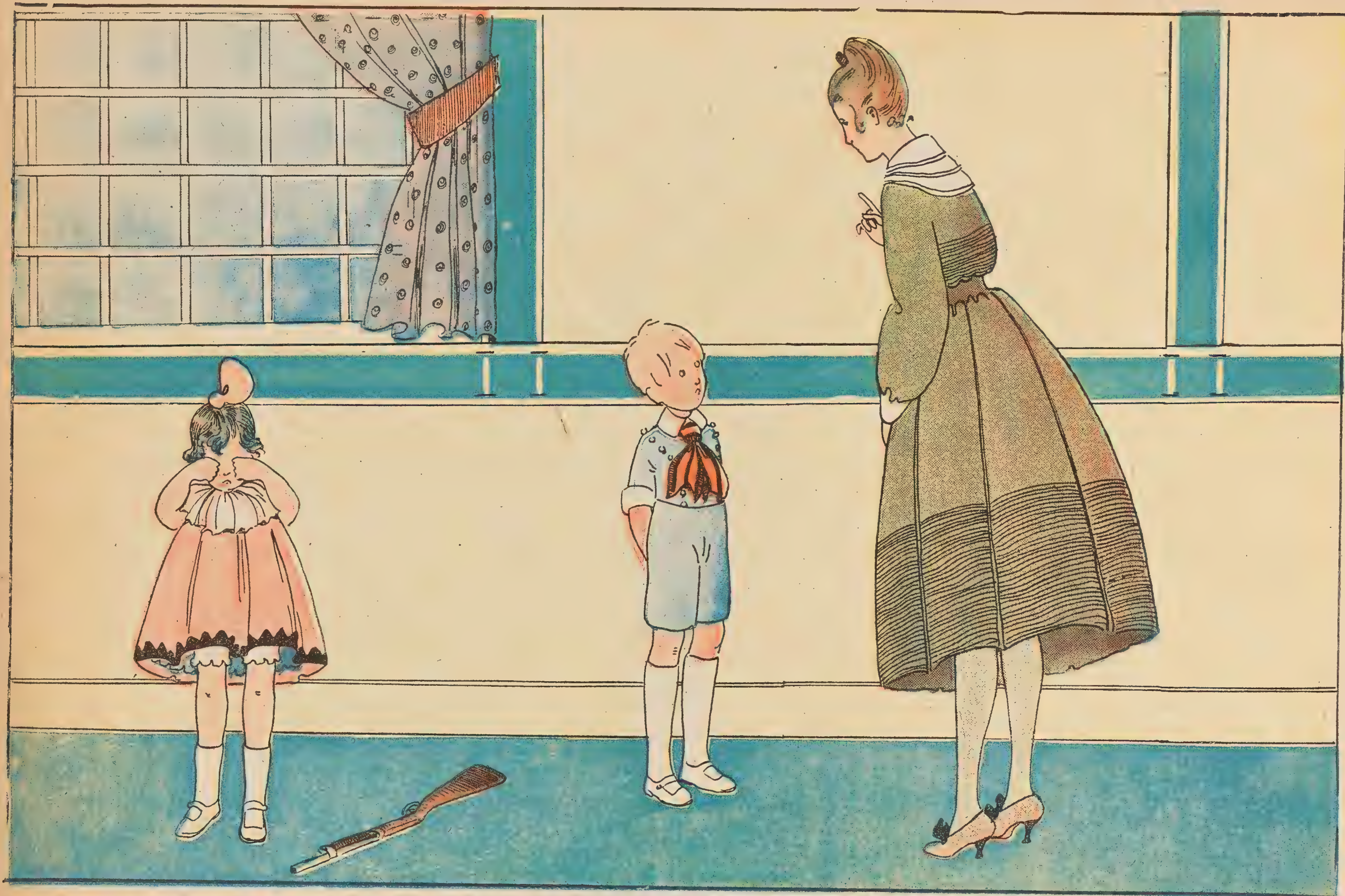
- Et le cafard  
Comment  
le  
chassez-vous?...

- Mais... en  
lisant la  
Baionnette!

Achille  
Mercadier  
Sept. 1916

(Dessins de Mercadier.)





— Billou, je t'ai déjà défendu de frapper ta petite sœur. (Des in d'Yvonne Normandin.)  
 — Mais, maman, on joue à la chasse et les battues sont permises !.



L'OPINION DE « LA-BAS »  
 — Chasser... c'est bon pour ceux qui n'ont que le temps à tuer !

(Dessin de Gus Bofa.)



LA BAIONNETTE  
LE PERMISSIONNAIRE  
DE  
L'ARTILLERIE LOURDE



— Comment, à dix pas tu as raté un lapin !!  
— Je l'avoue, mon oncle; n'empêche qu'à 25 kilomètres, j'en aurais fait du hachis.

(Dessin de Genty.)





*Le curé emporta le trésor sur son ventre...*

De longs mois passèrent encore ; de temps à autre le curé, taquin, lui donnait une bourrade.

— On les aura, Mâcheux, on les aura... avec votre or.

Puis un jour il arriva, triomphant, en agitant un journal.

— Va falloir aussi faire travailler le fusil !

Le paysan, méfiant, rentra les épaules. « Bon ! Core queuque affaire... »

— La chasse, mon paroissien !

Le paroissien tendit le cou.

— Elle est ouverte ?

— Elle l'est sans l'être, tout en l'étant. C'est pour la destruction des animaux nuisibles ; vous comprenez ? Les sangliers, les pies, les lapins, les renards...

— Et les ieuves ?

— Les lièvres aussi, mais à de certains jours, et en battues.

— Et le permis ?

— Obligatoire pour les civils ; inutile pour les permissionnaires.

Mâcheux ne répondit pas tout de suite. Il bourrait sa pipe.

C'était, avant la guerre, un rude chasseur. Depuis, mon Dieu ! un collet par-ci, par-là... Mais découvrir un « capucin » déjà raide et froid dans un piège, ça ne valait pas, pour le plaisir, de le surprendre vivant au gîte, de brûler en son honneur une cartouche — jamais les deux ! — et de l'envoyer à la casserole avec la permission des gendarmes.

— Des fois ! c'est à voir...

dit-il enfin au curé.

C'était tout vu. A sa première permission, le voisin Boutard goûta à l'une des fines bouteilles de la réserve de Mâcheux ; et, quand on eut secoué les verres, il entendit ce propos :

— Viens-t'en un peu, grand gars, par là-haut. Quiens ! prends mon fusil. Je m'en vas quand toi. Des fois qu'on trouverait eun' bestiole... tu me passes le fusil... Compris ?

Boutard était un brave homme, un tantinet « simple » et soiffard. Quand on le rencontrait jadis

soliloquant, on pensait : « Boutard qu'a la cuite ! », et on n'y prêtait pas autrement d'attention. Pour l'heure, il revenait des tranchées, gonflé d'anecdotes guerrières qu'il débitait en désordre, avec une exaltation extraordinaire. Il mimait les scènes et on s'amusait ferme : il était à la fois le lieutenant, les prisonniers, les blessés, les sacs à terre, tout ce qu'on voulait ; et il imitait la mitrailleuse, lançait des grenades, criait kamarade. C'était à se tordre !

Que le ciel soit témoin de la pureté des intentions de Mâcheux, lorsqu'il emmena Boutard du côté de chez Rigault ! Au jour du jugement, il en obtiendra peut-être miséricorde, car il n'y eut pas de préméditation.

Voici ce qui arriva. D'abord, ils musèrent le long des haies que le vieux fouillait de son bâton pendant que son compagnon, très excité, poursuivait son espèce de cinématographe. Mâcheux n'était venu, foi de Dieu ! que pour débucher un innocent gibier ; et quant à Boutard, il était là pour faire plaisir à Mâcheux. C'est ainsi qu'ils arrivèrent en vue des champs à Rigault, où travaillent des prisonniers boches. Boutard en était à la prise de Soyécourt. Il s'élançait à l'assaut en faisant tourner comme une matraque l'arme de Mâcheux et en hurlant : « Où sont-ils, que je les crève ? » Précisément, assis dans le fossé, au rebord du chemin, un prisonnier, en calot verdâtre, regardait de tous ses yeux cet étrange soldat français qui jonglait avec un fusil de chasse. Mâcheux, l'apercevant, et toujours sans penser à mal, le désigna, en criant à Boutard par manière de plaisanterie : « Un Boche ! »



*Boutard était un brave homme...*

Ce ne fut pas long ! L'illuminé, qui revivait ses cauchemars fantastiques, fit : « Han ! » comme un bûcheron, et, de toute sa force, asséna la crosse sur cette tête de Boche qui rentra littéralement dans les épaules...

... Après sa déposition au Conseil de guerre, Mâcheux, rentré chez lui, n'en voulut plus aux Boches. Souvent il prenait en mains son fusil — la fameuse pièce à conviction, — et il riait tout seul, en l'examinant doucement. Car — voilà la triste morale de l'histoire, — personne ne lui fera jamais comprendre l'illogisme de cette vengeance impromptue.

Cet homme vieillira encore, mais il ne réfléchira pas plus avant. Quel que doive être le sort du monde, Mâcheux n'aura jamais l'idée de justice.

MARCEL HERVIEU.

(Illustrations de Leroy.)



*Il fit han ! comme un bûcheron.*



CONSOLATIONS A UN CHASSEUR



— Vous ne pouvez pas chasser ?  
— Mais non... et je vous le demande...  
quel mal y aurait-il ?

— Tenez... regardez-moi ce gibier insolent ?... Les lapins qui me font un pied  
de nez... les perdreaux me sifflent comme un mauvais ténor... les faisans me  
narguent...



— Dame ! si vous tenez  
tant à chasser, venez avec  
nous au front ! Vous y  
chasserez le rat...

... les punaises, les puces, et les totes...  
ce n'est pas le gibier qui manque et la chasse  
est ouverte toute l'année...

... Vous y chasserez le spleen, les idées  
noires, le cafard...



(Dessins d'Henric.)

— Vous y chasserez aussi les oiseaux  
de proie...

— Chasse à courre, chasse à l'arrêt,  
chasse à l'affût, chasse aux filets...  
barbelés...

— Enfin, vous nous aiderez à chasser le  
Boche de France, et si vous voulez ensuite  
chasser le lièvre, nous irons jusque dans la  
Forêt Noire !





TERRAIN  
— Hé! pas par ici, l'





(Dessin de Marco de Gastyne.)

GIBOYEUX

Il, c'est chasse réservée!...

EC.





(Dessin de Barbe.)

— S'agit plus de ce gibier-là, maintenant. C'est la chasse aux fauves.



(Dessin de Le Chevallier.)

— Il faut croire que les humains ont fini de se tuer entre eux, puisqu'on guerroye à nouveau contre nous.



Zip.

1916

MONSIEUR, à part. — Bon Dieu de Bon Dieu... dire que si la chasse était ouverte, j'aurais au moins un prétexte pour f... le camp d'ici.

(Dessin de Zip.)



# LA BAIONNETTE



(Dessin de Jobbé Duval.)

LA CHASSE A LA COSAQUE  
— C'est la bonne ; pas le temps de faire kamarade !





(Dessin d'Hautot.)  
 Il y a peu de temps, à une gare frontière, des officiers suisses, équipés suivant le règlement (sabre, revolver, jumelle, carte dans son étui, etc.) rencontrèrent des officiers français qui venaient de se battre, et qui avaient une canne ou une badine pour tout équipement.

(L'Œuvre.)

— Tiens, la chasse est donc ouverte, par ici ?...



AM<sup>rs</sup> les chasseurs

Nam



SUR LE FRONT

(Dessin de Nam.)

— Dites donc, camarade, si on les envoyait un peu chasser par ici...



LA BAIONNETTE  
LES MEILLEURS DESSINS



(Excelsior.)

(Dessin de Benjamin Rabier.)

— Est-ce qu'on va ouvrir la chasse ?  
— Où as-tu pris qu'elle fût fermée ?

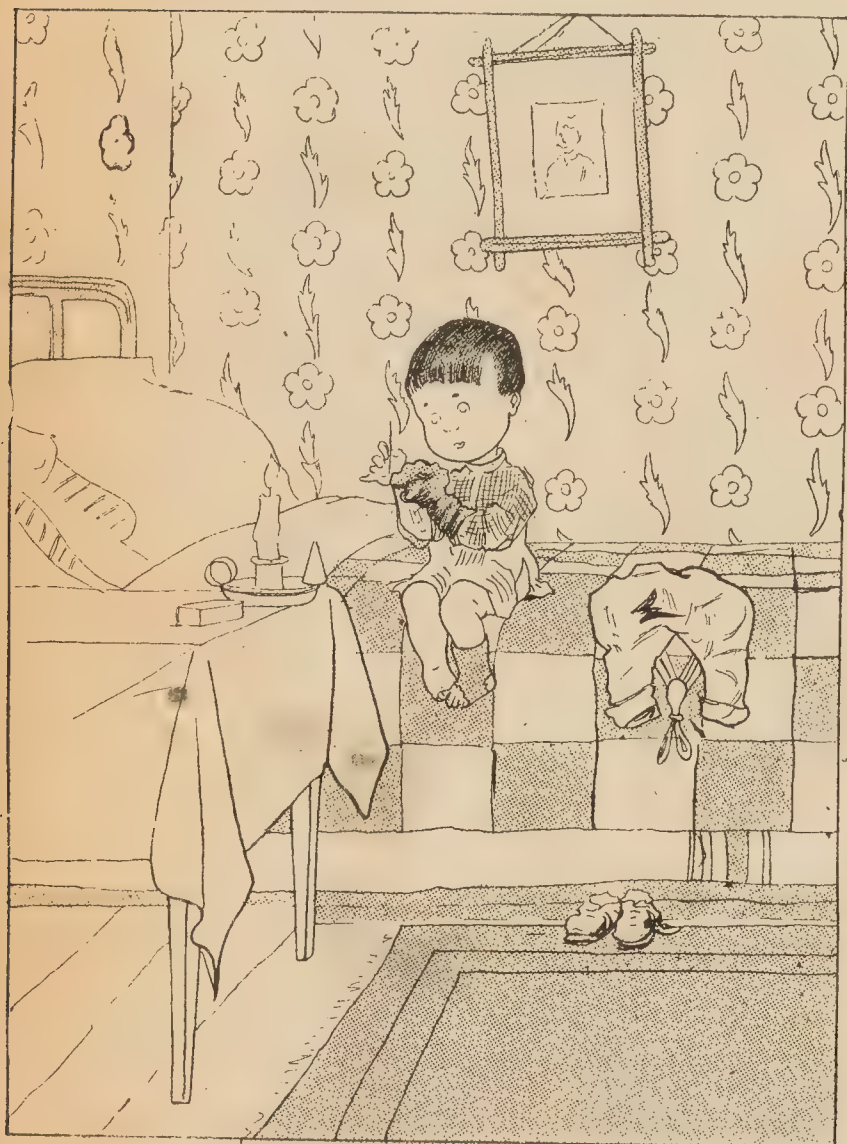


(Le Journal.)

(Dessin de R. diguet.)

LES FIANCÉS BOCHES

— Ces chers enfants étaient faits l'un pour l'autre : ils se sont connus à l'école d'espionnage.



(Cromos, Bogota.)

— Pendant que maman est à la Croix-Rouge, moi, je m'occupe de mes affaires...



(Ruy Blas.)

(Dessin de Morris.)

— Voyons, mon gendre, vous qui avez du goût ; quel costume me conseillez-vous ?  
— Un costume de voyage, belle-maman..



(Juge., d. Munich.)

— Quest-ce que c'est que ce nouveau costume ?  
— Je concilie la mode avec l'économie. Je porte la robe large, mais j'épargne l'étoffe.



(Simplicissimus, Munich.)

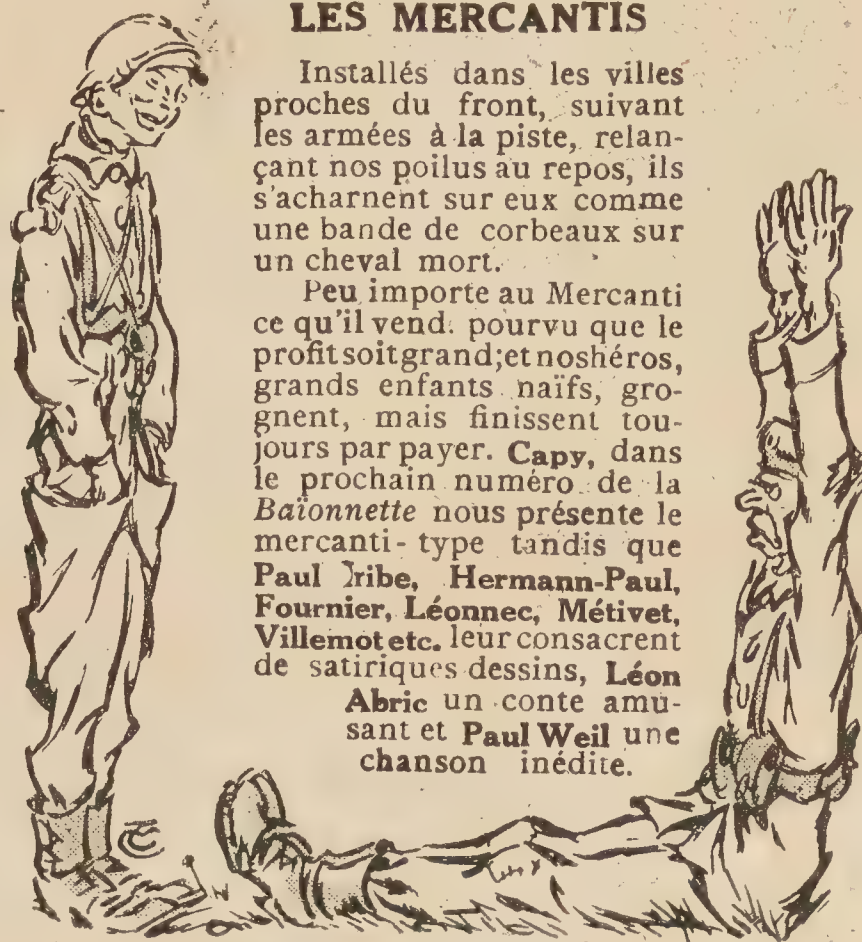
— Vous vous lamentez sans cesse sur les jours sans viande ?  
— Toujours des homards, des huîtres, du caviar ! Que voulez-vous, mon ventre n'est pas un aquarium !...

LES MERCANTIS

Installés dans les villes proches du front, suivant les armées à la piste, relançant nos poilus au repos, ils s'acharnent sur eux comme une bande de corbeaux sur un cheval mort.

Peu importe au Mercanti ce qu'il vend, pourvu que le profit soit grand ; et nos héros, grands enfants naïfs, grognent, mais finissent toujours par payer. C'ap, dans le prochain numéro de la Baionnette nous présente le mercanti-type tandis que Paul Riba, Hermann-Paul, Fournier, Léonnec, Métivet, Villemot etc. leur consacrent de satiriques dessins, Léon

Abrie un conte amusant et Paul Weil une chanson inédite.



(Meggenhofer Blätter.)

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? C'est le feu ?  
— Non, madame. C'est la poule blanche du bourgmestre qui a pondu un œuf ; alors, on est occupé à le chercher.





Vous voudriez bien lire le Carnet de guerre de Brindejone des Moulinais..., l'effroyable aventure du Lieutenant Metairie..., les exploits quotidiens de nos "as"....? Bon! C'est très bien...!

Mais, pourquoi mon dieu....



.... **POURQUOI** espérer que votre journal en parle, et en acheter 36 autres dans le même espoir fallacieux..?



Pourquoi faire téléphoner par votre concierge au Bureau de l'Aviation..?



ZUT! UN RASEUR..!

Pourquoi écrire à nos "as", en joignant un timbre de deux sous..?

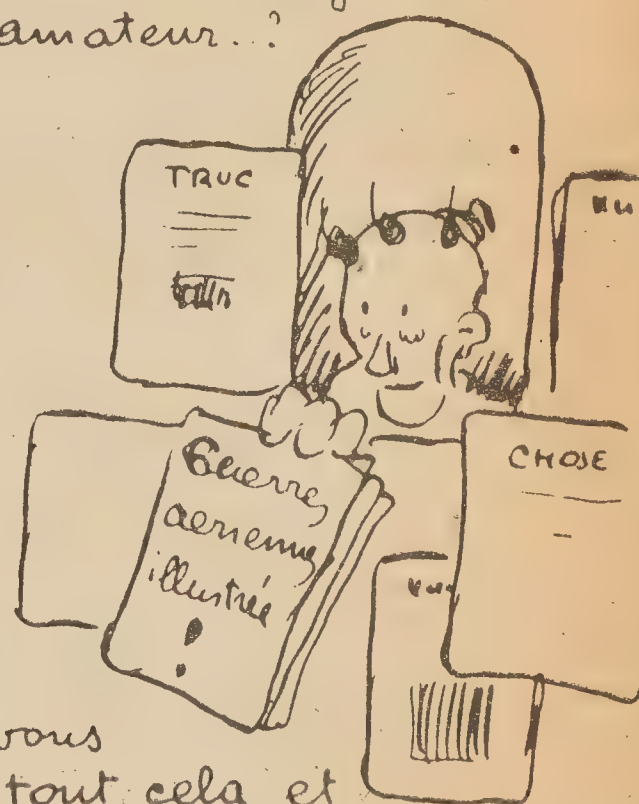


Pourquoi interrompre les essais d'un jeune amateur..?



Pourquoi enfin interviewer le marchand de ballons....

maux rediens



QUAND vous pouvez lire tout cela et 36.000 choses encore dans le 1<sup>er</sup>

N<sup>o</sup> de la Guerre aérienne illustrée..?

qui paraîtra le 26 Octobre.

## LA GUERRE AÉRIENNE ILLUSTRÉE

paraîtra le jeudi en seize pages sous couverture et comprendra deux parties : 1<sup>o</sup> L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE AÉRIENNE, par Jacques Mortane; 2<sup>o</sup> LA GUERRE AÉRIENNE AU JOUR LE JOUR. Le Numéro : 50 c. EN SOUSCRIPTION : Un an (52 n<sup>os</sup>), 23 fr. (au lieu de 26 fr.); Six mois (26 n<sup>os</sup>), 12 fr. (au lieu de 13 fr.). — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.





(Dessin de Fabiano.)

CONSEIL DE PRUDENCE

— Demande une autorisation pour aller chasser la grosse bête. Mais prends bien garde de te tuer, mon chéri...

CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.

Le gérant : F. TINESSE.



# LA BAÏONNETTE



Marcel Capy

LES MERCANTIS

DESSINS DE

MARCEL CAPY, HERMANN-PAUL, IRIBE, FOURNIER, LÉONNEC,  
MÉTIVET, VILLEMOT, etc. Texte de LÉON ABRIC,  
Chanson inédite de PAUL WEIL





PAR LÉON ABRIC

VERS le milieu d'avril 1914 — c'est-à-dire à cette époque de l'année qui est proprement le temps du Nouveau Parler, pour citer Kipling, — il arriva quelque chose de très banal, mais de très intéressant, au fond d'une arrière-boutique du faubourg Saint-Martin (à la hauteur de la gare de l'Est). Le premier commis et la fille du patron, se trouvant seuls, à trois heures de relevée, se jetèrent avec impétuosité dans les bras l'un de l'autre, et un long baiser scella le serment tacite qu'ils firent de s'aimer toujours.

◆ ◆

Dix minutes plus tard, la jeune fille sanglotait dans sa petite chambre de l'entresol, cependant que, dans sa mansarde du sixième, le premier commis ficelait en hâte ses paquets. M. Ernest Dourin, chef de la maison, avait surpris le jeune couple dans son geste harmonieux, et des mots malsonnants étaient sortis de sa bouche.

M. Ernest Dourin, dont la boutique de comestibles jouissait d'une vraie réputation dans le quartier, appréciait à leur juste valeur les mérites de Vincent Bourdon, son employé de confiance. Il savait que le jeune homme, doué pour le négoce, était honnête, débrouillard, intelligent dans la mesure convenable, et que jamais il ne s'empressait auprès d'un client sans que ce client emportât, de marchandises, une quantité double de celle que tout d'abord il s'était proposé d'acquérir. Nul doute que Vincent, économe et rangé, ne fût un successeur possible de M. Ernest Dourin. Mais ce dernier n'avait jamais envisagé que ce commis modèle pût devenir son gendre, car M<sup>lle</sup> Thérèse Dourin, de par la volonté paternelle, ne devait point appartenir à un boutiquier. Sa fonction dans la vie serait d'embellir l'existence d'un avocat, d'un docteur médecin ou d'un fonctionnaire public. Ces projets avaient l'assentiment passif de M<sup>me</sup> Ernest Dourin, dont les facultés intellectuelles s'étaient un peu atrophiées depuis bientôt vingt ans qu'elle tenait la caisse, sans autre souci que de ne pas faire d'erreur en rendant la monnaie aux clients.

Donc, la colère de M. Ernest Dourin, apercevant enlacés sa fille et son commis, venait surtout de ceci que la tendresse de Thérèse pour Vincent allait contre ses intentions paternelles. Et c'est pourquoi le marchand de comestibles n'avait pas hésité à flanquer dehors l'employé le plus parfait qu'il eût rencontré dans toute sa carrière.

◆ ◆

Vincent parti, Thérèse eut un gros chagrin. Et puis, sans se consoler tout à fait, elle se fit une raison et regarda dans l'avenir si quelque consolation n'allait pas poindre.

Personne n'est indispensable ; la maison Ernest Dourin continua d'être achalandée en dépit du départ de Vincent. Et les choses allèrent leur petit bonhomme de chemin.

Sur ce petit bonhomme de chemin, tout à coup, se trouva un bec de gaz colossal. Les Boches se ruèrent sur la France ; l'ordre des choses devint le désordre des choses. Il y eut de l'émoi dans le monde, et aussi dans la boutique de M. Ernest Dourin. Mais tout se tassa. Les commis mobilisés, une fois remplacés par des vendeuses, dont une, M<sup>lle</sup> Florine, se distingua tout de suite au point de passer « première » en quelques jours, les comestibles se vendirent brusquement avec une furie toute française, — d'autant plus française que la crise des transports ne permettait plus l'approvisionnement à l'étranger.

Située auprès d'une gare, la boutique de M. Ernest Dourin fut assaillie par de nombreux mobilisés qui, avant de prendre le train, garnissaient leurs musettes de vivres aussi abondants que variés. Tous ces braves, bien pourvus d'argent, payaient sans compter. M. Ernest Dourin, bon commerçant augmenta ses prix du triple de la majoration demandée par les fournisseurs de gros ; cela s'appelle faire faire deux fois la culbute à la différence.

Le mouvement, à mesure que durait la guerre, ne se ralentit pas aux abords de la gare de l'Est. M. Ernest Dourin, pris de frénésie à l'idée qu'il pouvait vite devenir très riche, exploita tant qu'il pût la clientèle facile qui se livrait à lui. Les mobilisés de la première heure étaient maintenant des poilus, et l'ère des permissions commença. Le prix-courant des comestibles atteignit les plus extrêmes limites de la fantaisie ; sans vergogne, M. Ernest Dourin estampa les acheteurs bénévoles. Il cessa d'être un commerçant pour devenir un mercanti.

◆ ◆

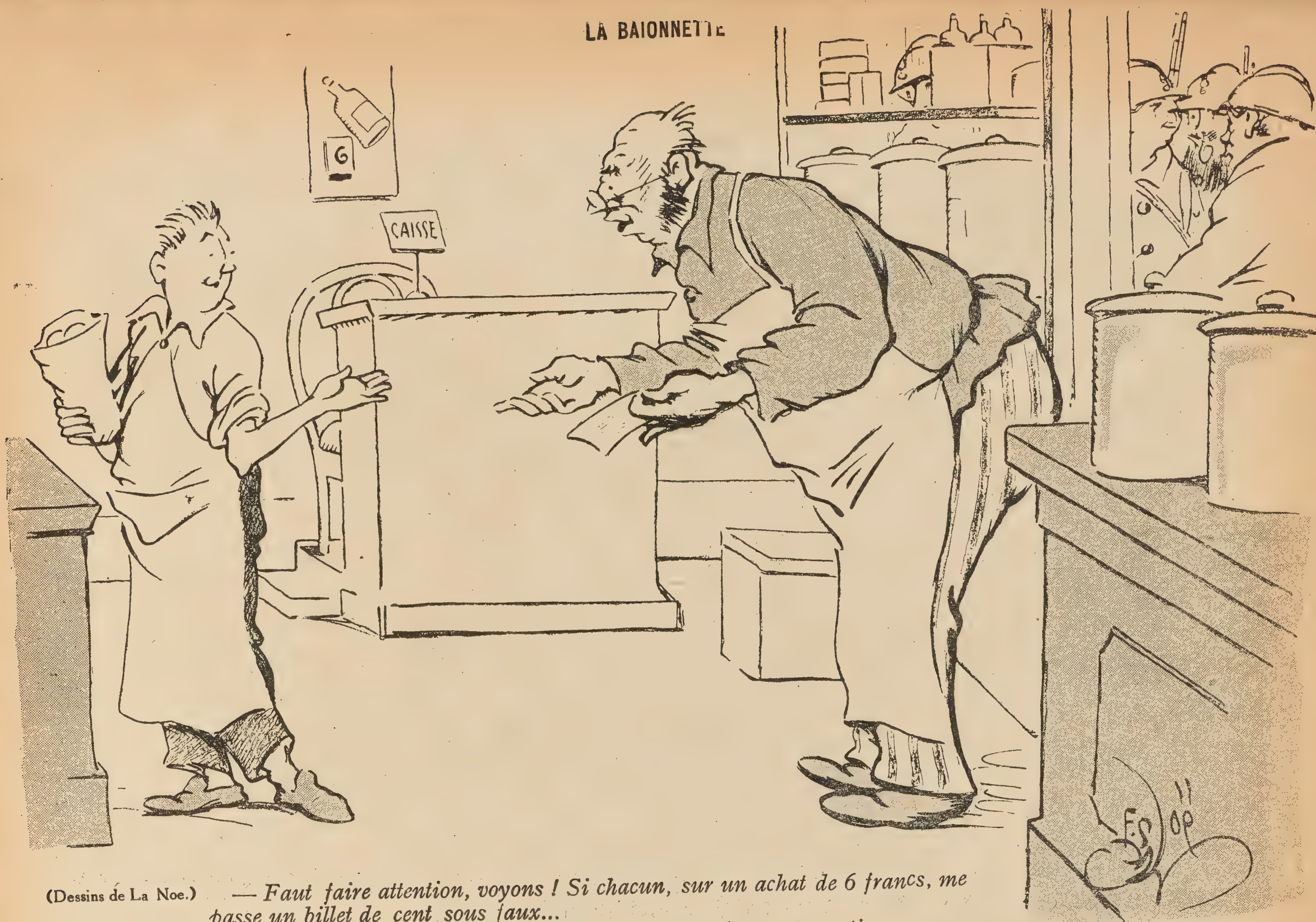
Depuis deux ans, nos soldats luttèrent avec les Boches. Le succès de nos armes, de plus en plus probable, se précisait dans l'espace — mais non dans le temps. C'est alors que M. Ernest Dourin, regorgeant de richesses, résolut de donner à sa famille, comme à lui-même, un avant-goût des jouissances somptueuses qu'il comptait bien s'offrir dans sa retraite dorée. Il fit connaître à ses voisins qu'il allait « faire » les Pyrénées en auto, avec sa « dame et sa demoiselle ».

Le vingtième jour du troisième mois d'août de la guerre, une limousine volumineuse et confortable vint, dans la matinée, stopper devant le magasin de comestibles. Les voisins faillirent crever de dépit. Tandis que le chauffeur, avec l'aide de deux ou trois vendeuses, chargeait les malles, M. Ernest Dourin, en costume de voyage ainsi que sa femme et sa fille, harangua sa « première » comme il convenait. Il lui confia le soin de son commerce et lui délégua ses pouvoirs.

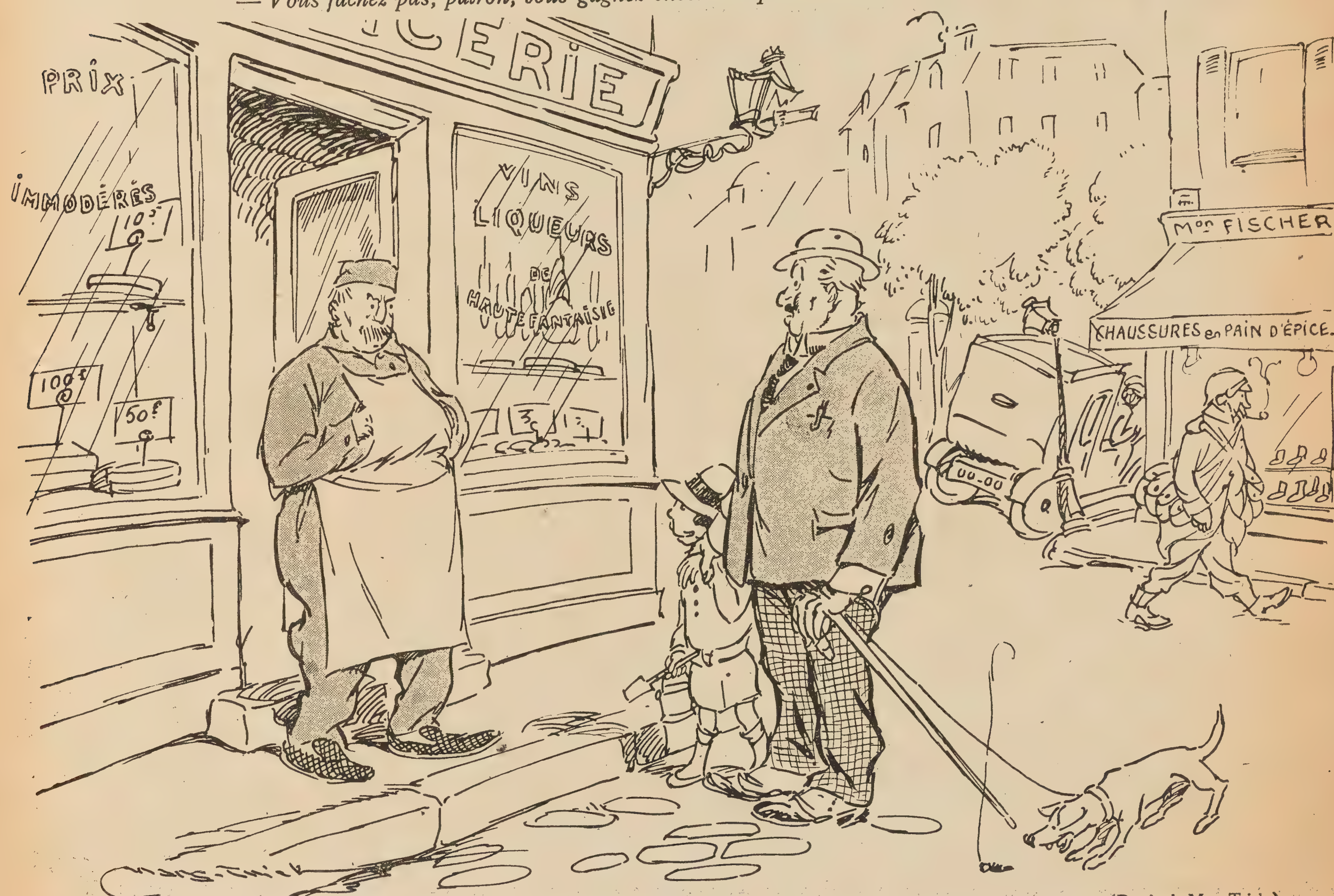
— A mon retour, dit-il pour conclure, je saurai reconnaître votre dévouement par une bonne gratification.

— Monsieur Dourin, répondit M<sup>lle</sup> Florine, c'est pas chic, parce qu'on est marchand de comestibles gros comme le bras, d'avoir du mépris pour un confrère qu'est simple



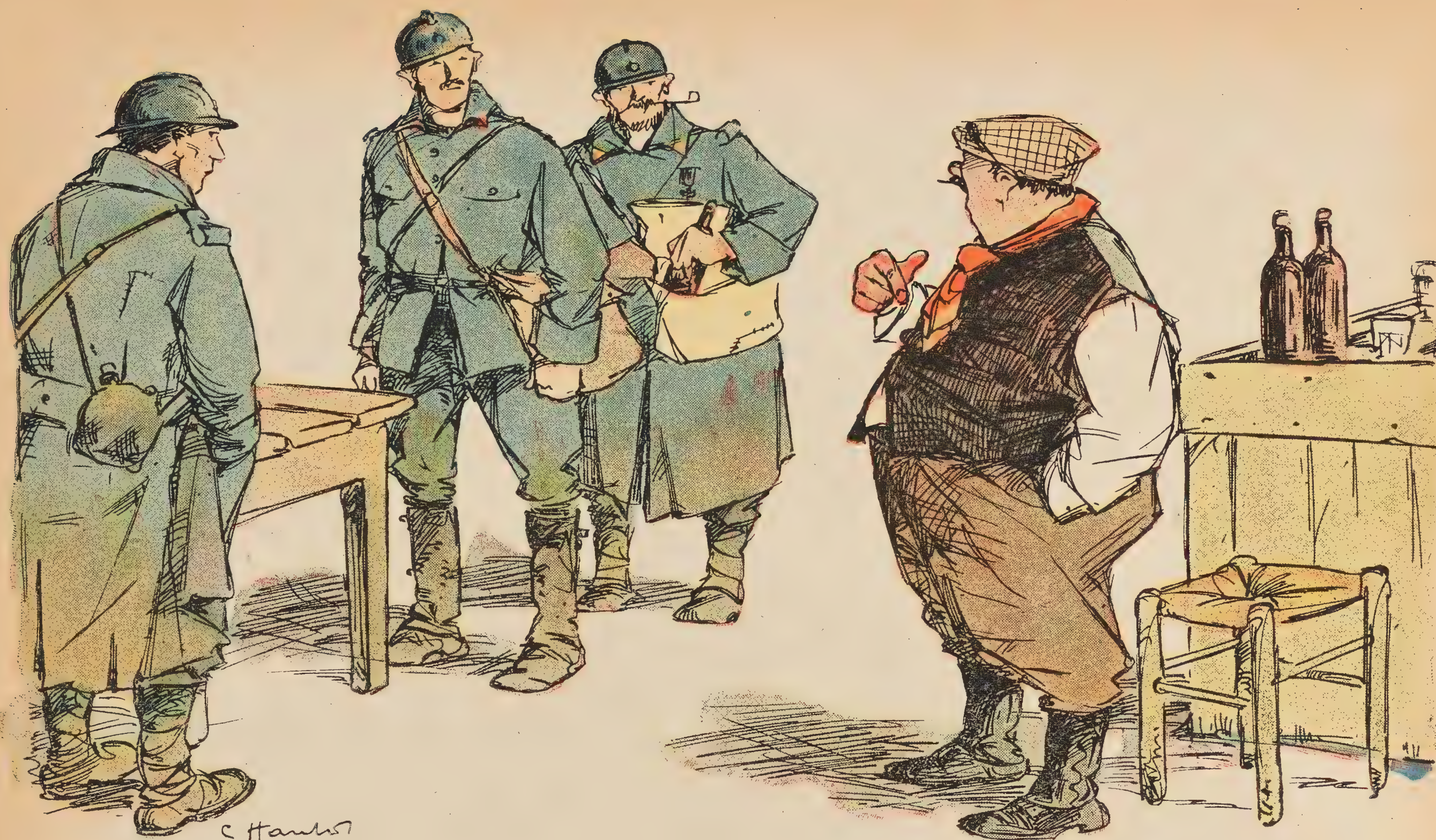


(Dessins de La Noe.) — Faut faire attention, voyons ! Si chacun, sur un achat de 6 francs, me passe un billet de cent sous faux...  
— Vous fâchez pas, patron, vous gagnez encore cinquante centimes.



(Dessin de Mars Trick.)  
— Bonjour !... Ça va les affaires ?  
— Ah ! C'est comme tout, ça se gâche !... Y a des concurrents malhonnêtes qui se mettent à vendre à des prix raisonnables...





C. Hautot

— C'est rien chérot !...  
— Oui, mais moi je risque tous les jours ma vie... ici.

(Dessin d'Hautot.)



(Dessin de Manfredini.)

— Courage, Oscar ! Après la guerre, on l'aura not' limousine...





(Dessin de Méivet.)

— Une bonne lorgnette, pour regarder les Boches ?  
— Pas besoin... je les vois d'ici...



charcutier. Vous avez, plus souvent qu'à votre tour, attigé le charcutier d'en face. Justement, c'est mon bon ami. Alors, au jour d'aujourd'hui que vous avez besoin de moi, rapport à votre balade, je plaque la tôle et je me cavale chez mon charcutier, avec lequel j'ai l'honneur de vous annoncer mon prochain mariage. Vous m'avez réglé mon mois hier, on est quittes ; v'là mon tablier, et bonsoir à vos poulets en daube !

En effet, M<sup>lle</sup> Florine sortit et, ayant traversé la rue le sourire aux lèvres, s'engouffra pour la vie dans la charcuterie d'en face.

Ce fut un coup dur pour M. Ernest Dourin. Le voyage aux Pyrénées devenait impossible. Déjà Thérèse et sa mère s'apprétaient à faire remonter les valises dans leur appartement. Le patron, blessé dans sa vanité, cherchait en vain un moyen de se tirer de là et de faire bonne figure, car les voisins guettaient le départ. Où trouver une personne de confiance ? Aucune des péronnelles qui se trouvaient là ne remplissait les conditions désirées. C'était à donner de la tête contre les boîtes de haricots verts !

— Chameau de Florine !... s'écria-t-il en tendant le poing vers la charcuterie.

Thérèse et sa mère, philosophiquement, regagnaient déjà le gynécée.



Le regard de M. Ernest Dourin avait suivi la direction de son poing lancé dans le vide. Et ce regard se fixa sur un poilu, qui, bourguignote en tête, musette au côté, canne à la main, regardait à travers la vitrine d'un air mélancolique. Sur sa capote, glorieusement patinée par les intempéries, brillait la médaille militaire à côté d'une croix de guerre avec palme, moins voyante.

— Mais, bon Dieu de bois ! fit le marchand de comestibles, on dirait que c'est Vincent !...

Oui, c'était Vincent, l'ancien commis dont on n'avait plus de nouvelles depuis son renvoi ; c'était Vincent qui regardait à travers la vitrine. Il aperçut M. Ernest Dourin et entra timidement.

— Voilà, hasarda-t-il, j'ai été amoché. Mais merci, patron, ça va mieux. Trois mois de convalo. En débarquant du train, je n'ai pas pu résister. Après tout, s'pas, y a eu rien de vilain entre nous ! J'ai voulu vous dire un petit bonjour. Ces... ces dames vont bien ?

Tout de suite, l'esprit pratique de M. Ernest Dourin s'éveilla. Pourquoi ne pas tirer parti de la situation ?... Vincent fut bien accueilli.

Un quart d'heure après, la limousine démarrait, au grand dam des voisins malades d'envie, et surtout de M<sup>lle</sup> Florine et de son bon ami le charcutier. Vincent Bourdon s'était chargé de mener la maison en l'absence du maître. Ce n'était pour lui qu'un jeu de remplacer M. Ernest Dourin pendant cinq ou six semaines. Pour ce qui est de la vente des comestibles, il savait y faire !

Et Vincent était heureux, car une flamme s'était allumée dans les yeux de Thérèse au moment où, l'ayant aperçu, elle avait remarqué la belle médaille et la modeste croix de guerre qui ornaient la capote du poilu...



— Pour toi, mon pote, qu'est-ce que c'est ? Un quart de gru-ère ? M<sup>lle</sup> Palmyre, servez-en une livre pour le prix d'un quart. Et ajoutez-y une boîte de sardines.

— Et toi, l'enflé ? Tu zyeutes les tripes à la mode de Caen ? T'es pas bête, c'est la bonne marque, à 1 fr. 95 : pour toi, 15 ronds.

— Tiens, un poilu de ma division ! Tu veux un jambonneau ? Voilà. Combien, que tu dis ? Non, mais, chez qui ? Faire payer un copain de mon secteur ? Qu'est-ce qu'il dirait, le père Joffre ?

Et la marchandise de filer. Au milieu de l'après-midi, il faut mettre les volets et placer l'écriteau : *Fermé pour cause de réapprovisionnement*. C'est tout le temps comme ça, depuis six semaines que Vincent dirige la maison. En pépère, il partage avec les camarades, ainsi que l'on fait dans la gaitoune !

Mais ce jour-là, au moment où l'on clot la boutique, une auto poussiéreuse s'arrête devant la porte avec un grand fracas. M. Ernest Dourin en descend, suivi de sa dame et de sa demoiselle, qui, après un cordial bonjour, s'en vont dans leur chambre « secouer la poussière du voyage ». Le patron, de touriste redevenu tout de suite marchand, demande un exposé rapide de la situation à son fondé de pouvoirs.

Ah ! il fait beau voir la fureur de M. Ernest Dourin quand il apprend ce qu'il en est ! Le ciel s'écroulant sur sa tête ne l'accablerait pas davantage que les révélations du pauvre Vincent... Des épithètes fâcheuses s'apprentent à sortir.

— Minute, interpose le poilu, se rendant compte, soudain, de sa responsabilité. Pas de gros mots, *please*, comme disent les tommies. Oui, c'est vrai, je n'avais pas le droit, à votre point de vue de civil. Mais je n'ai pas eu tort tout de même, à mon point de vue à moi : c'est des choses que ceux de l'arrière peuvent pas comprendre. Seulement, les 40 000 balles de camelote qu'il y a à régler aux fournisseurs, il faut que je m'en charge ; ce n'est que juste, mon petit patrimoine y passera. Mais pour le manque à gagner, patron, mettez-le au compte : Profits et Pertes ; ça sera votre punition de vous être transformé en mercanti.

— Mercanti ?

— Ni plus ni moins. Vous devriez avoir honte...

— Mercanti, moi, les « Comestibles Ernest Dourin !... »

Madame et Mademoiselle, redescendues, entendent et comprennent, et leurs regards, subitement chargés de reproche, jettent de la confusion dans l'âme du commerçant coupable. C'est tout une évolution de sentiments, — une révolution, plutôt. Le poilu a rapporté dans les plis de sa capote un peu de cet air généreux qu'on respire là-bas, où l'argent a si peu de valeur. L'ambiance en est assainie. Le mercanti se sent redevenir un brave homme. Et voilà que sa richesse lui est un faideau ; il pleure, maintenant. Tout le monde pleure. C'est très bon.



La convalo. achevée, Vincent est reparti pour le front, radieux, avec la belle promesse qu'à son grand retour — car il reviendra, il le veut, après avoir bien cogné sur les Boches, — avec, donc, cette promesse que Thérèse sera sa femme. Et il ajoute *in petto* que sa fiancée épousera un officier !

M. Ernest Dourin a repris la direction de sa maison, dont la clientèle s'est encore accrue. Toutefois, il n'a plus sur le commerce les mêmes idées qu'avant son voyage aux Pyrénées...

Aussi, dans les tranchées, certains « rentrants de permission », qui ont traversé Paris, tiennent-ils parfois des propos de ce genre :

— Mon vieux, y a une maison de comestibles épatante, tout près de la gare de l'Est. On n'y vend que du bon, comme qui dirait à prix coûtant. Et les ceuss' qu'a pas de pèze, et ben, mon vieux, i' peuvent y aller, on leur z'y colle des sandwichs épais comme ça, et avec des cornichons pardessus le marché ! C'est pas un patron qui dirige la boîte... c'est un philanthrope !

Quant aux voisins de M. Ernest Dourin, ils prétendent que « tout ça, c'est des manigances, d'abord pour nuire aux concurrents, et ensuite pour se faire décorer. »

LÉON ABRIC.





Depuis que nos poilus, avec leur cinq sous par jour, sont de gros capitalistes, des nuées de crainquebilles sont en train de faire fortune à l'arrière...



Hélas ! leur devise est la plupart du temps : « Mauvais et très cher ».



— Combien, tu dis, ton aigre pinard ?  
— Un franc cinquante...  
— Bigre ! combien que tu vends le « Clos Vougeot », alors ?



Les mercantis, installés dans les ruines, ne craignent pas les bombes, mais redoutent le soleil.



— 50 centimes au lieu de 8 francs le canard !  
— Il est donc pourri ?  
— Non, mon ami, mais j'ai mon fieu soldat comme toi !



(Dessins de Henriot.)

La fortune des mercantis, ce sont les Anglais... mais il y a de la concurrence : les succursales des grands magasins de Londres sur le front.



— 50 centimes un oignon ! Eh ben, mon vieux, après la guerre, c'est pas ici que je me fournirai de légumes.



Il y a des mercantis de toute espèce... Il y en a même d'un certain genre qui auraient du succès : mais les gendarmes féroces ne les laissent pas passer.



PENDANT QUE LES MERCANTIS GAGNENT...



(Dessin de Paul Iribe.)

EUX ILS DO





DONNENT LEUR SANG...





Chanson de  
PAUL WEIL

Air ancien.  
La chanson  
du Capitaine

Harmonisation  
nouvelle  
d'ADOLF  
STANISLAS

**Allegretto** **Risoluto**

Je me suis en-ga-

-gé Quand'éclata la guer-re, Pour fai-re mon con-gé, Non comme mi-li-tai-re,

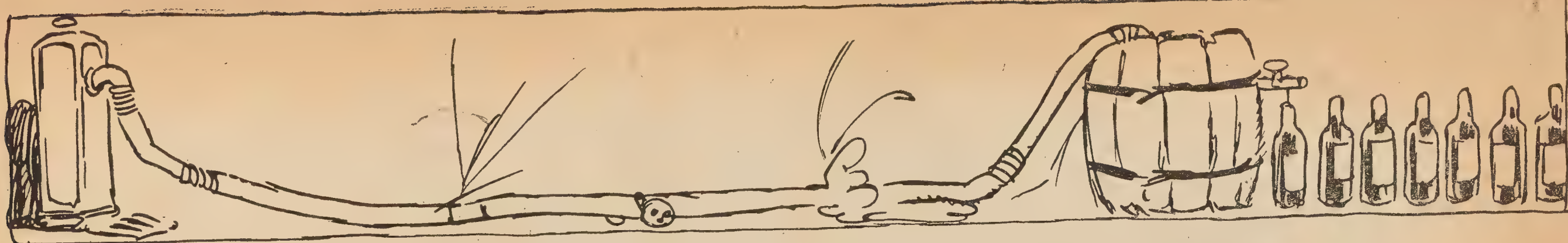
Car le service ac-tif Est trop peu lu-cra-tif, Mais com-me mercan-ti... Pour ça je suis bâ-

**RÉPLIQUE POUR LA CODA:** Et qui meurent au loin... C'est des clients de

ti Je moins!

**CODA** **Risoluto**





I

Je me suis engagé  
Quand éclata la guerre,  
Pour faire mon congé  
Non comme militaire,  
Car le service actif  
Est trop peu lucratif ;  
Mais, comme mercanti...  
Pour ça je suis bâti.

II

Je gagne tant et plus  
Sur les denrées toxiques  
Que je vends aux poilus  
A des prix fantastiques ;  
On a dit que, pour eux,  
J'étais plus dangereux  
Qu'un obus bien tiré ;  
Mais c'est exagéré.

III

Je leur vends du pinard.  
Jamais je ne les trompe ;  
Je dis qu'il est *au quart*  
Mouillé d'un cru La Pompe ;  
Le litre ? un franc, pas plus ;  
Mais je retiens en sus :  
Un franc pour le « cruchon »,  
Six sous pour le bouchon.

IV

Je leur vends des biftecks  
Que chez « Macquart » j'achète ;  
Je vends des gâteaux secs,  
Si durs qu'avec leurs miettes,  
Nos poilus ont construit  
Un excellent gourbi  
Que les « quatre cent vingt »  
Bombardent, mais en vain !

V

Je vends l'anti-toto  
A vingt sous la bouteille ;  
C'est trente gouttes d'eau  
Avec du sel d'oseille ;  
Mais le sel me manquait,  
Alors je leur ai fait,  
A l'oseille uniment,  
Un fameux liniment.

VI

Lorsqu'un blessé reçoit  
Trois balles importunes ;  
Comme il se peut qu'il soit  
Forcé d'en garder une ;  
— T'en fais pas, dis-je, pour  
Ces balles ; chaque jour,  
Moi j'en reçois cent dix :  
Il m'en reste cent six !

VII

Je leur vends des bijoux  
Faits pour leurs fiancées ;  
C'est eux qui, dans les trous,  
Vont chercher les fusées ;  
Je prends l'aluminium  
Pour un verre de rhum,  
Je le tourne et leur rends :  
Ça leur coûte trois francs !

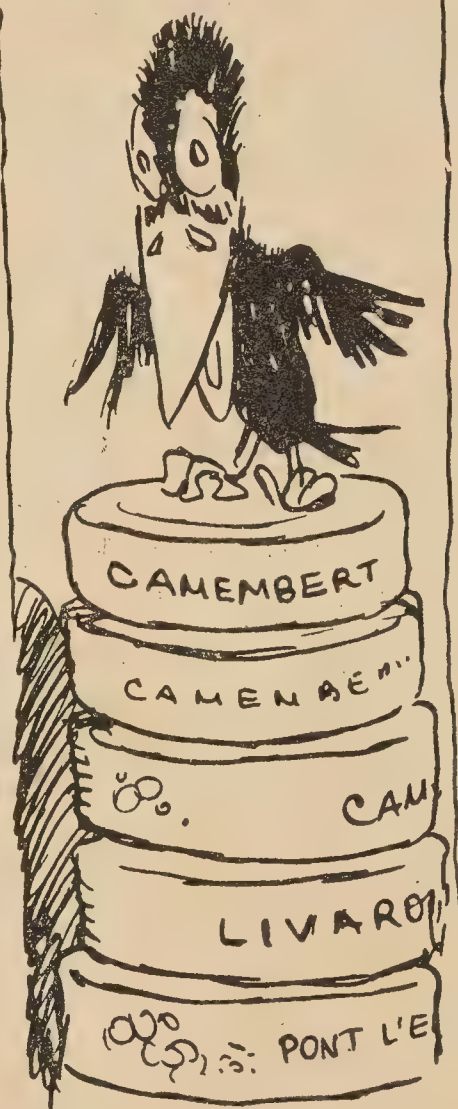
VIII

Quand mes clients troufions  
Reviennent des tranchées,  
Je brosse, pour vingt ronds,  
Leurs capotes tachées ;  
Je mets la boue en pot  
Que je vends aussitôt  
Vingt-cinq francs, prix marqué,  
A un jeune embusqué !

IX

Beaucoup se vanteront,  
A la fin de la guerre,  
D'avoir connu le front ;  
Ils diront, l'âme fière,  
Qu'ils ont versé leur sang...  
Moi je verse à présent  
Mon cent pour sang en or  
Dedans mon coffre-fort !

JURA, MAIS UN PEU TARD  
QUE L'ON NE L'Y PRENDRAIT PLUS...  
(... À MOINS DE CENT SOUS.)



X

Bref, si j'ai quelque émoi  
Quand j'entends la mitraille,  
Ce n'est jamais pour moi  
Que mon bon cœur tressaille ;  
Mais c'est pour nos poilus  
Qui ne reviendront plus  
Et qui meurent au loin.  
C'est des clients de moins.

PAUL WEIL.

(Illustrations de Manfredini.)







## LE BON COMMERÇANT

— Dites-moi où est le 20<sup>e</sup> corps, et je vous le laisserai pour 1 fr. 50.

(Dessin de Léonée.)





(Dessin de Villemot.)

— Et si je te proposais de t'acheter... le cœur de ta femme ?  
— Ce serait cent sous. Malheureusement, je suis veuf depuis trois ans...



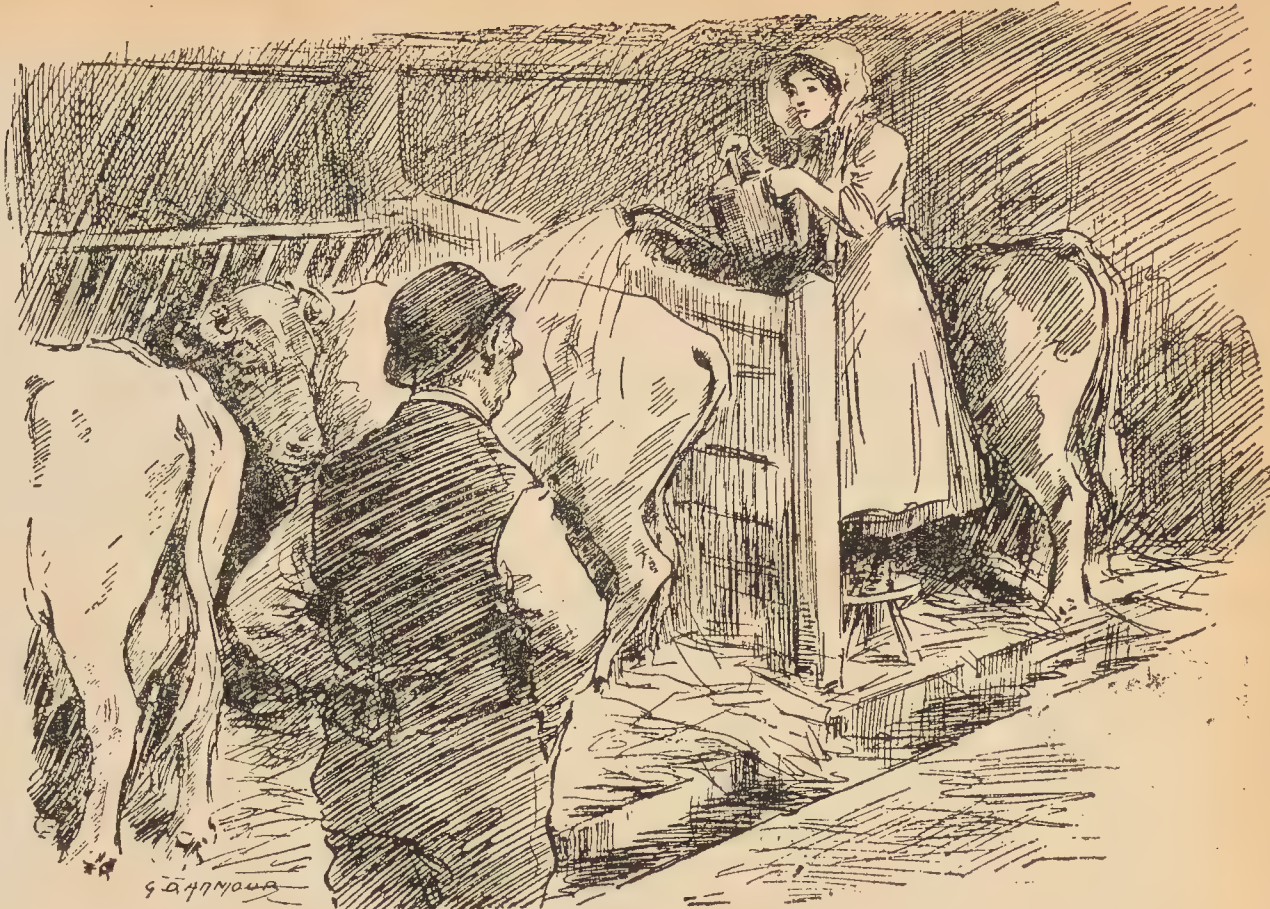
# LES MEILLEURS DESSINS



(Le Rire.)

(Dessin de Radiguet.)

— Monsieur revient du front ? Et ça marchait bien ?...  
— Si ça marchait... si ça marche ! Je vends aux poilus de la piquette à vingt-cinq sous le litre, un franc le quart de gruyère et le reste à l'avenant !



(Punch, Londres.)

(Dessin de G. D. Armen.)

— Qu'est-ce que vous faites là, Miss ?  
— Vous m'avez dit de donner de l'eau aux vaches, mais elle n'ont pas l'air d'aimer beaucoup cela...



(Le Rigolboche.)

— Pourvu qu'ils tiennent... à nous revoir !...



(Le Front.)

(Dessin de Mac.)

— Mon filleul, c'est un pauvre garçon des régions envahies.  
— Quelle région ?  
— Je ne sais pas. Il m'écrit : « Je suis envahi par les Totos. »



(L'Echo du Gourbi.)

(Dessin de Icart.)

[On va donner des cantinières aux poilus]  
(Les Journaux)

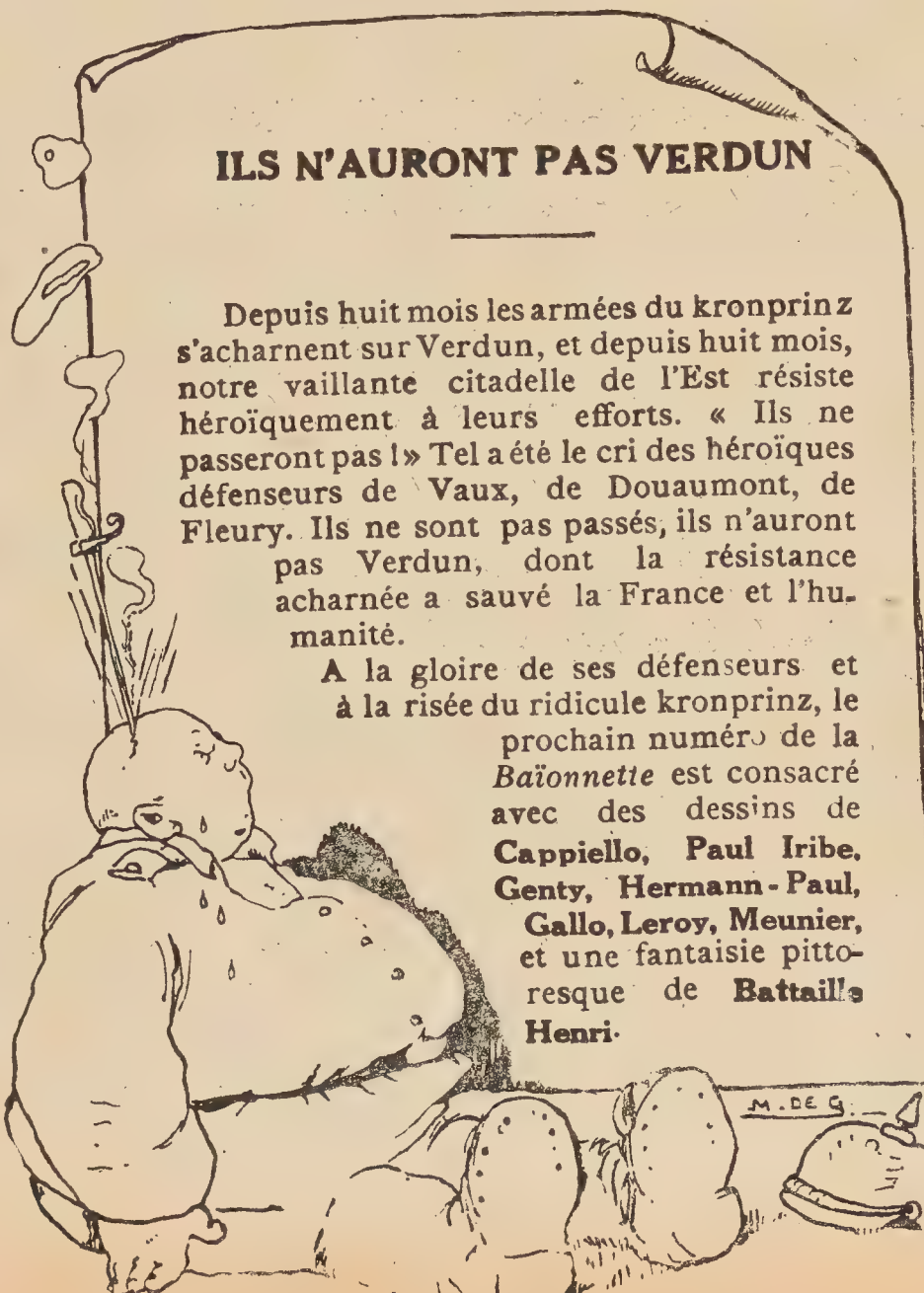
## LA CANTINIÈRE DE 1916



(La Petite Gironde.)

(Dessin de Genty.)

— Laisse-moi t'expliquer : la Roumanie envoyait du blé à l'Allemagne : l'Allemagne expédiait des munitions...  
— J'ai compris ! les Boches recevaient le pain... en attendant l'averse.



## ILS N'AURONT PAS VERDUN

Depuis huit mois les armées du kronprinz s'acharnent sur Verdun, et depuis huit mois, notre vaillante citadelle de l'Est résiste héroïquement à leurs efforts. « Ils ne passeront pas ! » Tel a été le cri des héroïques défenseurs de Vaux, de Douaumont, de Fleury. Ils ne sont pas passés, ils n'auront pas Verdun, dont la résistance acharnée a sauvé la France et l'humanité.

A la gloire de ses défenseurs et à la risée du ridicule kronprinz, le prochain numéro de la Baïonnette est consacré avec des dessins de Cappiello, Paul Iribe, Genty, Hermann-Paul, Gallo, Leroy, Meunier, et une fantaisie pittoresque de Battail's Henri.



(Ruy Blas.)

— Comment, vous parlez déjà d'aller vivre de vos rentes ? Il y a quatre ans vous disiez qu'il vous fallait vingt ans, pour faire fortune.  
— Oui, mais je n'avais pas prévu la guerre.



CELUI QUI SAIT



— Oh! voyez-vous, si je « ne m'en fais pas » c'est que je suis bien renseigné...



... oui, mon cher, « je sais »... mais vous, savez-vous comment Essen fut bombardé??...



... Avez-vous la moindre idée de ce que peut être un combat dans les airs ?



... Savez-vous comment on allume les « cigares » du comte Zeppelin ??



... ou comment dans la même journée trois ou quatre « saucisses » sont mises... dans les choux... ??

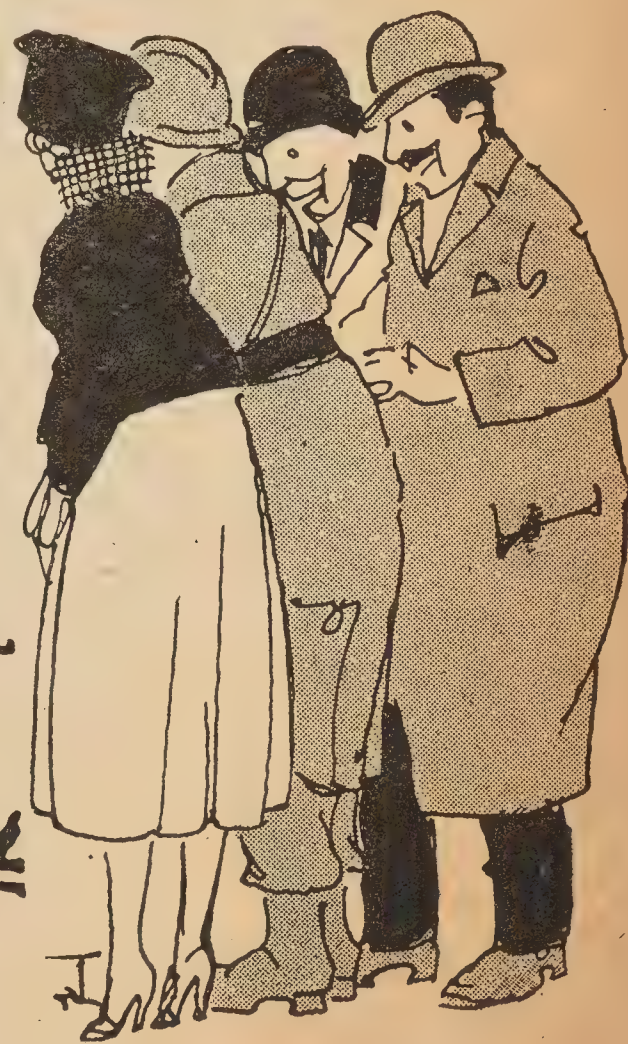


Dans son Premier Numéro.  
**La Guerre Aérienne**  
illustree  
commence la publication du  
Carnet de Guerre  
de Brindejonc des Moulinais

et de  
**L'Histoire Illustrée de la Guerre Aérienne**  
par Jacques Mortane

en hors-texte:

Un splendide portrait en héliogravure de **Guynemer**



(Dessins de Leroy.)

... non... n'est-ce pas ? vous ne savez rien de tout cela... et bien pour tout savoir, tout connaître, être au courant jour par jour, heure par heure de la guerre aérienne... faites comme moi... lisez... tous les jeudis La Guerre aérienne illustrée.



LA BAIONNETTE



(Dessin d'Hermann-Paul.)

ZONE DES ARMÉES

— Ils sont épatants ! Voilà 18 mois que je leur vends 3 francs du vin à 12 sous et ils ne pensent même pas à me casser la gueule...



# LA BAÏONNETTE



LS N'ONT PAS EU VERDUN

DESSINS DE CAPPIELLO, HERMANN-PAUL, IRIBE,  
GENTY, LEROY, MEUNIER, GALLO, VILLE-  
MOT, etc. Texte de BATAILLE HENRI



# Lettre au Kronprinz

PAR BATAILLE HENRI

Mon ieux, y a pas, faut que j't'écrive,  
Que j'te d'ball' c' que j'ai su' l'cœur ;  
Ça m'soulag'ra, y a pas d'erreur !  
Pis... ça t'apprendra p'tête à vive...

Probab' que tu dois pas m'connaître,  
Mais mézig a d'l'éducation,  
Et j'vas fair' les présentations  
Pour qu'tu sach's de qui qu'est c'te lettre !  
Mon gnass pâteux... j'm'appelle Ugène,  
J'habit' Panam... quartier Mouff'tard  
J'suis chiffortin... A tout hasard  
Not'ça dans tes r'lations mondaines.

On sait pas c'qu'y peut arriver,  
Au jour d'aujourd'hui tu rigoles  
Mais y s'peut qu'demain, toi l'mariole,  
T'aies mêm' pas dix ronds pour bouffer...  
J'sais bien... t'es l'loupiaut à Guillaume,  
T'es son chouchoù... t'es son beau môme...  
Son préféré... sa gueule en or,  
Son p'tit Duschnockodonosor...  
Son Adonis... sa pur' lumière...  
Son Apoillon du Réverbère...

Non mais chez qui !... t'as pas r'gardé  
Ta gueul' d'apach', d'Indien Comanche...  
Ou alors t'a jamais été  
Au Jardin des Plant's el dimanche,  
Ou même en s'maine et c'est dommage,  
Car t'aurais pu voir dans eun'cage,  
Grimaçant derrièr' leurs barreaux,  
Toute eun' collection d'animaux  
Qui te ressemblent — blague à part, —  
Comm' se r'ssembl'nt deux goutt's ed d'pinard.

Faut pas qu'ça t'tap' su' les méninges,  
Mais sûr, si l'hom'm' descend du singe,  
Toi, mon ieux, t'y r'mont's certain'ment.  
... T'as l'front étroit, les babouines minces,  
Et tu peux t'faire app'ler l'Kronprinz,  
T'parfumer au... Uhlan-Uhlan,  
T'as tout de l'Orang dégoûtant.

Pis paraît qu't'es pas prétentieux !...  
T'as tout du ballot, mon pauv' vieux !  
Tu joues au p'tit Napoléon?...  
A Jul's César?... à Wellinch'ton?



de Valerius  
402. T.M.

de Valerius  
415





(Dessin de Genty.)

OBSESSION

— N'ayez pas peur, les Boches, c'est le sergent qui appelle son chien.

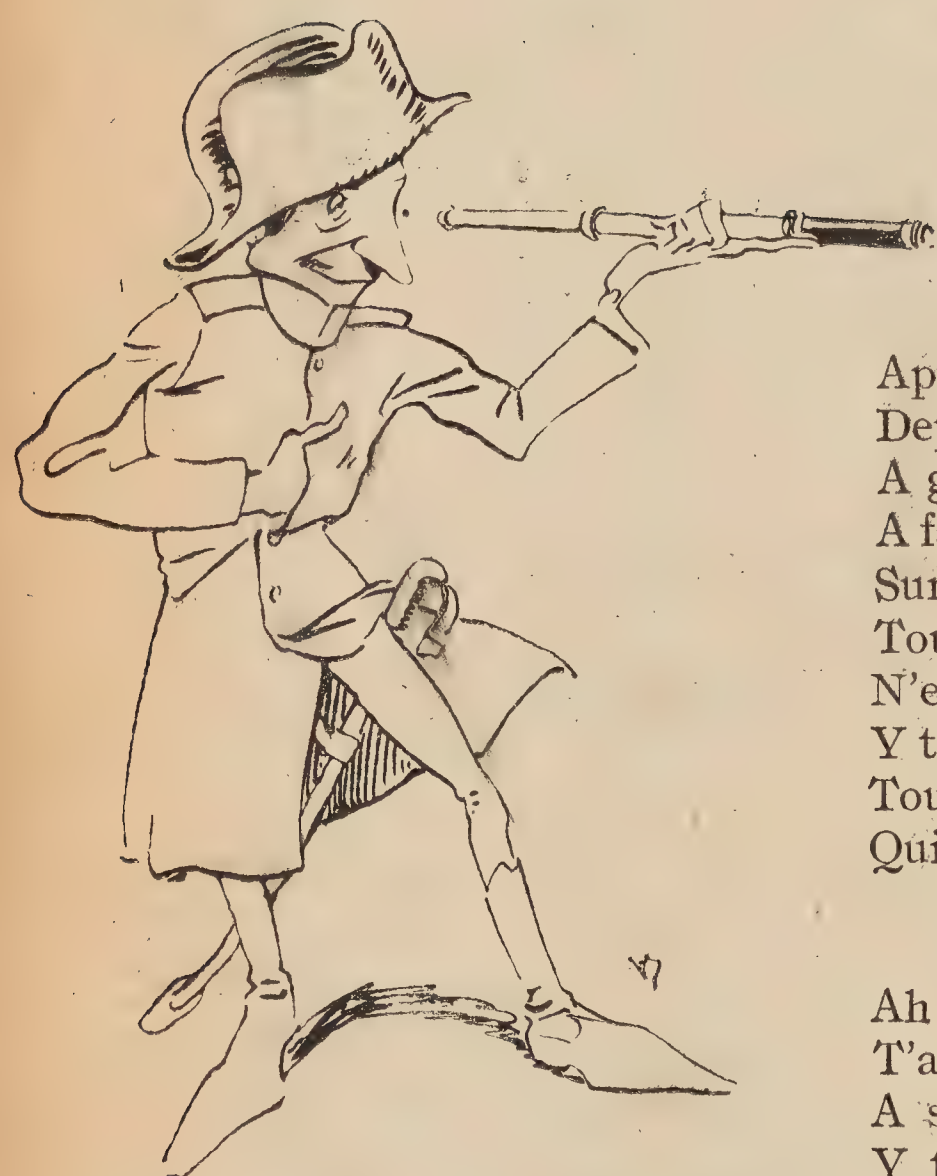


## LA BAIONNETTE

Tu t'crois un nouveau Duguesclin?  
Non... tu charries ou t'as l'béguin !...  
Tu d'vrais pourtant bien en rabattre  
Toi el grand vainqueur ed' Longwuy  
Qui, en trois s'maines d'vait prend' Paris,

Sans même avoir besoin d'te battre !  
T'as pris la purge hein?... Il est vrai  
Qu'ton père a voulu prendr' Calais...  
Et pis Riga... et pis Moscou,  
Pis Saloniqu' !... Toi t'es moins fou !  
T'aim's mieux prendr' les jamb's à ton cou !

Faut dir' qu't'es presque toujours soûl,  
Car c'est ton r'mèd !... ta panacée...  
Lorsque t'as r'çu eun' bonn' râclée,  
Tu t'flanqu's eun' bitur' bien tassée,  
Eun' muffée tout c' qu'y a d'soignée  
... Ah ! t'as d'la cuît' dans les idées !



Mais tu t' décourag's pas... la preuve  
C'est qu'malgré tes nombreux échecs,  
Et les sag's conseils dont t'abreuve  
Ton fameux Pétomane-Holweck,  
Après l'Yser... Après la Marne...  
Depuis pus d'six mois, tu t'acharnes...  
A gaspiller tes plus bell's troupes  
A fair' tonner tes canons Kroupp (es)  
Sur tous les secteurs ed' Verdun...  
Tout ça, ça n'en fait du potin,  
N'empêch' que l'général Pétain  
Y t'a mis dans un sal' pétrin,  
Tout comme el général Nivelle  
Qui t'fait sauver quand on t'appelle !

Ah ! tu peux l'dir' que t'es guignard !  
T'as dû naître un vendredi treize !  
A s'fout'nt par terr' tes combinaises !  
Y tournent mal tous tes traqu'nards !...  
T'avais cor tout prévu c'coup-là,  
Tout préparé... seul'ment, voilà,  
Moi et les pot's on était là  
Avec Curièr's ed' Castelnau,  
Et pis l'Grand-Père... un numéro  
Qui n'se l'laiss' pas mettr' facil'ment !...  
T'en sais quéqu'chose ed' puis deux ans  
Qu'y t'grignot' tous tes régiments  
Tes Saxons... tes Pomernaniens...  
Tes Frusquenbourgeois?... Tes Prussiens...  
Tes Badois et tes... Saint-Galmier  
Tout' la cliqu' ed tes grenadiers...  
Tranquill'ment... et tant... et si bien...  
Qu'tu t'réveill'ras un beau matin  
Avec peau d'balle et balai d'crin !

Crois-moi, mon ieux, gard' mon adresse,  
C'est cell' d'un poilu à la r'dresse.  
D'ailleurs, tu f'ras très bien l'métier...  
Ça t'connait, les chiffons d'papier !

Pour copie conforme :

BATAILLE HENRI.

(Illustrations de Valério.)





ILS N'ONT PAS PRIS VERDUN !



— Bombardez tant que vous voudrez... Verdun meurt, mais ne se rend pas !



UNE EXPLICATION BOCHE

— Papa, c'est uniquement nos 20 000 morts qui nous ont empêché de passer !



(Dessins d'Henriot.)

— La route de Paris ?... parfaitement... seulement elle est barrée !... Tu ne te souviens donc plus de la Marne ?

— Ils ont pu renverser des murailles ! mais, derrière les murailles, ils ont trouvé nos poitrines !





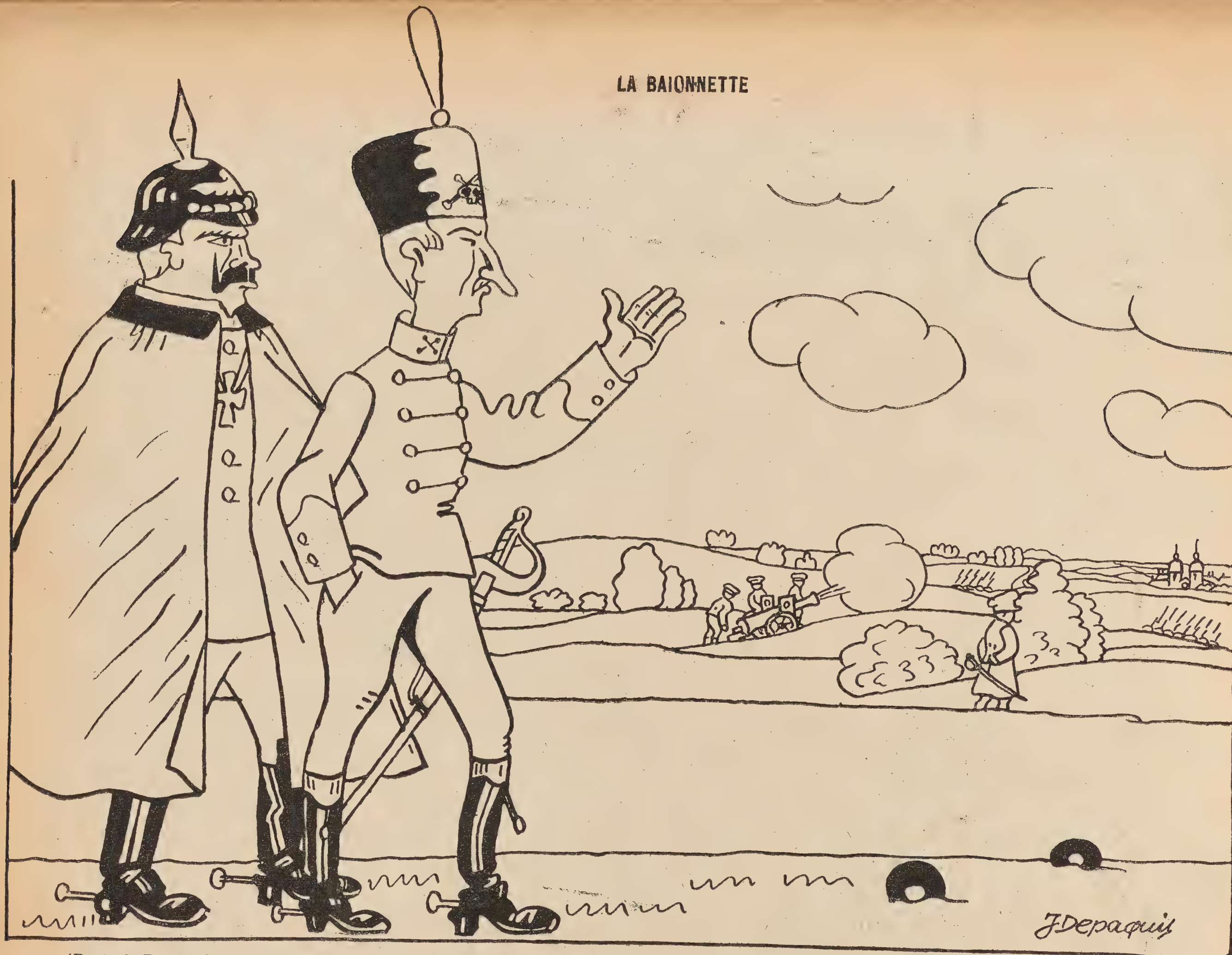
(Dessin de Cappiello.)

ILS NE DIRONT PLUS









(Dessin de Depaquit.)

GUILLAUME, — Ça ne fait rien, t'as pas eu le bras long !  
LE KRONPRINZ. — Dis donc, papa, t'avais qu'à me prêter le tien !...



(Dessin de Tallier.)

— Enfin, mon vieux Fritz, nous y voilà tout de même, à Verdun !...





deauvillemot 16

(Dessin de Villemot.)

L'ÉTERNEL MALENTENDU (L'Agence Wolff a maintes fois annoncé la prise de Verdun)

— Vous semblez ignorer, Monsieur, l'inutilité des attaques devant Verdun depuis huit mois. Malgré le sacrifice de milliers de vies humaines, on peut considérer cet échec comme définitif.

— Vous devenez enfin raisonnable. Mais pourquoi vous obstinez-vous à nous reprendre Verdun.





(Dessin de Meunier.)

QUI COMPTE SANS SON HÔTE...  
— Vous aviez tout prévu, bandits, excepté moi !





(Dessin de Leroy.)

QUI MEURT... NE DINE PAS !

— Bravo, papa, tu nous en fais massacrer une belle journée !!

— ... Je ne pouvais plus les nourrir.



# VERDUN ET LA PRESSE

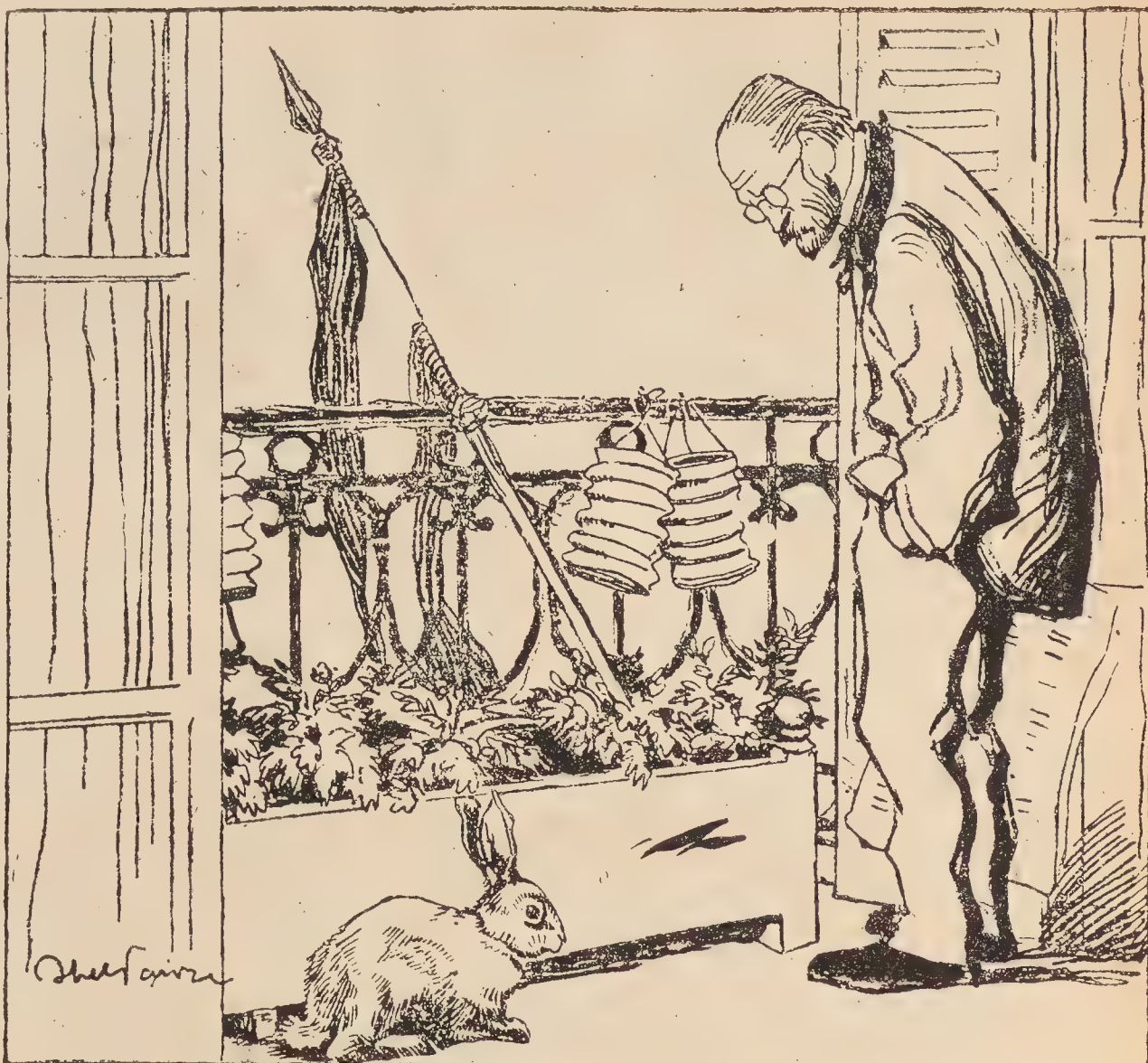


(L'Écho de Paris.)

(Dessin d'Abel Faivre.)

## EXPLICATIONS POUR LES NEUTRES

— Dites bien ceci : « Pour Verdun, nous verrons... L'Allemagne attaque surtout pour reposer ses troupes de la vie de tranchées. »

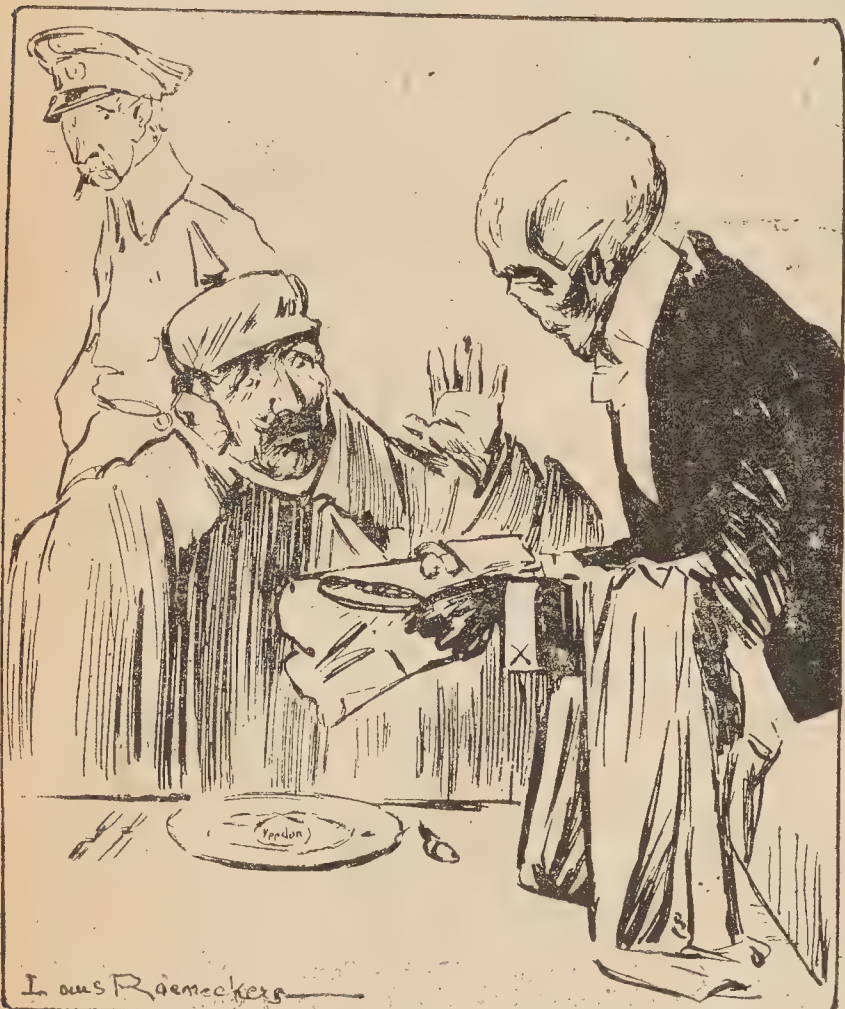


(L'Écho de Paris.)

(Dessin d'Abel Faivre.)

## SUR UN BALCON ALLEMAND

— Serait-il la victoire promise ?



(Daily Mail, Londres.)

(Dessin de Raemaekers.)

## LA MORT PRÉSENTE LA NOTE AU KAISER



(Le Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

— Vive le nouveau !... Il est de Verdun !...



(Daily Mail, Londres.)

(Dessin de Raemaekers.)

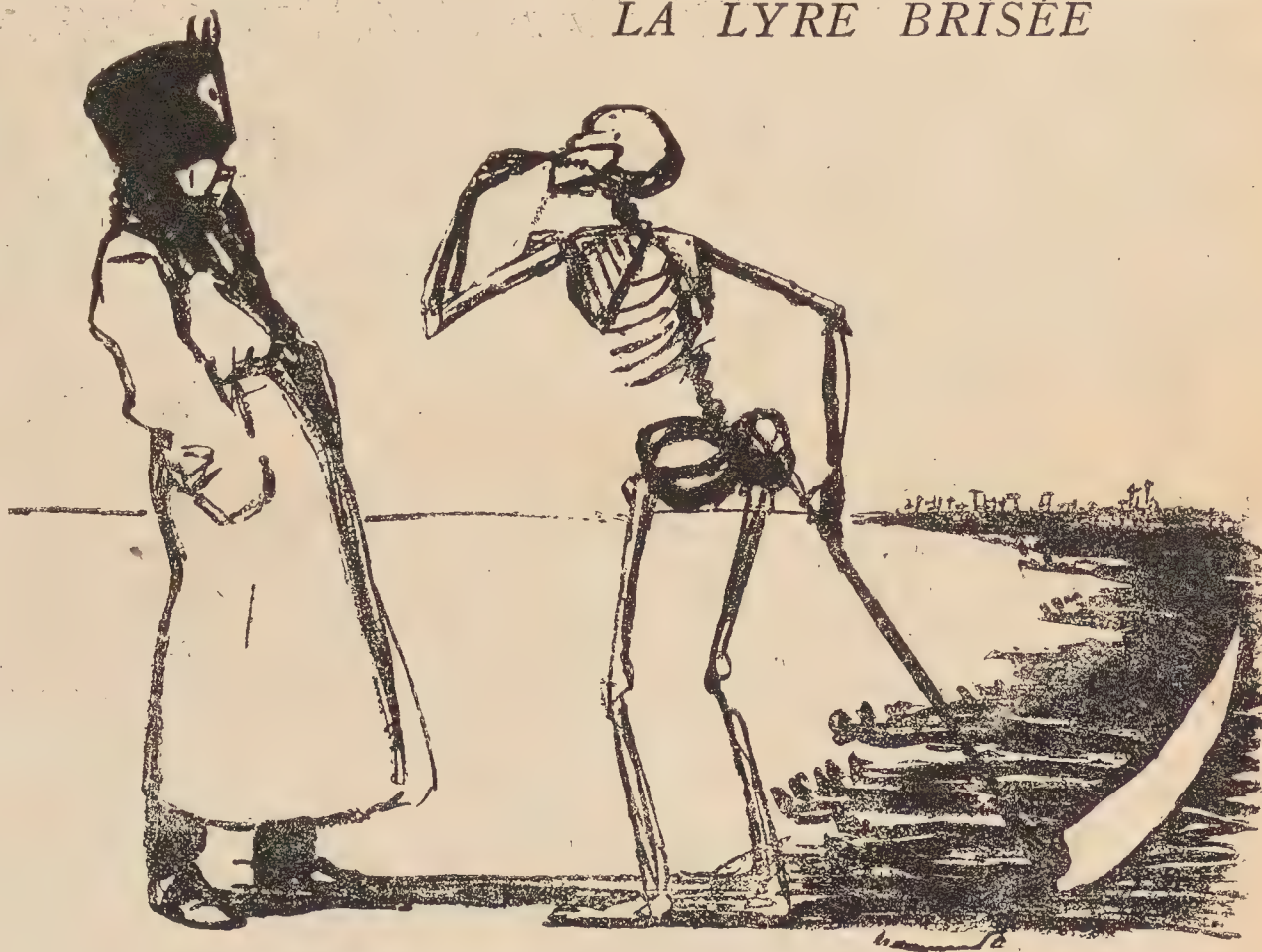
## LA LYRE BRISÉE



(La Victoire.)

(Dessin d'Hermann-Paul.)

... Et quand vous serez tous morts, nous aurons avancé de 250 mètres.



(Victoire.)

(Dessin de Hermann Paul.)

Je suis en train de te construire un trône, mon petit kronprinz, je ne te dis que cela...



# VERDUN ET LA PRESSE (suite)



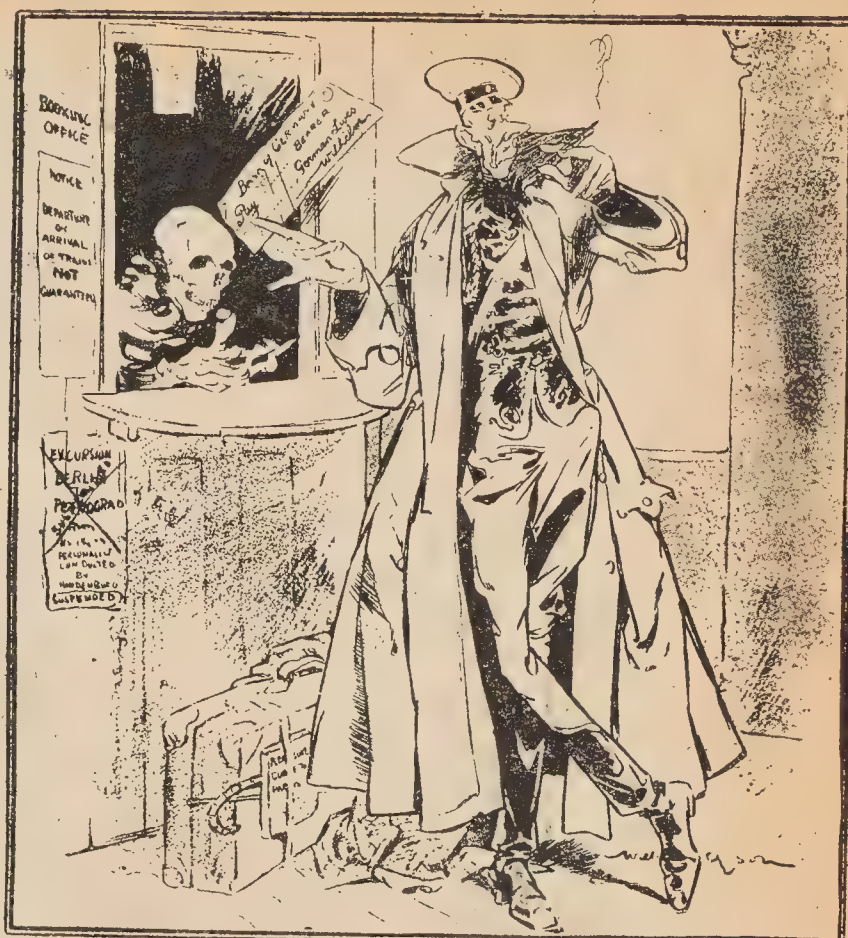
(Montreal Star.)

— On ne passe pas !



(Le Journal.)

— Encore quelques couches et nous atteindrons le sommet !



(Daily Sketch, Londres.) (Dessin de Dyrrson.)

LE KRONPRINZ (devant Verdun, tendant un chèque en blanc). — Une première Paris et retour, mettez la somme en blanc.

Sur le chèque on lit :

Payez au porteur... vies allemandes.



(Le Figaro.)

La borne.

(Dessin de Forain.)



(Le Journal.)

Ils enterrent leurs espérances devant Verdun



(Dessin de Maurice Neumont.)

— La famille !



(Bystander, Londres.)

LE DÉJEUNER RATÉ

— Encore un mauvais !...



(Le Journal.)

(Dessin de L. Méliet.)

LE FILS A PAPA

Où il croyait trouver son bâton de maréchal, il va ramasser une pelle...



(The Bystander.)

— Quelle gueule il a, ton prisonnier !  
— Il a dû s'aplatir la tête sur les murs de Verdun.

Le 9 Novembre

## LES CRISES

DESSINS DE

GUS BOFA, DE GASTYNE, LEROY, MONTASSIER, DE LA NÉZIÈRE, GERDA WEGENER etc. Texte de RODOLPHE BRINGER, Chanson inédite de JEAN BASTIA





(Dessin d'Hermann Paul)

L'ÉPOUVANTAIL

Imp. CRÉTÉ, Corbeil (S. et O.)

Le gérant : F. TINESSE.



2<sup>e</sup> Année. — N° 71. — 9 Novembre 1916

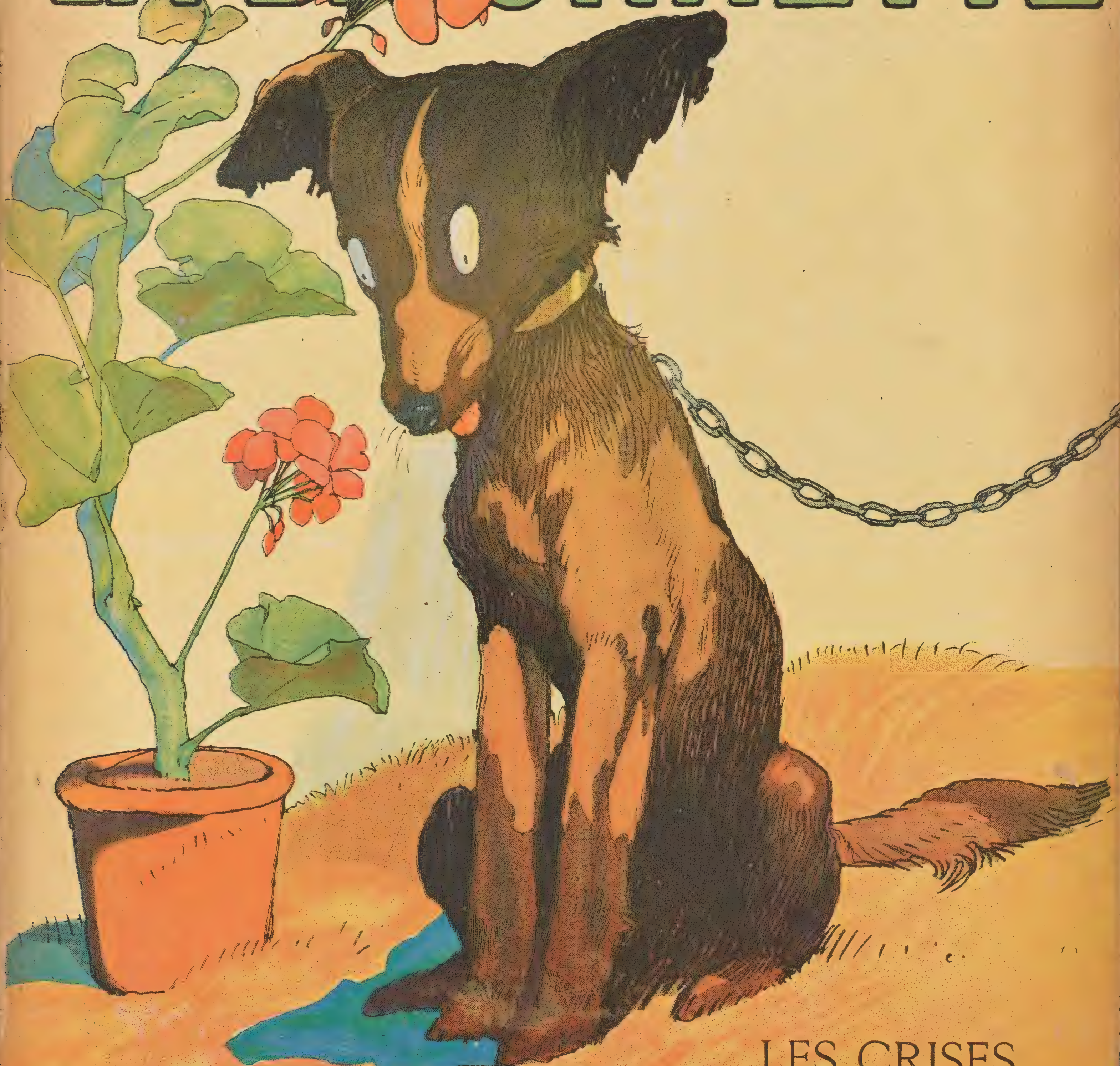
Le Jeudi. — 25 Centimes

Abonnements : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(30, rue de Provence, PARIS. Tél. Ber<sup>g</sup>ère : 39-61)

# LA BAÏONNETTE



## LES CRISES

DESSINS DE

DE GASTYNE, GERDA WEGENER,  
GUS BOFA, LEROY, MONTASSIER,  
DE LA NEZIÈRE etc. Texte de RODOLPHE  
BRINGER, Chanson inédite de JEAN BASTIA

Et maman qui me disait :

« T'auras du sucre ! »





PAR RODOLPHE BRINGER

M. Tampon, homme sage, prudent, tranquille, pondéré et tout pétri de bon sens, n'avait commis qu'une seule faute au cours d'une vie paisible et honnête qui arrivait à son déclin, et c'était d'avoir épousé la demoiselle Cornélie Safran, à l'orée de sa vingt-huitième année.

Il y avait exactement trente-sept ans que s'était produit ce sensationnel événement et M. Tampon ne s'en était pas encore consolé.

En effet, c'était dès le lendemain de son mariage que M. Tampon avait connu qu'il avait épousé une femme douée d'un de ces caractères dont le hérisson est le symbole poétique et que l'on qualifie « de chiens » : on n'a jamais su pourquoi.

Tout d'abord, en fait d'opinion, la jeune M<sup>me</sup> Tampon ne professait jamais que celle qui se pouvait le mieux opposer à l'opinion que M. Tampon venait d'émettre, et elle défendait d'autant plus féroce ses idées qu'elles étaient plus stupides, et ne voulait en démordre, l'eût-on coupée en tout petits morceaux, cruelle nécessité à quoi cet excellent M. Tampon n'osa jamais se résoudre.

Pareille à ces batons breneux dont on ne sait par quel bout les prendre, M. Tampon, avec une angélique patience, avait tenté de tous les moyens préconisés pour l'amélioration de la race féminine, sans arriver au moindre résultat. S'il refusait à M<sup>me</sup> Tampon quelque brimborion, elle se posait aussitôt bruyamment en martyre, et s'il lui offrait quelque bijou somptueux, elle reprochait à son mari de dilapider stupidement ses finances et de la traiter comme une « créature », car son honnêteté doit être la seule parure d'une fidèle épouse.

Inutile d'ajouter qu'elle voulait toujours avoir raison, même contre la plus aveuglante des évidences, et qu'elle rendait cet innocent M. Tampon responsable de tous les événements fâcheux qui pouvaient survenir, tels que la pluie les jours où elle étrennait une toilette neuve, le départ brusqué de la cuisinière, l'absence de taxis à la sortie du théâtre, la panne du métro ou la maladie du petit chien.

Et que si M. Tampon essayait de se disculper, c'était alors une scène effroyable qui se terminait par une attaque de nerfs tumultueuse, rassemblant tous les locataires de la maison sur le palier, et dont M. Tampon ne pouvait avoir raison qu'à grand renfort de vinaigre dont il faisait une telle consommation qu'il avait coutume d'acquérir ce condiment par pièces entières.

Quand la guerre éclata, M<sup>me</sup> Tampon ne manqua point de faire peser la responsabilité de ce terrible événement sur ce pauvre M. Tampon qui était pourtant bien innocent de la

rupture inattendue des relations diplomatiques avec les empires du Centre.

— Ma chère amie, crut pouvoir s'excuser M. Tampon, que ce soit ou non ma faute, la guerre n'en est pas moins déclarée, et nous savons ce qu'est une guerre, nous souvenant, l'un et l'autre, de celle de 70... Peut être serait-il bon de se montrer prévoyants et d'accumuler quelques provisions de bouches et autres, sinon en vue d'un siège, du moins en prévision du manque de vivres que provoque toujours l'état de guerre, et... Mais il ne put achever ; le foudroyant de sa supériorité, M<sup>me</sup> Tampon haussa tellement les épaules que M. Tampon craignit un instant pour le lustre, et elle clama :



Deux cent cinquante personnes, attirées par les clameurs...



— Faut-il que tu sois assez stupide pour penser qu'en 1914, avec la puissance des armements actuels, une guerre puisse durer plus de six semaines au grand maximum !... Je ne suis qu'une pauvre et simple femme, mais il y a plus de jûgeotte sous mes longs cheveux que sous ton crâne déplumé... Inutile de dépenser notre argent en provisions, car, en vérité je te le dis, aucune crise n'est à craindre et nous n'aurons à manquer de rien...

— Amen !... répondit M. Tampon, pensant avoir conjuré l'orage, et prêt à subir toutes les privations dans l'avenir plutôt qu'une attaque de nerfs dans le présent.

Ce qui ne l'empêcha point, d'ailleurs, de se voir submergé sous une avalanche de paroles dénuées de toute aménité, car si Mme Tampon n'aimait point qu'on la contredise, il lui était également désagréable de voir son mari refuser la discussion et se ranger à son avis.

Et ce qui devait arriver arriva ; la guerre dura plus de six semaines, ainsi que vous le savez tous, et si les vivres ne vinrent pas à manquer, il se produisit tout de même quelques petites crises, ainsi que

entier de lentilles et un autre de pois cassés... De 100 kilogrammes chaque...

— De 100 kilogrammes chaque !...

s'étrangla Mme Tampon. Tu as donc l'intention de me nourrir exclusivement de

pois cassés et de lentilles, comme si tu ne savais pas que ces farineux me sont contraires...

— Mais, tu adores...

— Mais, triple idiot,

sais-tu qu'il nous

faut à peine une

livre de ces légumes

pour un repas, et

qu'à deux fois par

semaine de lentilles ou

de pois cassés nous en

avons pour six ou sept ans à

écouler ton stock... On n'est pas

plus bête !...

— Voyons... Je t'en prie... Nous ne sommes pas contraints de tout dévorer nous-mêmes...

Nous pourrions en céder à nos amis et connaissances...

— C'est cela, brama Mme Tampon, établis-toi épicier tout de suite... Jolie situation pour tes vieux jours... Et tu te figures que je vais peut-être, à mon âge, m'installer derrière un comptoir... Mon Dieu, que je suis malheureuse !... Cet homme me fera mourir à petit feu... Cet homme...

Mme Tampon était lancée...

Un petit quart d'heure après, deux cent cinquante personnes, attirées par les clameurs de Mme Tampon, stationnaient sous ses fenêtres, tandis que les pompiers accouraient, prévenus par un citoyen bien intentionné qui avait cru à un incendie.

M. Tampon s'est fait une raison, car c'est un philosophe ; il a compris que ce n'était tout de même point pendant la guerre qu'il pourrait avoir la paix dans son ménage, et, patiemment, il attend la mort... celle de sa femme, bien entendu...

Mais quand, au petit café blanc de Saint-Mandé, ces messieurs gémissent sur les diverses crises dont nous jouissons, du papier, du pétrole, du cuir, de la monnaie, de la laine, du vin ou du charbon, avec un sourire de pitié, M. Tampon hausse les épaules et, supérieur aux événements contraires :

— Vous parlez de la crise du beurre ?... pfft !... Que diriez-vous si vous connaissiez les crises de Mme Tampon, mon épouse ?...

RODOLPHE BRINGER.

(Illustrations de Marco de Gastyne.)



le sage et pondéré M. Tampon l'avait prévu.

Le matin où la cuisinière annonça qu'il n'y avait plus

de sucre chez l'épicier, avec une mauvaise foi qu'elle ne pouvait puiser que dans quelque lointain et insoupçonné atavisme boche, Mme Tampon clama qu'elle l'avait toujours prévu et que les « gens » étaient bien coupables qui n'avaient pas voulu croire à ses pronostics.

Bien qu'habitué à ces sortes d'aventure, M. Tampon en eut les jambes coupées.

— Mais, ma chère amie, voulut-il dire...

Il n'alla pas plus loin ; déjà Mme Tampon se tordait les bras, poussait des cris déchirants, ameutait la maison toute entière, et il ne fallut pas moins de deux litres de vinaigre pour amener un peu de calme dans ses nerfs perturbés.

A quelque temps de là, Mme Tampon ayant eu envie de manger des andouillettes aux lentilles, dont elle était friande, commanda à sa cuisinière de lui servir ce plat au déjeuner.

— Madame ignore donc que, même au poids de l'or, elle ne trouverait pas un gramme de lentilles ou de pois cassés...

— Alors, il faut que je me prive de ces légumes secs que j'adore...

Mme Tampon verdit et M. Tampon sentit venir l'orage. Il se frotta les mains et, tout souriant de l'heureuse surprise qu'il allait faire à sa femme :

— Console-toi, ma chérie, j'avais prévu le cas... Voici un mois et demi, sans en rien dire je me suis fait céder par mon ami Tourteau qui est commissionnaire aux Halles, un sac



AMEN !





(Dessin de Gus. Bofa.)

— La crise du papier ?... Si on me laisse faire, j'en fais mon affaire !



(Dessin de I. Allier.)

— L'aviation, le papier, le sucre. Il n'y a pas de danger que l'on ait celle de la mode !...



LA BAIONNETTE



(Dessin de la Nézière.)

[Pour faire des économies on ne donne plus de sucre aux chiens.]

LA CRISE DU SUCRE

LE DIABÉTIQUE. — Mais qu'ont-ils donc à me suivre ainsi ?





(Dessin de Ray Ordner.)

### LA CRISE DU PERSONNEL

- Je vous en prie, renvoyez cette femme de chambre, elle m'agace ! !...
- Moi aussi... mais... c'est ma femme ! !...



### LA CRISE DES TRANSPORTS

(Dessin de Foy.)

- Vous voyez ces wagons ? Ça fait trois mois qu'ils sont là en souffrance.
- Et qu'est-ce qu'ils transportent.
- C'est le train de marée !...



LA BAÏONNETTE

LES CRISES...



CRISES DE MONNAIE...

... Pas pour lui... chaque fois qu'on lui donne une pièce d'argent, il va l'entourer chez lui...

Alors, les autres sont bien obligés de payer en bouts de papier ou en tickets de tramways.



LA CRISE DU SUCRE...

Pour la résoudre, il faudrait trouver le moyen de changer un obus en pain de sucre et réciproquement,



ŒUFS  
DU  
JOUR

— Et vos œufs à la coque sont frais?

— Frais comme l'œil! il nous sont arrivés de Chine il y a trois jours.



LA CRISE DU PAPIER.

— Un roman admirable dans ma tête... misère! pas une feuille de papier pour l'écrire...



LA CRISE DE LA VIANDE.

— Tu dis?

— Je dis que Madame n'a pas l'air d'en souffrir...



(Dessins d'Henriot.)

LA CRISE DU COTON.

— Et tu en as plein les oreilles!... gaspilleur!



LA CRISE DU CHARBON.

— Mon vieux, au prix où est le combustible il sera plus économique d'aller passer l'hiver dans les tropiques...



Crises partout... mais j'entends un Poilu qui me crie: « ce n'est qu'un moment à passer... un peu de patience... nous voyons le bout!... »





(Dessin de Gerda Wegener.)

La véritable cause de la



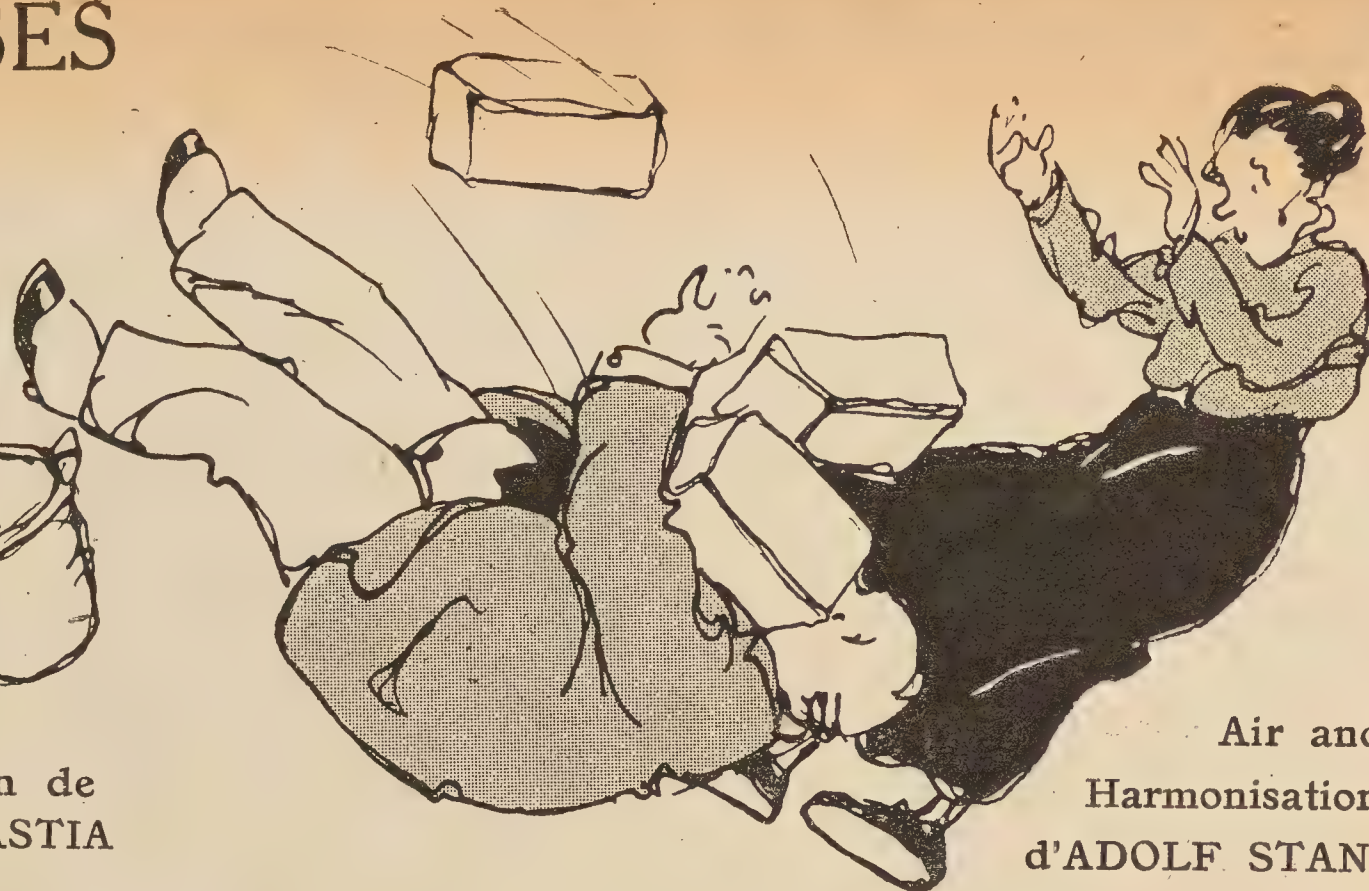




# LES CRISES



Chanson de  
JEAN BASTIA



Air ancien  
Harmonisation nouvelle  
d'ADOLF STANISLAS

*Allegretto leggiero*

Au temps ja - dis, les hommes étaient

cal - mes, Mais une an - née où l'o - li - vier dé - crut, La paix qui dort à l'ombre de ses

*AL CODA*

*RÉP. POUR LA CODA:* Quand nous au - rons chez nous cri - se des

pal - mes Eut u - ne crise effroy - able et mou - rut. Depuis ce temps, les crises et les

crises Troublant les jours des hom - mes et les nuits, Leuren fait voir des vertes et des gri - ses Et chaque au -

rore a ses nouveaux en - nuis. Cri - se du

*CODA*

Bo - ches, Les o - li - viers alors re - fleuri - ront!



## LA BAIONNETTE

Crise du beurre : il valait moins la veille,  
Pourvu, mon Dieu, que nos « chers » députés  
Ne s'aillent pas voter la haute-paye,  
L'assiette au beurre ayant tant augmenté !

Crise du sucre et les diabétiques  
Trouvent, parbleu ! que c'est bien de l'honneur.  
Le prix du sucre est partout fantastique.  
L'union sucrée existe, ô raffineurs !

Crise du pain (blé, froment, seigle, épeautre),  
Et les papiers ayant aussi la leur,  
On ne peut donc remplacer l'un par l'autre...  
Les papiers-pains ont deux fois du malheur.

Le bœuf, on sait, ne se reproduit guère...  
Crise des bœufs et des chevaux avec,  
Qu'on ne peut plus conserver en glacière...  
Pauvres conservateurs des hippoteack ! (1).

Crise d'essence... Encore, j'imagine  
Qu'en le moteur on peut mettre — essayons ! —  
Un peu de bisque à défaut de benzine.  
Oui, de la bisque — écrevisse en bouillon —

Mais l'écrevisse est une créature  
A reculons qui se meut, le sachant  
Tu mets la marche-arrière et ta voiture,  
Par ce moyen, s'en ira de l'avant.

Cette invention, si vous l'avez comprise,  
Vous a donné la migraine... Oh ! pardon !  
Pardon ! lecteur, car il est une crise,  
Depuis hier, sur le pyramidon.

Et nous irons ainsi de crise en crise  
Mais en chantant quand même : « On les aura ! »  
Jusque au jour où la tâche entreprise  
Pour le succès triomphal finira.



Mais évitons, pour que la paix soit  
[proche :  
Crises du fer, de l'acier et du plomb.  
Quand nous aurons chez nous crise  
[de Boches  
Les oliviers alors refleuriront.

JEAN BASTIA.

(Illustrations de Leroy.)



Au temps jadis, les hommes étaient  
[calmes,]

Mais, une année où l'olivier décrut,  
La paix qui dort à l'ombre de ses palmes  
Eut une crise effroyable et mourut.

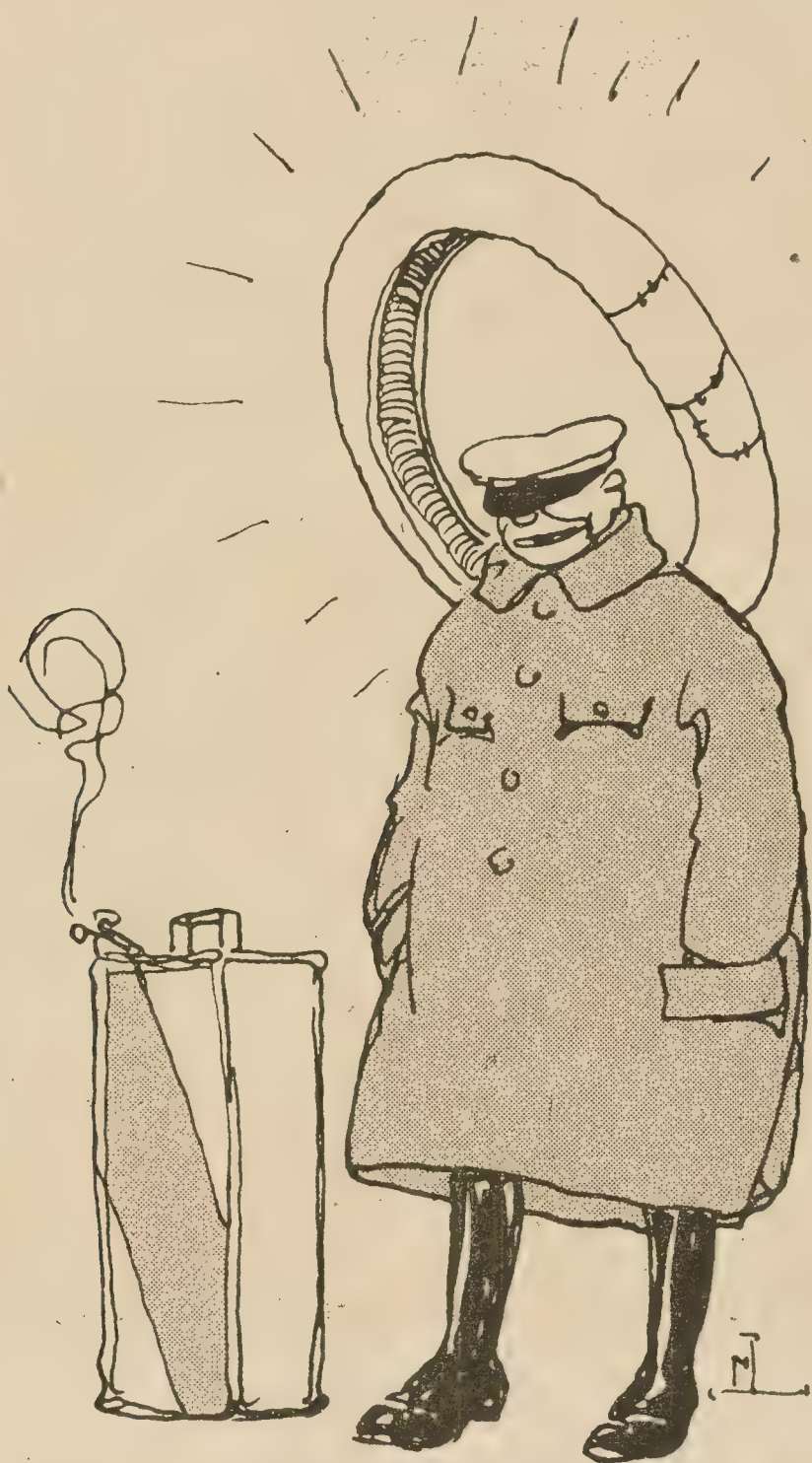
Depuis ce temps, les crises et les crises  
Troublant les jours des hommes — et les  
[nuits, —]

Leur en font voir des vertes et des grises  
Et chaque aurore a ses nouveaux ennuis.

Et nous irons ainsi de crise en crise

Mais en chantant quand même : « On les aura ! »  
Jusque au jour où la tâche entreprise  
Pour le succès triomphal finira.

(1) Hippoteack, de « hippos » cheval et « teack » tranche. Conservateur d'hippoteacks, c'est-à-dire marchand de viande chevaline (LITTÉRÉ).







*Et s'ils n'ont pas de laine ils mettront de la soie.*



— Comment ! v's'allez donner vot' fille au vieux Bouchou ?  
 — Oh ! dame oui... c't'homme-là, mais c'est une fortune ; y vous fait ses cinq grammes ed'sucre par jour, vous savez...



## LA BAIONNETTE



(Dessin de Montassier.)

## LA CRISE DU PAPIER

— Alors, vous n'avez pas de papiers?  
— Les journaux en manquent bien !...



LA BAIONNETTE  
LES MEILLEURS DESSINS



(Sketch, Londres.)



1915



1916



(Dessin de Mackensie.)

LES DEUX SŒURS

1914



(London Mail)

— J'espère que vous serez là comme chez vous, Monsieur.

— J'espère bien que non ; je viens pour être tranquille.



(Le Journal.)

(Dessin de Ricardo Flores.)

LE CLOU  
DE L'EMPRUNT ALLEMAND  
HINDENBURG. — Pour le salut de  
l'Empire, S. V. P.



(London Mail.)

— Et surtout, ne m'appelle pas  
maman devant les officiers.



(Life, NewYork.)

LE PÊCHEUR (qui vient d'acheter du  
poisson). — Et vous me promettez de  
dire que c'est moi qui l'ai pris.

— D'autant que la pêche est défendue  
et que voilà un garde qui vient...



(Ruy Blas.)

— Comment, quatre sous ?

— Ah ! monsieur, avec cette crise du  
papier !..., Je ne m'y retrouve même pas.



(Le Rire.)

(Dessin de Ray Ordner.)

LE SUCRE EST TAXÉ

— Au moins, je saurai ce que je vous  
dois, depuis le temps que vous en cassez  
sur mon dos.

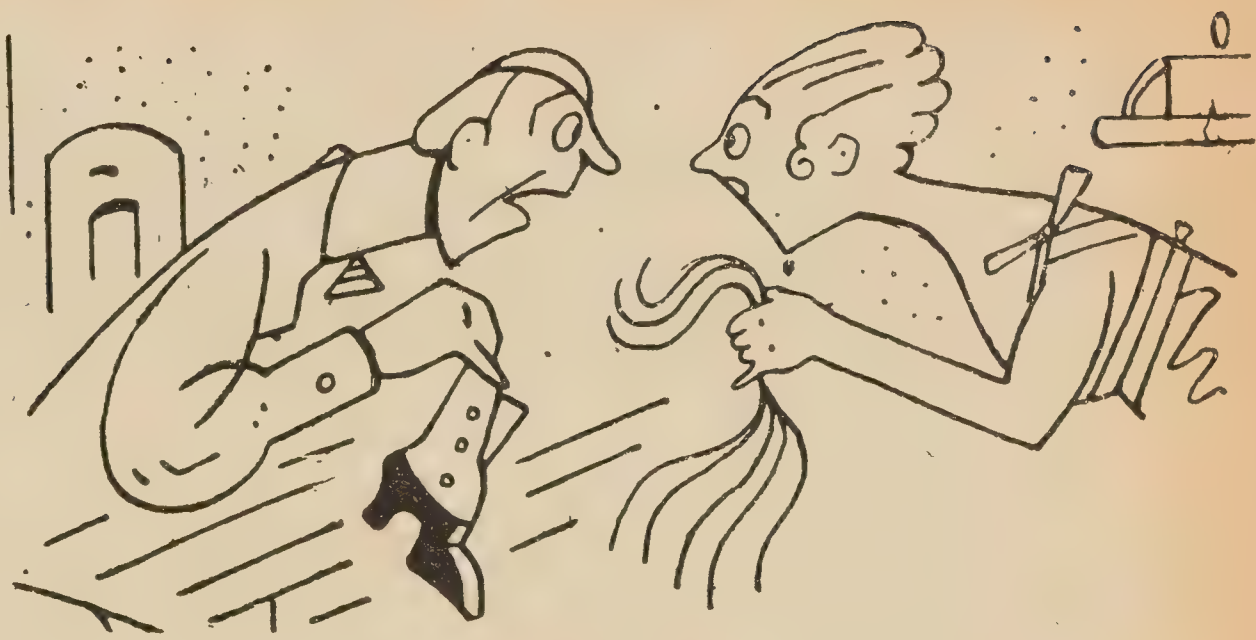


## LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(Life, New-York.)  
Au lavabo commun. — Merci bien, Bill, c'est ma figure que vous venez de laver.

(Dessin de Crawford.)



(Ruy Blas.)

(Dessin de Moriss.)

— Je ne comprends pas que tu mettes sur ta tête les cheveux d'une autre femme !  
— Tu mets bien tes pieds dans la peau d'un veau !!!



(Passing Show, Londres.) (Dessin de Study.)

LE SAUVEUR EN SIMILI.



(Evening News, Londres.)  
Portrait authentique d'un amiral allemand partant pour balayer la mer du Nord.



(Life, New-York.)

(Dessin de Gould.)

— Que va-t-on dire en me voyant dans ce costume ?  
— On dira, sans doute, que je vous ai épousé pour votre argent.



### T'EN FAIS PAS

„ T'en fais pas „, c'est la devise du Poilu de 1916. C'est la réponse qui sert à tout et à tous. On est couché dans la boue ? — T'en fais pas ! La soupe est en retard ? — T'en fais pas ! Les marmites tombent dans la tranchée repérée ? — T'en fais pas ! Philosophie simple et réconfortante. Le poilu ne s'en fait pas, parce qu'il sait très bien qu'il ne lui servirait de rien de s'en faire et que deux ans de guerre lui ont appris qu'il vaut mieux prendre la vie... et la mort en riant. Dans le prochain numéro de la *Baïonnette*, Gus Bofa, Capy, Delaw, de Gastine, Genty, Ray Ordner, etc., ont fort bien exprimé cette placidité goguenarde du troupier français. Un article de Robert Dieudonné et une chanson inédite de Battaille Henri complètent ce numéro.

## LA GUERRE AÉRIENNE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE COMPRENANT DEUX PARTIES :

1° L'HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE AÉRIENNE  
par Jacques Mortane, donne le récit de tous les faits d'aviation qui se sont produits depuis le 2 Août 1914

2° LA GUERRE AÉRIENNE AU JOUR LE JOUR  
tient le lecteur au courant des derniers exploits de nos « as », en publiant leurs carnets de guerre.

Nombreux hors-texte en héliogravure, seize pages sous couverture.

Le numéro 50 centimes

EN SOUSCRIPTION : Six mois (26 n°s) 12 fr. (au lieu de 13 fr.) Un an (52 n°s) : 23 fr. (au lieu de 26 fr.)

L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence. — PARIS



MARCO DE GASTINE.





CELLE DU SUCRE

(Dessin de Gesmar.)

- Je n'emploie plus que du 120, et encore, un seul morceau.
- Mais les Boches prennent du 75 et par pains complets !...



# LA BAÏONNETTE

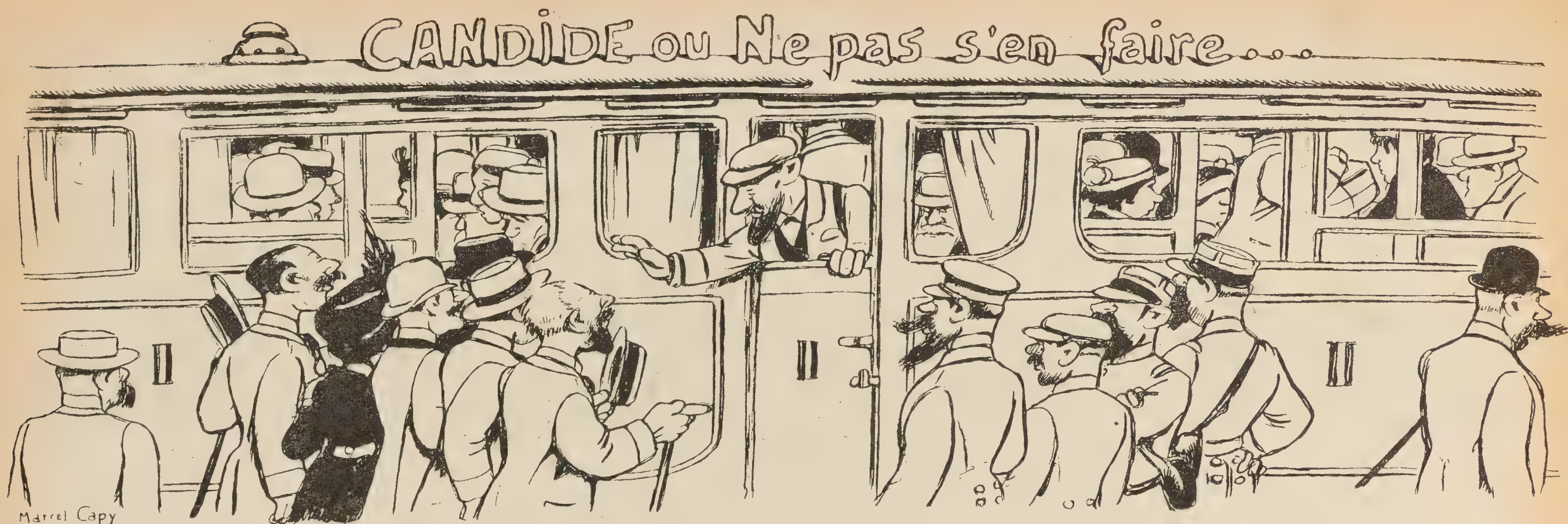


## T'en fais pas !

DESSINS DE

GUS BOFA, CAPY, DELAW, DE GASTYNE, GENTY,  
GIRARD, etc. Texte de ROBERT DIEUDONNÉ,  
Chanson inédite de PATAILLE HENRI.





PAR ROBERT DIEUDONNE

PENDANT la seconde quinzaine de juillet 1914, Candide déclara à qui voulait l'entendre qu'on n'aurait pas la guerre. Il en était sûr, car il n'était pas sot, et ses considérations psychologiques, à défaut d'autres, suffisaient à lui former une opinion tenace.

La mobilisation, cependant, fut affichée et Candide, qui, avait quarante ans passés et était auxiliaire, réconforta ceux qui partaient, en leur affirmant que la mobilisation n'était pas la guerre et que notre attitude martiale imposerait une reculade à ceux qui escomptaient notre désunion.

Cependant, la guerre fut déclarée sans que Candide en manifesta un moindre optimisme. Le spectacle du départ sage et courageux des hommes, l'attitude résignée mais confiante des femmes emplissaient son cœur de certitudes inébranlables. Il proclama que l'alliance de l'Angleterre et de la Russie nous mettait à l'abri de toute surprise désagréable et il paria tout ce qu'on voulut que Noël verrait la rentrée à Paris de nos troupes victorieuses.

Les premières semaines, toutefois, eussent dû calmer sa confiance. Si, pour faire comme tout le monde, il s'empila dans un train qui courait vers le sud-ouest, il sut, du moins, comme la machine sifflait, crier à ceux qui restaient sur le quai de la gare qu'ils ne couraient aucun risque et que Paris ne connaîtrait pas les horreurs de l'occupation.

La bataille de la Marne lui permit de triompher : « Qu'est-ce que j'avais dit ! » Et il montra la même fierté que s'il avait été responsable de la victoire.

Mais les jours passaient et Candide fut prié de subir une visite médicale qui le maintiendrait auxiliaire ou le désignerait pour prendre rang parmi les combattants.

Il se rendit à cet examen sanitaire avec la plus aveugle confiance ; n'était-il pas sûr de son insuffisance cardiaque ? Ceux-là seuls n'ont pas le cœur solide que les soucis ravagent. La bonne humeur constante de Candide l'avait mieux guéri que tous les soins du monde. Il fut donc versé dans le service armé.

Ce serait le mal connaître que supposer une mauvaise surprise de sa part : il ne tira de cette affectation que la joie d'apprécier que son cœur allait mieux, et qu'au moins, il n'avait plus de préoccupation quant à sa déchéance physique.

Il estima, d'ailleurs, qu'à son âge on le verserait dans une formation de tout repos : on le désigna pour un régiment d'infanterie coloniale.

— Bon ! bon ! fit-il, j'avais sur mes facultés une opinion qui n'était pas l'exacte et ma quarantaine vaut pour la guerre l'adolescence de jouvenceaux...

Le jour où Candide fut désigné pour partir au front, le temps était radieux. « Bravo ! dit-il, je n'aurai pas à subir l'humidité des tranchées !... » Mais, quand il arriva en Artois, la pluie noyait le paysage : il s'en consola en pensant qu'il ne risquait pas d'insolation.

Il n'eut pas le temps de s'habituer à la vie du front. Il monta en première ligne le soir même et, quatre heures après, fut évacué avec un éclat d'obus dans la hanche.

Il souriait malgré la douleur : « Docteur, murmura-t-il à celui qui l'empaquetait au poste de secours, ne croyez-vous pas, lorsqu'on extraira mon éclat, qu'on pourra du même coup me faire l'opération de l'appendicite dont des crises passagères me taquinent de temps en temps ?... »

On l'installa dans un hôtel-hôpital sur les bords de la mer. Il connut les joies de la guérison et de la convalescence, remonta le moral de quelques civils et, quatre mois passés, retourna au

front en affirmant aux siens : « On les aura ! »

L'interminable hiver lui permit de s'initier à toutes les joies de la guerre moderne. Les longues heures pendant lesquelles il ne se passe rien, il consolait l'ennui de ses compagnons, en opinant que c'était une chance de n'être pas marmité, et, quand un bombardement ininterrompu éparpillait la tranchée, il manifestait que tout était pour le mieux, puisqu'on pourrait se réchauffer en faisant toute la nuit de laborieux terrassements.

Il vint en permission à Paris et eut la mauvaise surprise d'apprendre que sa femme lui était infidèle : « Au fond, j'aime autant ça, confessa-t-il. Je me faisais du souci, s'il m'arrivait quelque chose, de la laisser seule. Maintenant, si je disparaissais, je sais qu'elle ne se trouvera pas à l'abandon, et c'est pour moi une inquiétude de moins. »

Puis ce fut le tour de sa division d'aller prendre part à la défense de Verdun. Ce n'était pas sans angoisse que les hommes, empilés dans les autobus, filaient le long de la « Voie Sacrée ». Candide, lui, ne concevait nulle mélancolie,



Il fut évacué avec un éclat d'obus dans la hanche.



## LA BAIONNETTE



H. G. Ibels

(Dessin d'Ibels.)

## CONSOLATION SUPRÊME

— Ne vous en faites pas, marraine. Avant de se fermer, mes yeux ont vu la victoire ; et ils en conservent le rayonnement.





(Dessin de Quinti.)

— Hé ! là ! tu l'emportes ?  
— T'en fais pas, on va le mettre à l'abri du bombardement...



(Dess'n de Mars Trick.)

— Tu dois pas t'en faire, toi, là-bas !...  
— Quoi donc ?  
— Des cheveux !...



(Dessin de Pay Ordner.)

— Mais t'es fou !... un seul billet pour nous deux !!  
— T'en fais pas... puisqu'on est tous les deux du même corps !!



## LA BAIONNETTE



## LE COUPLET DU TOTO

Air de: *Je suis un garçon tranquille*

J'suis un vieux toto tranquille  
 Et, sur le front, je n'm'en fais pas beaucoup.  
 Pourvu qu'j'élève ma famille,  
 J'suis sûr de tenir jusqu'au bout.

## SCÈNE DE REVUE

— Et toi, qui es-tu ?  
 — Je suis le Pou du front !

(Dess'n de Delaw.)





*Il connut les ratatouilles des petits restaurants.*

bien mieux, il disait sa satisfaction d'être enfin appelé à jouer un rôle dans cette bataille et philosophait ainsi : « Il ne faut qu'une petite balle imperceptible pour tuer un bonhomme et on peut tout aussi bien l'hériter dans un secteur tranquille et n'en être pas effleuré pendant les pires mitrallades. Le sort de chacun est marqué au « Livre » et tout ce qu'on peut faire pour fuir son destin est absolument vain. »

Il passa à travers les ondées de fer et de feu ; s'il brûlait de soif, il se raisonnait en pensant qu'on lui avait ordonné un régime sec pour maigrir ; s'il tombait de fatigue, il se reprochait d'avoir jadis passé des nuits d'insomnie dans l'ivresse et dans la débauche !

Il revint de Verdun, reprit place devant des paysages ondulés contre lesquels aboyaient les canons.

— On est encore invité à une offensive ! dit un camarade.

— Pourquoi non, dit Candide. N'avons-nous pas fait nos preuves et ne sommes-nous pas de ceux sur qui l'on peut compter ?

Il se battit très bien, fut cité et obtint les galons de caporal.

Il n'en conçut aucun orgueil.

Cependant, il avait à l'arrière des amis qui s'occupaient de lui et, comme il était spécialiste dans on ne sait trop quelle spécialité, il fut un jour rappelé dans une usine, et n'ayant rien fait pour mériter cette faveur, il l'accepta avec une grande sérénité.

♦ ♦

Et ce fut de ce jour que Candide, qui « ne s'en était jamais fait », commença à « s'en faire ».

Il sentit d'abord que son retour gênait sa femme ; il ne s'en excusa pas et lui reprocha sévèrement son inconduite :

— Que tu aies cherché des distractions en mon absence, j'aurais mauvaise grâce à t'en blâmer ; mais, maintenant je suis là, et que tu prolonges cette existence double, je ne saurais le supporter !

Elle le regarda avec des yeux d'antilope et murmura mélancoliquement :

— Comme la guerre t'a changé !

Le travail commençait au petit jour et Candide, qui demeurait loin, était contraint de se lever tôt ; chaque matin c'était une lutte lorsqu'il fallait sauter du lit ; il regretta les siestes prolongées qu'il avait faites, les bras ramenés sous la nuque, au revers de fossés que fleurissait le printemps. Il connut les ratatouilles immangeables des petits restaurants où il trompait sa faim sans la rassasier ; il connut la mélancolie de travaux sans cesse répétés et dont son esprit se détachait peu à peu ; il connut la tristesse de l'attente sur les trottoirs détrempés par l'averse, les yeux fouillant les lignes parallèles des rails sur lesquels ne se montre aucun tramway.

Il apprit l'injustice des femmes qui, dans le métro bondé, le traitait d'embusqué et aussi le mépris des poilus casqués qu'il croisait dans la rue. Quand il voulait raconter à des camarades sa vie au front, il n'était pas sans remarquer, au coin de leurs lèvres, un sourire incrédule : « Oui, mon vieux, ça ne prend pas ! » Sa santé s'altéra petit à petit ; il eut des vertiges et des spasmes, une angoisse au creux de l'estomac qui ne le quittait pas.

Il devint pessimiste et se mit à lire les journaux suisses.

Il ne croyait plus à la victoire, ni à rien !

Et parfois on le surprenait poussant des soupirs à fendre l'âme et murmurant : « C'est long ! »

Un jour, il ne retourna pas à l'usine ; on s'inquiéta, on le fit rechercher, les gendarmes parcoururent des kilomètres pour le retrouver : ce fut en vain.

♦ ♦

Car les gendarmes n'eurent pas l'idée d'aller dans les tranchées de première ligne où Candide, un beau matin, pour se guérir, était revenu prendre sa place.

Et, en même temps que sa place, il avait repris sa bonne humeur !

Il savait maintenant qu'il n'était plus qu'une petite créature fragile entre les mains du destin ; il en concevait un grand orgueil, une grande joie, — mieux une grande sérénité.

— Pour ne pas s'en faire, disait-il, il faut avoir des raisons de ne pas s'en faire. A l'arrière, la vie est impossible ; on se réveille le matin, et le sommeil vous colle les yeux :

on s'en fait ! On a peur d'arriver en retard à son travail : on s'en fait ! On a peur de ne pas abattre assez de

besogne : on s'en fait ! On va au restaurant, on mange mal, la vie est chère :

on s'en fait ! Le soir, on traîne avec des amis, on se couche tard, on craint

de ne pas se lever assez tôt le lendemain : on s'en fait ! Votre femme n'est

pas rentrée à l'heure du dîner : on s'en fait ! ou bien vous êtes en retard et elle

vous cherche querelle en arrivant : on s'en fait. Et on s'en fait surtout parce

qu'on pense qu'au moindre incident, à la moindre faute, on est bon pour

retourner au front... Qui résisterait à un tel régime ! Il n'y a qu'un remède :

retourner au front tout simplement puisque une fois qu'on y

est, il n'y a plus aucune raison pour s'en faire. Qu'a-t-on à

redouter ? Écoper ? Et puis après ? Si on est blessé, il n'y a

pas lieu de s'en faire, si on est mort, on ne s'en fait plus !... »

Et voilà pourquoi Candide, l'autre matin, a manifesté une

vive angoisse en interrogeant nerveusement son capitaine :

— Pensez-vous, mon capitaine, qu'on aura la paix ?

Et sa voix tremblait comme la voix de ceux qui, en juillet 1914, demandaient :

— Pensez-vous qu'on aura la guerre ?

(Illustrations de Caby.)

ROBERT DIEUDONNÉ



*Les gendarmes parcoururent des kilomètres pour le retrouver.*



*— Pensez-vous, mon capitaine, qu'on aura la paix ?*



## LA BAIONNETTE

## A L'AVANT ET A L'ARRIÈRE.



— Ne t'en fais pas, mon vieux Poto... rien n'est éternel... donc, la guerre finira un jour...



— D'abord, mon cher Docteur... quoi... j'ai de l'appendicite...  
— Oui, mais ne t'en fais pas. L'essentiel est que nous tenions sur tous les fronts.



— C'est pour les termes... Oui vos termes en retard...

— Ne t'en fais pas... le propriétaire doit avoir pris l'habitude de ne pas les toucher.



— Mais oui, ma belle-mère est morte.

— Ne t'en fais pas !

— Je ne m'en fais pas non plus !



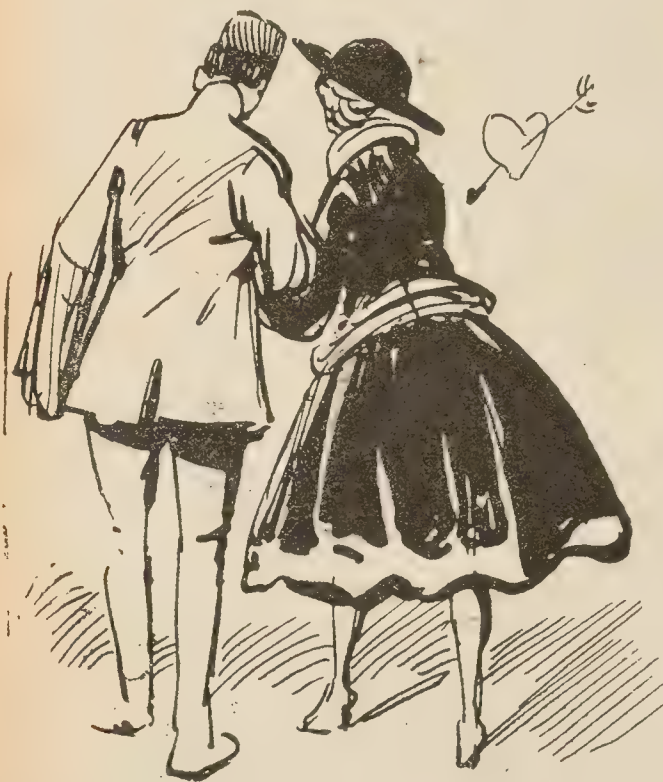
— Me tromper pendant la guerre !

— T'en fais pas, mon coco, tu n'es pas le seul ! il y en a même de plus méritants que toi.



— Crebleu... une balle dans le pot-au-feu... Je viens de l'avalier.

— T'en fais pas... la cuisinière fabrique des obus dans la matinée... C'est une erreur...



(Dessins d'Henriot.)

— T'en fais pas, mon chéri... la guerre t'a pris une main, je t'offre la mienne en échange...



— Embusqué depuis deux ans... voilà qu'on m'envoie au front...

— T'en fais pas, va... c'est bien ton tour !



Ceux-là, peuvent s'en faire... l'heure du châtiment approche...





Marcel Capy

ÇA TO  
LE TIRAILLEUR SÉNÉGALAIS : « *T'en fais pas, Mademiselle*



NETTE



OMBE BIEN

le y a tombé du bon côté!... mon papier y a pas taché! »

(Dessin de Capy.)





Chanson de  
BATAILLE HENRI

Air : Il était un petit homme.

Harmonisation nouvelle de ADOLPH STANISLAS

**Allegro**

Tout va bien, mon vieux frè re, L' ma tin et l' soir on

s' bat, T' en fais pas! Puis, qu' t' es à l' ar riè re, Fais cha qu' jour tes deux r' pas, T' en fais pas! Bois ton quinquina! Va

au ci né ma! Soign' bien ton es to mac! Car ce qu' il faut, par dessus tout, C' est qu' tu tienn' s jus qu' au

REPL. PR. LA CODA: De n' pas t' en fair' pour

*Cette ritournelle peut être supprimée (2<sup>e</sup> C!)* CODA Pour finir

bout. Au eux!

*mf f p f ff*





A M. et Mme E. P...  
En souvenir de Rupt-sur-Moselle

## I

Tout va bien, mon vieux frère,  
L'matin et l'soir on s'bat,  
T'en fais pas !  
Puisque t'es à l'arrière,  
Fais chaqu' jour tes deux r'pas,  
T'en fais pas !  
Bois ton quinquina !  
Va au cinéma !  
Soign' bien ton estomac !  
Car ce qu'il faut, par dessus tout,  
C'est qu' tu tienn's jusqu'au bout.



## II

Au front, on tient et même  
On avanc' pas à pas...  
T'en fais pas !  
A l'arrière le problème  
Est bien plus délicat..  
T'en fais pas !  
Bois ton quinquina !  
Va au cinéma !  
Soign' bien ton estomac !  
Et ne dis plus — « On les aura ! »  
Puisqu'en Somme... on les a !



## III

Ta famill' se lamente  
Sur l'impôt qu'on paiera.  
T'en fais pas !  
L'beurre et l'charbon augmentent  
Ainsi qu' le chocolat  
T'en fais pas !  
Bois ton quinquina !  
Va au cinéma !  
Soign' bien ton estomac !  
La vie est chère, oui, j'en conviens,  
Mais la mort est pour rien !



## IV

Quant aux évén'ments d'Grèce  
Y a des poilus là-bas.  
T'en fais pas !  
Si tu lis dans la Presse :  
« Bulgar's à Cavalla »  
T'en fais pas !  
Bois ton quinquina !  
Va au cinéma !  
Soign' bien ton estomac  
D'Cavalla, tu peux y compter  
On les f'ra s'cavaler.



## V

Tu m'écris : y a plus d'mioches,  
L'pays s' dépeuplera...  
T'en fais pas !  
Sauvons la Franc' des Boches,  
Après on s'y mettra.  
T'en fais pas !  
Bois ton quinquina !  
Va au cinéma !  
Soign' bien ton estomac !  
Compt' sur moi, mais si tu as [l'temps]  
Tâch' d'avoir un enfant !



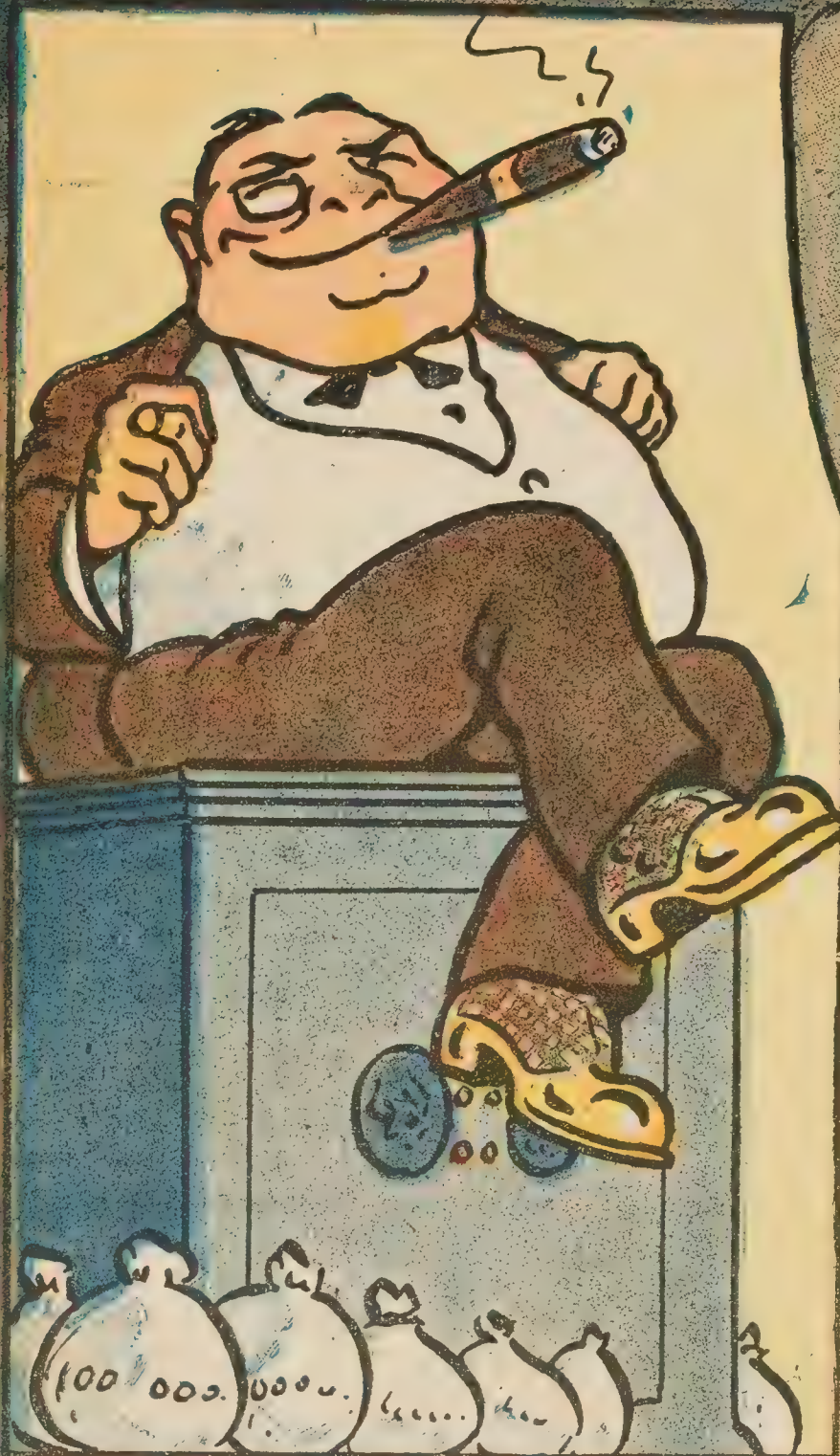
## VI

Tu m'dis : J' s'rai pas tranquille  
Tant que cett' guerr' dur'ra...  
T'en fais pas !  
T'ajout's : Je m' fais d'la bile  
Sur la paix qu'on sign'ra.  
T'en fais pas !  
Bois ton quinquina !  
Va au Cinéma !  
Soign' bien ton estomac !  
Joffre et Briand t'font dir', mon [vieux]  
De n' pas t'en fair' pour eux !

BATAILLE HENRI.

(Illustrations de Valerio.)





Qu'elle dure encore longtemps la guerre !  
Dix ans, vingt ans, j'trouve que c'est guère  
Ça n'va pas mal dans mes affaires  
Faut pas s'en faire !



Le Moratorium ! Quelle riche affaire !  
On n' paye plus son propriétaire...  
C'est un rêve d'être locataire !  
Faut pas s'en faire !



Au front : en été, en hiver,  
Jusqu'au ventre dans les tourbières  
On garde son bon caractère  
Faut pas s'en faire  
On les aura !



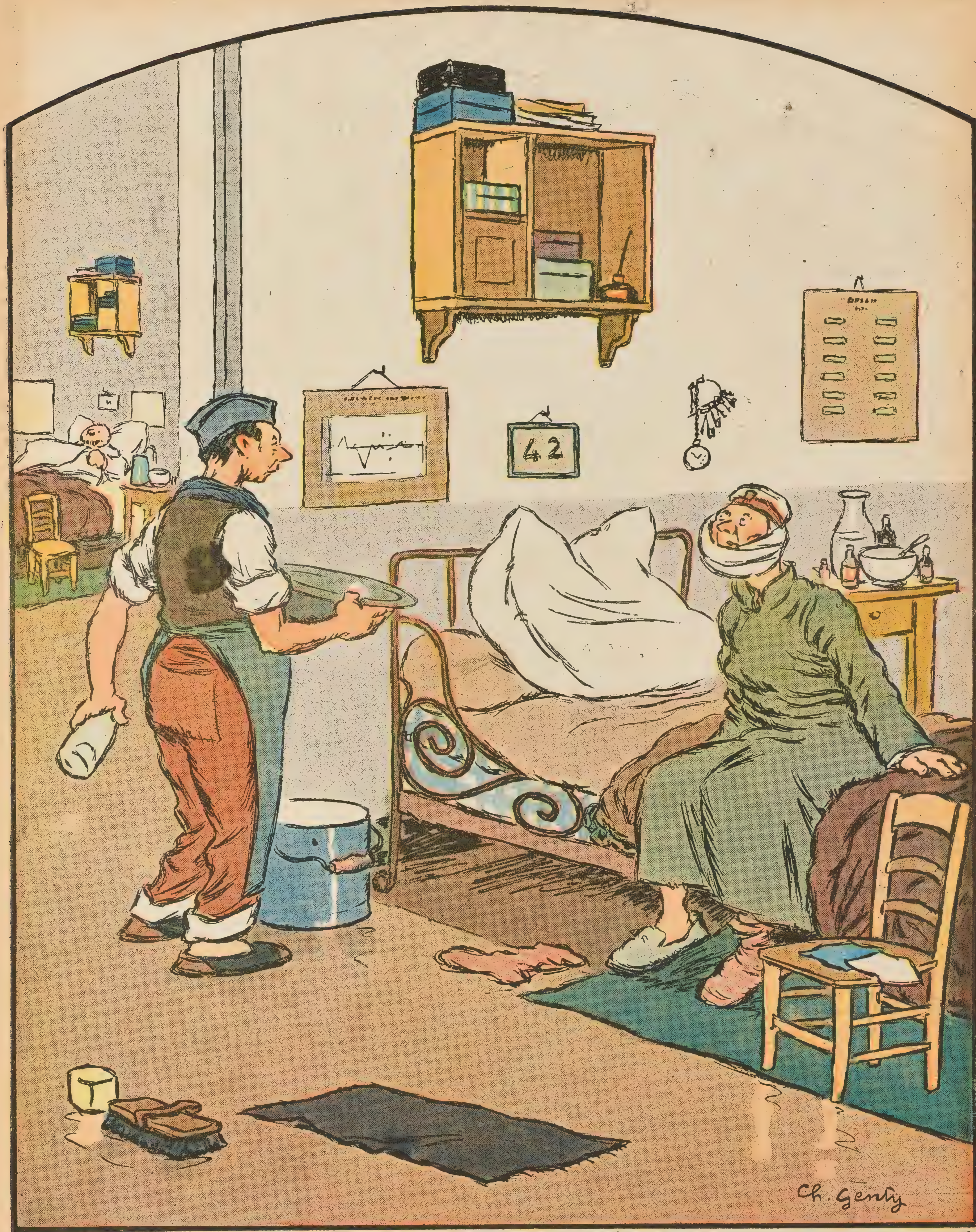
Être employé au Ministère !  
C'est une bonne place pendant la guerre  
On dort des heures sur son derrière  
Faut pas s'en faire !



Blessé ! faut pas se mettre en colère  
On est évacué à l'arrière  
Soigné par de belles infirmières  
Faut pas s'en faire !



## LA BAIONNETTE



(Dessin de Genty.)

## LA VEILLE DU RAPATRIEMENT

LE GRAND BLESSÉ. — Kam'rade, c'est solide un menton d'archent ?  
 L'INFIRMIER. — T'en fais pas : avec ça, chez toi, tu pourras bouffer des briques.



LES MEILLEURS DESSINS



(Le Rire.)

(Dessin de Armengol.)

— Comment ! Vous ici ! Par quel hasard ?  
— Mais... en permission de moisson, tout simplement.



(Passing Show.)

(Dessin de W. Jenner.)

L'HEURE DU WISKY

— Laisse-les entrer maintenant, Bill !



(Le Petit Journal.)

(Dessin de Poulbot.)

— Toi, tu serais le Grec, tout le monde ira se battre chez toi.



(Ruy Blas.)

— Brrr ! Elle est rudement froide.  
— Heureusement que nous avons des maillots de laine.



(Le Journal.)

(Dessin de Willette.)

— Viens-tu avec moi, à Marathon ?



(Sketch, Londres.)

— Eh ! Bill, regarde un peu ! j'ai pris un kamerad qui n'a pas la croix de fer..



(Life, New-York.)

— Comme ces garçons de la campagne sont forts !... Ce qu'il tient bien le veau !...



## VERDUN ET LA PRESSE

L'aventure, ou plutôt la mésaventure du kronprinz à Verdun, a évoqué un nombre considérable de dessins dans la presse du monde entier. Nous en avons déjà publié dans notre numéro spécial Ils n'ont pas eu Verdun, En voici quelques autres.



(Excelsior.)

(Dessin d'Hautot.)

— Et Verdun ?  
— Oh ! maintenant, vous pouvez être tranquilles ; ils ne passeront plus.



(Le Gaulois.)

(Dessin d'Abel Truchet.)

— Tarteifle ! après 45 ans de répétitions !...



(Daily Mail.)

(Dessin de Raemaekers.)

DEVANT VERDUN  
La fin du troisième acte.



(Le Matin.)

(Dessin de Bering.)

Il creuse sa tombe...



(Daily Sketch.)

VERDUN ET LES DÉPÊCHES ALLEMANDES

— Nous ne pouvons fermer la bouche à la vérité, de cette façon, sire : cette fois ce n'est pas Miss Cavell.



(Evening News.)

Un cadeau au malade

OUF !  
ON NE LES REVERRA PLUS !

Souhaitons-le du moins ! Souhaitons que le vent de la guerre nous ait à jamais débarrassés du Boche encombrant, sans gêne et grossier que nous présente Willette dans le prochain numéro de la Baïonnette, de l'aigle rapace de Capiello, du cubiste de Nam, de la dame aux lettres De Gastyne, des gâcheuses de Foy et de Jobbé Duval, des métèques de Huard, des M. le Bureau de Leven et Lemonnier et de Paul Gavault et de tous les raseurs et raseuses de tout âge, de tous poils et de tous pays.  
Ainsi soit-il !

M. DE C.



(Ruy Blas.)

— Eh bien ! Frédéric, pas de Verdun ?  
— J'en suis vert, p'pa...  
— Si on retournait vers Calais ?





(Dessin de Marco de Gastyne)

TRADUCTION LIBRE

— C' que ça veut dire, « T'en fais pas? » — Eh bien, mon vieux Boche, ça veut dire tout simplement que ton patelin est fichu!...

CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.

Le gérant : F. TINESSE.

★



# LA BAÏONNETTE



**OUF!!!  
ON NE LES REVERRA PLUS!!**

DESSINS DE  
CAPPIELLO, WILLETTE, DE CASTYNE, NAM, ANDRÉ FO  
GUYON etc. Texte de PAUL GAVAUT





MINISTÈRE  
DES  
FORMALITÉS

Direction des Archives  
et du Secrétariat.

1<sup>er</sup> BUREAU  
2<sup>e</sup> SECTION

PAR PAUL GAVAUT

Paris, le 20 Novembre 1916.

Ma chère Anaïs,

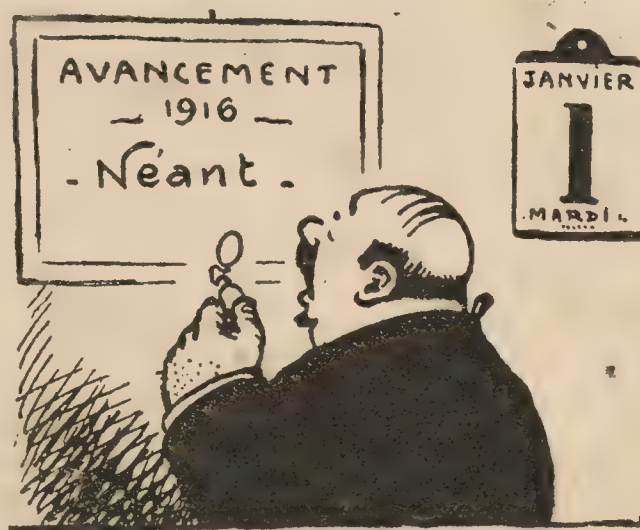
J'ai reçu ta lettre et suis heureux d'apprendre que ta santé se maintient malgré toutes les épreuves que nous ont apportées ces temps-ci. Tu as bien fait d'avoir eu le courage de t'expatrier après le raid des zeppelins et d'aller demander l'hospitalité aux cousins Tramail, qui sont de braves gens. On a assez crié sur les toits que le devoir de chacun était de rester à son poste: c'est ce qu'ils ont fait. La guerre les a surpris, cultivant leur jardin, dans cette petite cité méridionale où Tramail a pris sa retraite après une carrière des plus honorables au ministère des Formalités et, comme me l'écrivait le cousin Alcide, ils y resteront jusqu'à ce que la paix soit signée. Ils ont fait très simplement et très dignement le sacrifice de leur saison habituelle à Vichy, dûnt leur santé en souffrir, car, quoiqu'on dise, l'absorption de l'eau de Vichy en bouteilles ne remplace pas les vingt et un jours à la source même. J'en sais quelque chose, moi qui dois me contenter de cette médication insuffisante et pourtant si dispendieuse pour la bourse d'un modeste fonctionnaire.

Car, malgré les réclamations très respectueuses et très fermes de la *Fraternelle du Ministère des Formalités*, le ministre n'a voulu accorder aucune augmentation de traitement pendant la guerre. Le prix de la vie devient chaque jour plus élevé, mes appointements restent les mêmes. On nous a bien promis d'instituer, après la guerre, ce qu'on

appellera «un rappel d'indemnités» pour tous ceux qui auront, comme moi, supporté stoïquement la situation, mais je n'ai guère confiance. Le 1<sup>er</sup> janvier a passé sans qu'on nous ait parlé d'avancement. C'était déjà la même chose en 1915: total, deux ans de perdus.

Tout cela n'est pas gai. Cependant, au milieu de tant de tristesses, une petite éclaircie à l'horizon: je me suis arrangé avec mon propriétaire pour mon loyer. Je lui ai très loyalement exposé la situation et je lui ai fait entrevoir — sans rien lui affirmer d'ailleurs, ce qui eût dépassé les limites de la stricte honnêteté, — qu'une législation interviendrait probablement, réduisant vraisemblablement le taux de toutes les locations pendant la durée des hostilités. J'ai été assez heureux pour l'impressionner vivement et il a été convenu que je bénéficierais, pendant la durée de la guerre, d'une remise d'un tiers sur les sommes que je lui dois. J'estime que

c'est une transaction honorable et que nous y gagnons tous les deux, lui et moi. Quel temps avez-vous là-bas? Ici, toujours pas d'hiver, ce qui entraîne pour moi les conséquences les plus pénibles. En effet, par une mesure de prudence que je comprends et devant laquelle je suis le premier à m'incliner, le service de chauffage du ministère a tenu à ce qu'on achetât la même provision de bois que d'habitude. Quelques mauvaises têtes avaient prétendu que la valeur du bois de chauffage ayant augmenté du simple au double, il fallait réduire de 50 p. 100 la commande annuelle. J'ai été de ceux qui ont vivement protesté. Je



Le 1<sup>er</sup> janvier a passé, sans qu'on nous ait porté d'avancement.



# LA BAIONNETTE



(Dessin de Le Chevallier.)

## LES SUIVEURS

— Oh ! pauvre Pénélope ! Vous qui croyez encore au retour d'Ulysse, ne feriez-vous pas mieux de m'écouter ?



Félix Jobbé duval au front  
1915

(Dessin de Jobbé Duval.)

## LES FLIRTEUSES

— Etes-vous bien, mon ami ?  
— Jamais je n'ai tant souffert de mes blessures !...



Weiluc  
15

## LES TOURISTES

— En Europe, ça sent mauvais ; l'Amérique, peu prudent ; l'Asie, hum ! l'Afrique, il ne faut pas y songer ; l'Océanie, est-ce bien sûr... Alors ?  
— Où tu voudras, mais pas chez nous !...

(Dessin de Weiluc.)





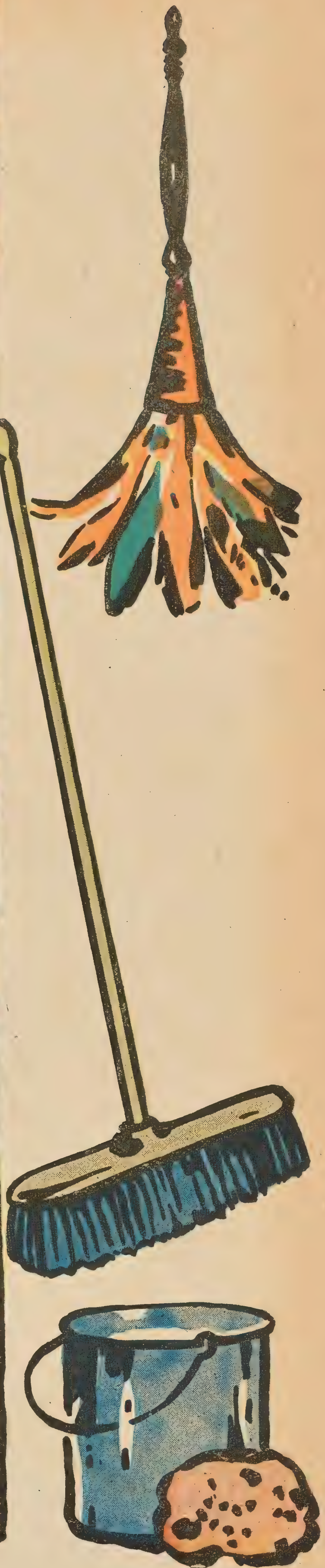
(Dessin de Guyon.)

LES ÉGOISTES

— Et nous, Monsieur, ceux de l'arrière, croyez-vous que nous ne savons pas ce que c'est que les privations, depuis que tout est hors de prix?...



LA BAIONNETTE



(Dessin de Leven et Lemonnier.)

MONSIEUR LEBUREAU  
*Après la guerre, un bon coup de balai s'impose*





*Il faut brûler toute la provision de bois.*

suis depuis trop longtemps dans l'administration pour ne pas savoir ce que c'est qu'un précédent et combien il eût été dangereux d'entrer dans cette voie révolutionnaire.

Mais tu devines ce qui se passe. *Il faut brûler toute la provision de bois.* S'il en restait, ce serait désastreux: on croirait au gaspillage d'abord, et puis quelque rapporteur du budget prendrait prétexte de cette circonstance toute fortuite pour diminuer le crédit. J'ai donc donné ordre au garçon de bureau de tenir constamment le feu allumé dans ma cheminée. Il y a des jours où ce n'est pas tenable et où je sors du ministère avec une migraine terrible: seuls, le sentiment

du devoir et un cachet d'antipyrine peuvent me soulager.

Autre nouvelle qui ne manquera pas de te faire plaisir. Tu sais combien je me suis intéressé depuis le premier jour à toutes les œuvres de guerre. Mais cet intérêt fut de ma part raisonné et sérieux. Au lieu



*J'ai prévu, pour commencer, un personnel restreint.*

de payer aveuglément et stupidement des cotisations, au lieu d'envoyer pour un oui et pour un non des offrandes dont on ignore en définitive le véritable emploi, je me suis attaché à discerner celles qui dissimulaient des entreprises indécates contre la charité publique. Je m'honore d'en avoir dénoncé trois depuis le mois de décembre 1914. Sur mes trois plaintes, une a été reconnue fondée, ce qui est encore une très jolie proportion.

Poussant plus loin mon idée philanthropique, j'ai soumis à mon directeur un projet de surveillance administrative qui engloberait toutes les œuvres de guerre et serait rattachée au ministère des Formalités. Il faudrait de toute nécessité créer un bureau nouveau et j'ai prévu (pour commencer) un personnel restreint composé d'un chef à 4 000, un sous-chef à 2 400, deux commis principaux à 1 800 et quatre rédacteurs ordinaires à 1 200. Sur ces quatre places de rédacteurs, j'estime qu'on pourrait en réserver une à un militaire blessé et réformé sans pension: tu vois que je sais faire la part des choses.

Mon directeur a été vivement séduit par mon projet et je puis t'annoncer confidentiellement que celui-ci a toutes les chances de se réaliser. Ai-je besoin de te dire que mon directeur, en faisant allusion au choix à intervenir pour le chef de ce bureau nouveau, a eu, en ce qui me concerne, des paroles particulièrement flatteuses et encourageantes?

Seulement, il faut prévoir un certain délai, — inévitable dans toute question qui touche à l'administration (ceci n'est pas une critique de ma part) et, en attendant, les jours passent. J'ai donc songé à donner aux œuvres de guerre une marque immédiate de ma sympathie et j'ai écrit aux présidents de plusieurs d'entre elles en leur offrant mes services. Mes matinées sont libres ainsi que mes soirées et je ne crois pas qu'on puisse trouver un secrétaire général plus compétent, plus qualifié et plus désintéressé que moi. Afin de mieux marquer l'esprit de sacrifice dont je suis animé, je demande une rémunération extrêmement minime: 200 francs par mois. Très entre nous, j'accepterai cent cinquante, si on me les offre.

Je te quitte un peu à la hâte, car j'ai aujourd'hui une journée assez chargée: il faut que j'aille demander un permis de chemin de fer qui me sera indispensable le mois prochain pour aller faire visite à un de mes bons amis à Nantes et je dois également me mettre en quête de billets de faveur pour les théâtres subventionnés, car, ceci dit sans la moindre amertume, on a pris l'habitude, dans les ministères, de les réserver aux officiers et aux soldats blessés et c'est à peine si j'en obtiens une fois par mois alors qu'avant la guerre, tu t'en souviens, nous en avions si souvent que parfois nous étions obligés de les refuser.

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

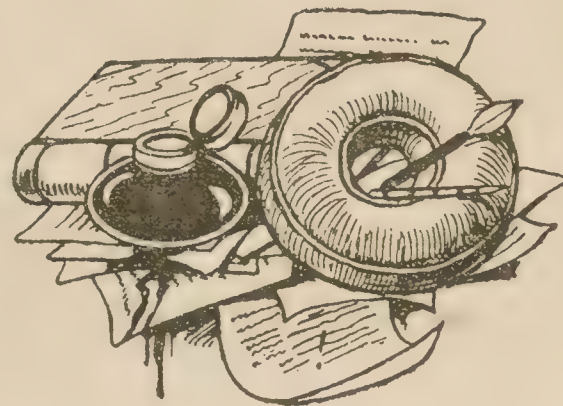
Ton frère affectionné,

PATERNE LEBUREAU.

Pour copie conforme:

PAUL GAVAUT.

(Illustrations de Ray. Ordner.)



*... Un secrétaire général plus compétent...*



LA BAIONNETTE



La guerre nous débarrassera d'abord des Boches... De ceux-là, nos Prilus se chargent... mais, espérons-le, elle nous débarrassera à tout jamais d'innombrables raseurs...

Et d'abord, les « Raseurs de guerre ».

La « dame qui quête (à son profit) pour « les petits Neutres victimes de la guerre. »

Le tapeur qui vous demande cent sous en vous disant « C'est la guerre! »



Mais elle nous débarrassera aussi des « Semeurs de panique », des « Chanteuses de bienfaisance » des « Stratèges de café... »

Des marchands qui quintuplent le prix de leur beurre, des demoiselles qui se déshabillent en militaires, des Prophétesses qui annoncent la paix à jour fixe, et à Paris de l'éteigneur de reverbères...



(Dessin: d'H. nriot.)

Puisse-t-elle faire disparaître à jamais le monsieur qui a inventé un canon, celui « qui a un tuyau, parce qu'il connaît la tante d'un cousin d'un général... »

Le maniaque qui voit partout des embusqués...

L'ardent et belliqueux raseur qui trouve que « ça ne va pas assez vite ».

Et la buraliste qui répondait invariablement. « monsieur, je n'ai pas de monnaie ! »





(Dessin de Capiello.)

L'AIGLE IRÉ  
Il rentrera dans son aire tout dur





IMPÉRIAL

plumé, et pour n'en plus sortir.





(Dessin de Barcet.)

LES ESPIONS

— Quel magnifique emplacement c'eût été, avant, pour un 420 !



(Dessin de Manfredini.)

LES STRATÈGES

— La barbe ! je vous dis !... Je vous ai écouté assez longtemps !... Maintenant que vous avez pris mes canons.. payez les soucoupes !!!



# WILLIAMSON LTD

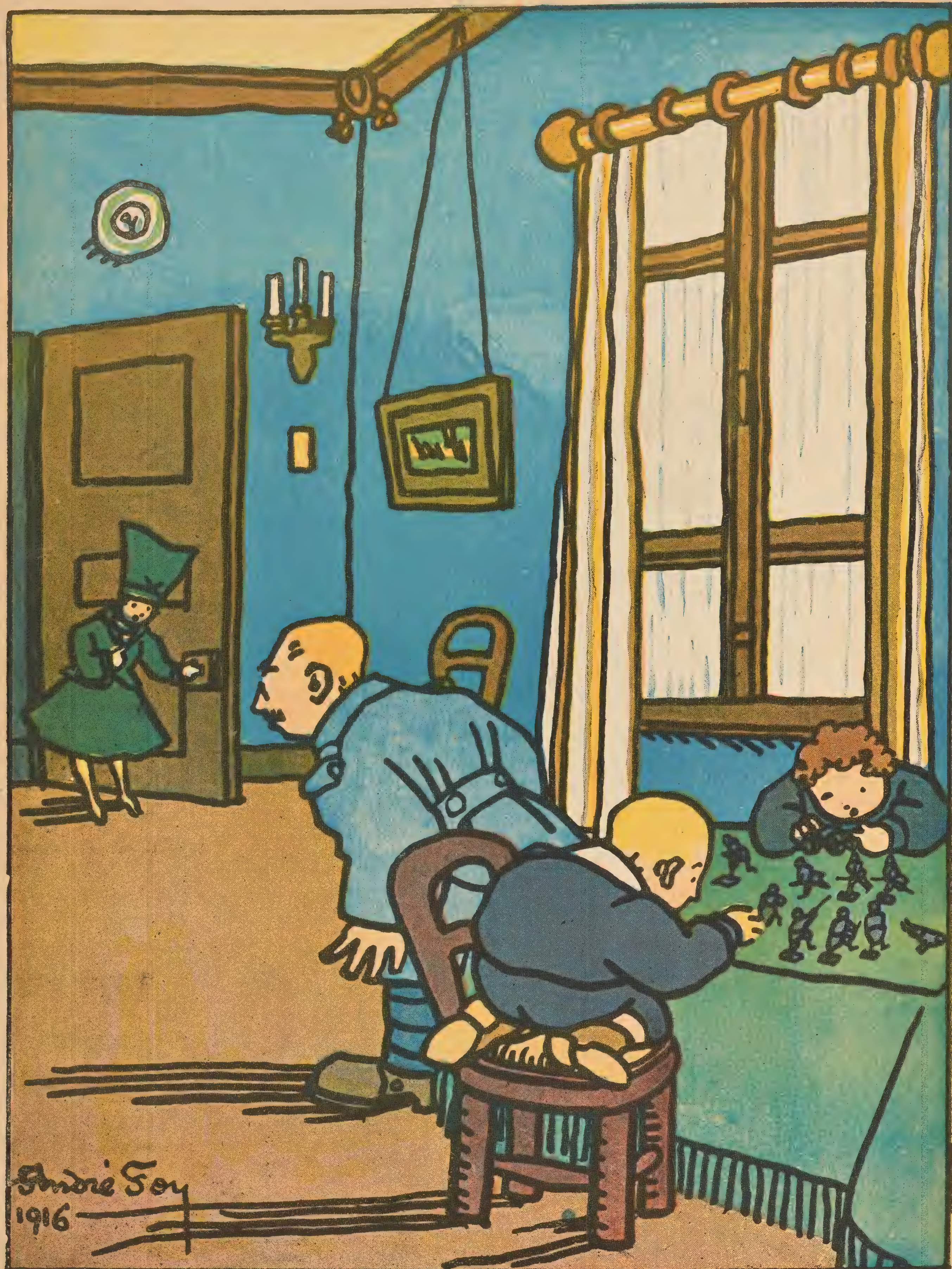


(Dessin de Huard.)

## LES MÉTÈQUES

— Fritz, il faut apprendre à siffler « Tipperary » ; nous ne pouvons plus rester Frankfurter et Schwarzenverkopf !





LES GACHEUSES

(Dessin d'André Foy.)

— A bientôt, mon filleul ! Pendant que je vais faire un tour aux Galeries, vous amusez les enfants. Ça vous connaît-ils, les soldats !...





CELLES QUI ÉCRIVENT

(Dessin de Marco de Gastyne.)

« Mon chéri »,  
« Crois bien que je partage toutes tes souffrances... »



LES MEILLEURS DESSINS



(L'Œuvre.)

(Dessin de Vion.)

— Est-ce un biplan ou un monoplan ?



(Le Pays de France.)

(Dessin de Ray Ordner.)

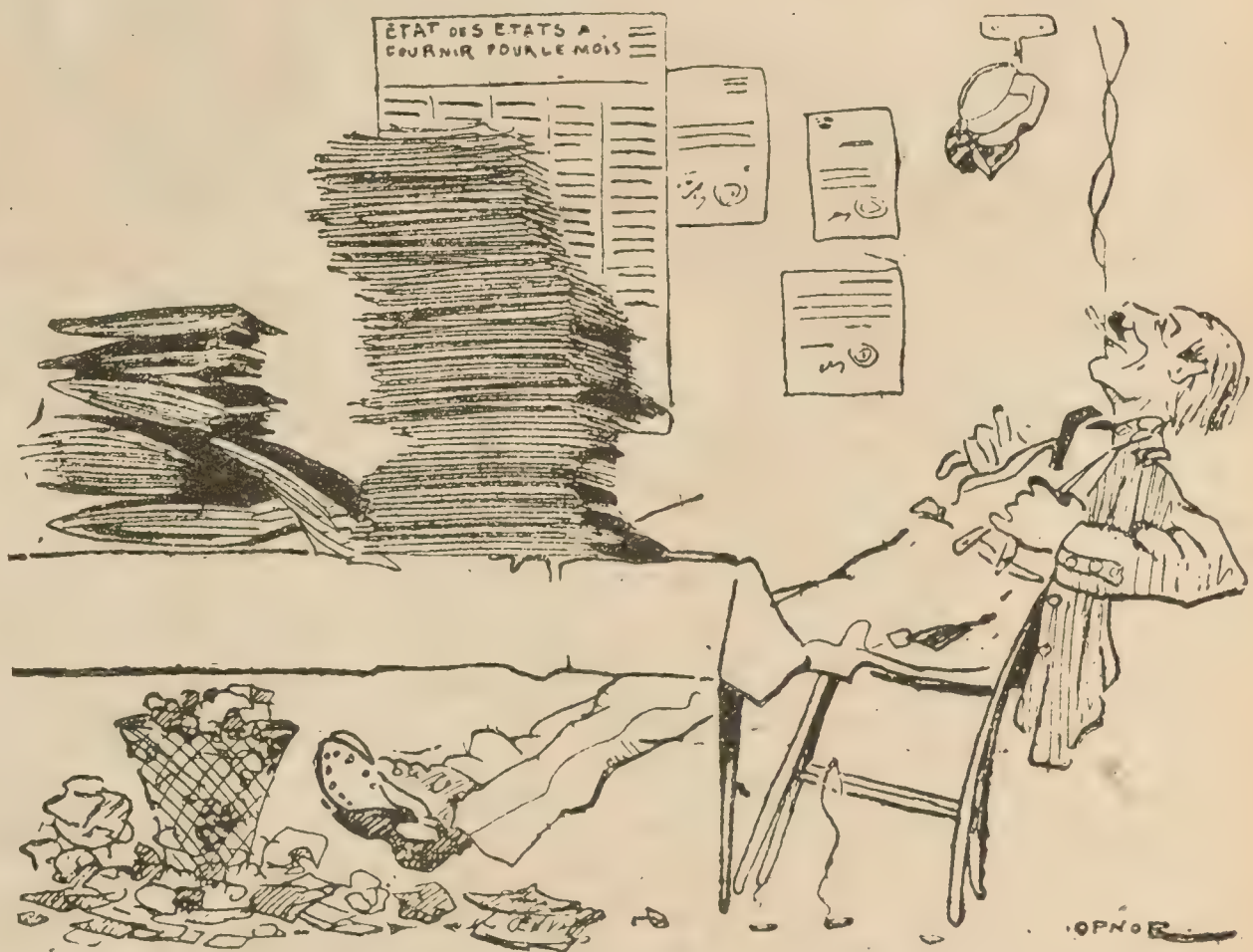
— Plus de paperasses, a dit M. le Ministre !... Vous allez classer ces circulaires par ordre alphabétique, et les brûler ensuite.



(Excelsior.)

(Dessin de Benjamin Rabier.)

LE CHAUFFEUR. — Où sont les ruines s'il vous plaît ?  
LE G. V. C. — Vous les avez dans le dos...



(L'Œuvre.)

(Dessin d'Opnor.)

ETATS, LISTES, PAPERASSES, etc.

— L'Etat, c'est moi !

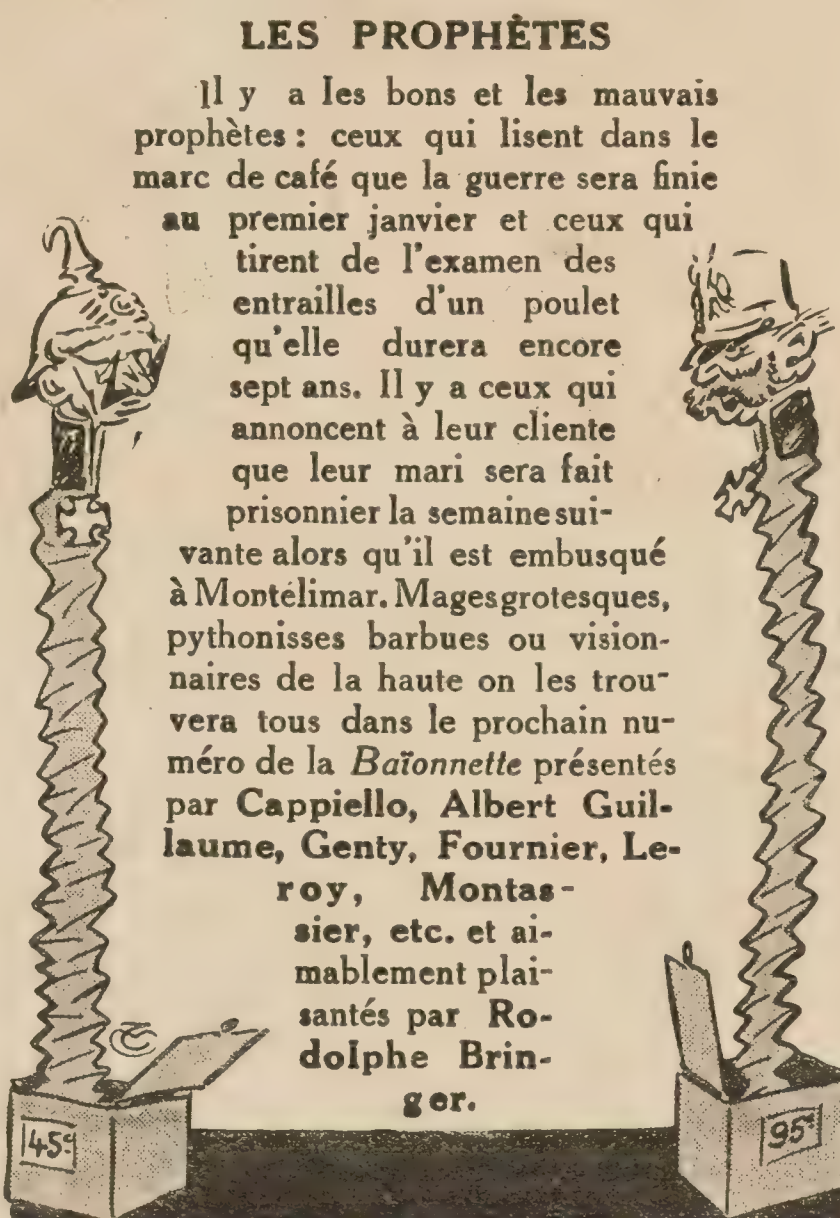


(L'Écho de Paris.)

(Dessin d'Abel Faivre.)

MONSIEUR LEBUREAU

— Je vous jure que les bureaux tiendront !



LES PROPHÈTES

Il y a les bons et les mauvais prophètes : ceux qui lisent dans le marc de café que la guerre sera finie au premier janvier et ceux qui tirent de l'examen des entrailles d'un poulet qu'elle durera encore sept ans. Il y a ceux qui annoncent à leur cliente que leur mari sera fait prisonnier la semaine suivante alors qu'il est embusqué à Montélimar. Mages grotesques, pythonisses barbares ou visionnaires de la haute on les trouvera tous dans le prochain numéro de la Baïonnette présentés par Capiello, Albert Guillaume, Genty, Fournier, Leroy, Montasier, etc. et aimablement plaisantés par Rodolphe Bringer.



(Le Rire.)

(Dessin de Léandre.)

La séance continue.



LA BAIONNETTE



(Dessin de Sacha Zaliouk.)

QUELQUES TÊTES D'INDÉSIRABLES

*Souhaitons que le vent de la guerre nous en ait débarrassés pour toujours !...*





LES CUBISTES

(Dessin de Nam.)

— Heureusement que nous sommes, là pour rénover l'ART !



2<sup>e</sup> Année. — N° 74. — 30 Novembre 1916.  
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE).

Le lundi. — 25 Centimes  
Le Jeudi. — 25 Centimes.

Abonnements : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.  
Abonnement : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.  
(30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39-61).

# LA BAÏONNETTE

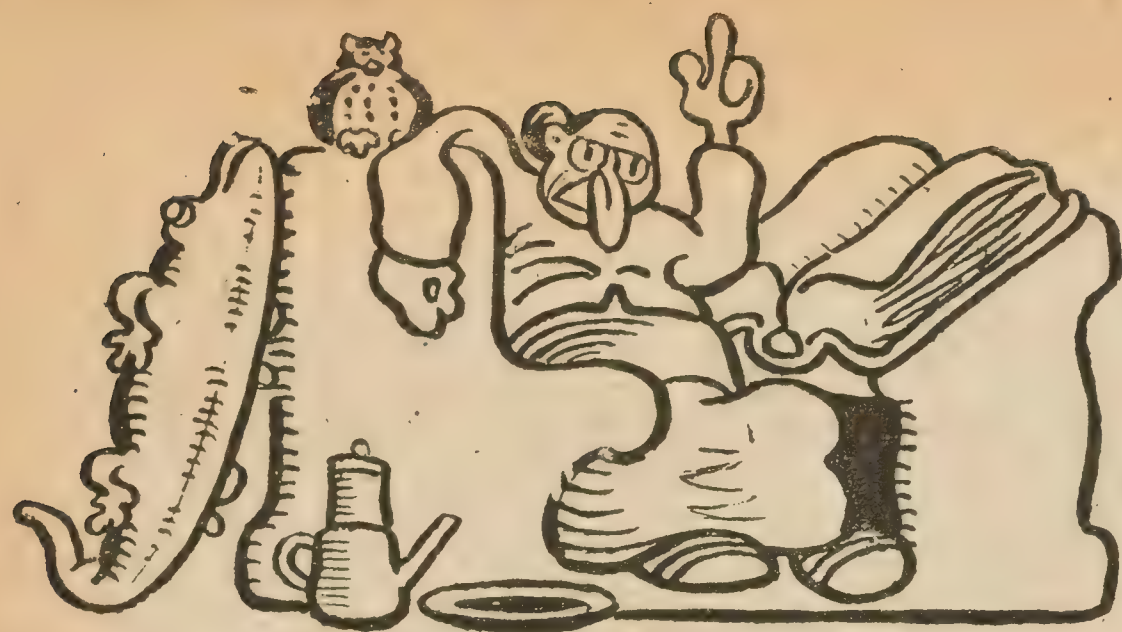


LES PRODUITS

DESSINS DE

ALBERT GUILLAUME, CAPPIELLO, FOURNIER,  
GENTY, LEROY, MONTASSIER





# Menus Conseils AUX PERSONNES QUI VEULENT PRÉDIRE L'AVENIR

PAR RODOLPHE BRINGER

L'HOMME, qui est un animal parfaitement déraisonnable, a toujours été tourmenté par l'énigme du futur. Connaître l'avenir est son rêve incessant, et c'est de ce besoin humain d'être renseigné la veille sur ce qui se passera le lendemain que sont nés les *Prophètes*.

Il n'est pas absolument nécessaire d'avoir fait des études bien complètes pour savoir que prophète vient de *pro* qui signifie « avant », et de *phémi* qui se traduit par « je dis » ; c'est du grec, mais du grec ancien : ce n'est pas celui que parle M. Gounaris et encore moins notre bon ami Constantin, qui est Danois et qui en a bien l'air.

Le Prophète est donc le Monsieur qui, d'un petit air malin, nous annonce les événements avant qu'ils se produisent. Comme il répond à une nécessité, il a toujours existé. Je ne voudrais pas vous humilier de mon érudition, mais qu'il me suffise de vous citer Daniel, Samuel, Elie, Baruch, la Sybille, Nostradamus, Jean de Leygues, Mme de Thèbes et le vieux Major, pour vous prouver que le Prophète n'est pas précisément tombé avec la dernière pluie, si j'ose m'exprimer ainsi.

Mais il est de toute évidence que le Prophète se révèle surtout aux moments critiques de l'Histoire des Peuples, et que la guerre dont nous « jouissons » est des plus favorables à l'éclosion et au développement de cette profession.

En effet, il est peu de personnes, même parmi les Neutres, qui, au moins deux fois par jour, à l'heure du communiqué, ne se demandent anxieuses :

— Quand donc cela finira-t-il ?...

♦ ♦ ♦

Et c'est alors que le Prophète entre en scène et, selon ses moyens et sa méthode, nous annonce une date toujours très proche.

Car, en général, le Prophète réellement digne de ce nom ne doit annoncer que de bonnes choses. S'il en prédit de mauvaises, il risque de s'attirer un tas d'histoires fort désagréables et, d'ailleurs, personne ne le croit comme cette infortunée Cassandre qui, gâchant le métier, s'amusait à prophétiser aux Troyens, déjà pas mal empêtrés, la chute de leur ville. Aussi, instruits par ce lamentable exemple, les Prophètes s'ingénient à avoir la prédiction flatteuse et, quand ils annoncent la fin de la guerre, c'est toujours pour fin courant au plus tard : cela leur coûte si peu et nous fait tant plaisir...

♦ ♦ ♦

Il est deux sortes de Prophètes, comme en toutes

choses d'ailleurs : les professionnels et les amateurs.

Jadis, les professionnels correspondaient directement avec la divinité, que ce fût Jehovah, Zeus, Apollon ou maître Satan en personne, et ils se servaient de moyens rudimentaires, tels que les entrailles de poulets ou les cervelles de chevreux noirs. Mais de nos jours, si l'on en excepte le dénommé Hohenzollern, qui a conservé quelques rapports assez cordiaux avec son vieux bon dieu boche, les Prophètes de métier ont moins de prétention et usent d'accessoires plus scientifiques, tels que les tarots, le marc de café, les lignes de la main ou de simples mèches de cheveux.

La profession de Prophète est des plus difficiles. On n'a jamais su pourquoi, mais l'autorité n'a jamais affectionné les Prophètes. Elle les faisait jadis lapider, décapiter ou

dévorer par les bêtes féroces ; plus tard, le moyen âge les rôtit à petits feux, et aujourd'hui, où la vie est assurément plus chère, on se contente de les faire passer en correctionnelle, où on les gratifie aimablement de quelques mois de prison, et je n'ai jamais compris cette sévérité, car enfin, les devins et vaticinateurs n'ont jamais fait de mal à personne, et quand, pour la modique somme de 75 centimes, l'extralucide vous a annoncé la mort prochaine de votre tante de Sannois dont vous attendez



— Quand donc cela finira-t-il ?

impatiemment l'héritage, cela n'a pas avancé d'une heure la fin de cette acariâtre mais richissime parente, mais du moins vous avez eu, pendant quelques jours, pour un bon louis d'espérance, c'est-à-dire de joie.

Mais, comme le cœur, l'autorité a ses raisons que la raison ne connaît pas.

Aussi, la carrière de Prophète professionnel devenant de jour en jour plus périlleuse, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs de se contenter de l'amateurisme, où, si les profits sont moindres, il y a assurément moins de risques à courir.

♦ ♦ ♦

D'abord, pas de frais généraux, pas de publicité coûteuse à la quatrième page des journaux, pas d'installation spéciale, pas de hibou vivant ou de crocodile empaillé, pas de chapeau pointu, de robe noire constellée de têtes de mort. Il n'est même pas nécessaire d'avoir un front chauve, une barbe vénérable et blanche et de se tenir dans cette position, hiératique et fatigante à la longue, du Monsieur qui a toujours son index à la tempe, comme s'il souffrait de la migraine. Non !... Il suffit d'un air profond, d'une grande assurance en soi et d'un ruban multicolore à la boutonnière, que, pour quelques sous, l'on peut se procurer dans n'importe



LA BAIONNETTE



SPÉCIALISTE

(Dessin de Ray. Ordner.)

— On m'a dit que vous vous y connaissez en dates, alors je viens vous demander celle de la fin de la guerre !...



(Dessin de Raymond Pallier.)

— Est-ce qu'il n'est pas prophète, votre locataire ?  
— Je crois bien qu'il se moque de nous ; il n'a jamais pu me dire quand il repaierait son terme...



# LA BAIONNETTE



— Prohibition..., clientèle fichue..., congé..., misère noire..., tentative de suicide.. Comment se fait-il que vous n'ayez pas vu cela dans les cartes ? (Dessin de Manfredini.)



— Tu sais, elle me l'a dit, ma couturière, nous la reverrons l'année prochaine. (Dessin de Le Chevallier.)  
 — La paix ?  
 — La jupe fourreau, bête!...



LA BAIONNETTE



(Dessin de Leroy.)

— Et... à quand la paix?...  
— Mais... à la fin des hostilités!..



quel grand magasin. On commence d'abord par établir sa réputation sur la pluie et le beau temps :

— Madame Durosoir, vous feriez bien de mettre votre aspidistra sur votre fenêtre cette nuit, car il pleuvra sûrement !...

Ou bien :

— Prenez votre parapluie, Monsieur Canette, car nous aurons de la pluie avant ce soir !...

A Paris, on ne risque rien de prédire la pluie, car il pleut toujours au moins trois heures sur vingt-quatre.

Après cela, on peut passer à des exercices un peu plus difficiles. Par exemple, à une dame qui se trouve dans une position intéressante, on annonce que ce sera un fils et si, par aventure, à l'échéance, c'est une fille, avec un petit air dégagé :

— En somme, je ne me suis pas trompé de beaucoup !...

Mais on a quarante-cinq chances sur cent que ce soit un garçon, et tout de suite l'on est posé.

Alors, on peut carrément se lancer dans les grandes prophéties et annoncer la guerre pour le printemps prochain. Je parle, bien entendu, de ce qui se passait avant le mois d'août 1914.

Depuis quarante-quatre ans, les Prophètes prédisaient la guerre pour le printemps prochain ; il est de toute évidence que ce n'est point leur prophétie qui l'a déclanchée ; comme la guerre n'était point une de ces éventualités susceptibles d'enthousiasmer les foules, on ne voulait pas y croire ; mais le 3 août 1914, tout de même il fallut bien se rendre à la réalité, et les Prophètes qui avaient survécu à leur prophétie triomphèrent, et comment !...

— Hein?... Qu'est-ce que je vous disais?...

— C'est vrai tout de même... Ah !... l'on peut dire que vous avez du flair...

Car, en matière de prophétie, le flair a remplacé l'inspiration divine dans les époques de matérialisme où nous vivons.

Et, tout de suite, voilà un Monsieur qui se fit une jolie petite réputation dans son quartier. Comme il y avait au quatrième, un journaliste en mal de copie, ledit gens de plume ne faillit point d'aller interviewer ledit Prophète, et la presse retentit de ses vaticinations.

On put lire dans tous les journaux :

« Nous sommes allé voir M. Brifanchois, le fameux Prophète de la rue des Panoyaux. Nos lecteurs n'ignorent pas que, dès l'année dernière, M. Brifanchois avait annoncé la rupture de la paix européenne pour 1914.

« Nous lui avons d'abord demandé quelle serait l'issue des hostilités.

« — La défaite de l'Allemagne, nous a-t-il répondu sans hésitation. Écrivez sur une feuille de papier ces mots : W. KAISER UN UHLAN, faites l'anagramme et vous obtiendrez : IL SERA VAINCU LE HUN !...

« — Admirable !... Et vers quelle époque aura lieu notre victoire?...

Le Prophète sourit :

« — Facile... Additionnez l'âge du Kaiser et celui de François-Joseph, multipliez par 8, c'est-à-dire le nombre de lettres qu'il y a dans Poincaré, divisez par la date de naissance du roi des Belges, doublez le total, soustrayez de ce chiffre le nombre représentant les unités de la flotte anglaise, et vous obtenez exactement 21 815... Donc la guerre finira le 21 août 1915 !... »

Et, à la lecture d'une prophétie aussi précise, et d'ailleurs étayée sur des données aussi mathématiques,

la France et l'Europe entière tressaillirent de joie... et, durant un laps de huit jours, M. Brifanchois fut célèbre... Et il le demeurera jusqu'à sa mort, car, le 21 août 1915, il n'y eut plus une seule personne pour se souvenir que ce jour devait voir la fin des hostilités, car un autre Prophète, sur des données non moins mathématiques, avait prédit la Paix pour une date plus éloignée, en se basant sur l'âge du général Joffre, additionné au nombre d'obus qui avait été tiré durant l'attaque de Champagne...

♦ ♦ ♦

Mais, tout de même, les rares personnes qui n'avaient

pas oublié les prophéties de l'honorable M. Brifanchois restent autorisées à le traiter de farceur, ce qui est la pire épithète qui puisse être lancée à un Prophète.

Aussi l'amateur prudent se gardera-t-il de donner des dates exactes. Il fera bien de se renfermer dans des formules tant soit peu nébuleuses. Ainsi firent Nostradamus et le fameux moine déniché par le Sâr Peladan dans les environs de Tarascon. Et ils s'en sont bien trouvés.

Mais le mieux, en somme, est de prophétiser après coup. Là, on se trouve absolument sur le velours. Dès qu'un incident se produit, il n'y a qu'à prendre un petit air profond et à s'exclamer :

— Je l'avais prédit... Rappelez-vous?...

Il est bien rare si, dans l'auditoire, il ne se trouve quelqu'un qui se souvienne qu'en effet vous aviez annoncé ce qui vient de se produire.

C'est ainsi que, rien que par l'examen de son écriture, des graphologues distingués assurèrent, trois jours après son exécution, que Gamahu était destiné à finir sa vie sur l'échafaud...

Le lendemain de l'écrasement définitif des Austro-Turco Bulgaro-Boches, soyez persuadés qu'il se lèvera une nuée de braves gens qui tous s'écrieront d'une même voix :

— Hein!... Qu'est-ce que je vous avais dit?... Demandez à ma concierge si, tous les matins, je ne lui disais pas en propres termes : « Vous verrez, Madame Batanchard, la guerre finira le... Je ne pouvais me tromper... mes calculs étaient strictement mathématiques !... »

Et, dans la joie de la victoire finale, tout le monde les croira, car il est absurde ce proverbe qui assure que nul n'est prophète dans son quartier...

RODOLPHE BRINGER.

(Illustrations de Kern.)



Additionnez l'âge du Kaiser...





LA BAIONNETTE



Nul n'est prophète en son pays...  
N'avaient-ils pas prédit d'abord que  
la guerre durerait trois mois, que l'un  
entrerait à Paris et l'autre à Verdun!



Nous avons dans chaque village le pro-  
phète gratuit (et obligatoire.) Celui-ci a des  
pronostics certains dont le contraire se réalise,  
invariablement, toujours.



En France, nous avons les prophétesses  
de métier (depuis vingt francs jusqu'à  
cent sous), qui ne surent pas prédire la  
guerre, mais qui annoncent sûrement  
quand elle finira.



Il y a le prophète « rétrospectif ».  
— Je vous l'avais bien dit, n'est-ce  
pas ?

Il y a le « prophète de malheur » — la  
joie de la maison, — lequel annonce  
quotidiennement des cataclysmes qui  
heureusement ne se produisent jamais.



(Dessins d'Henriot.)

Il y a la gentille prophétesse qui  
annonce des choses aimables qui se  
réalisent sûrement.

Le prophète scientifique prédit mathéma-  
tiquement les dates de victoire...

J'aime surtout croire non les prophéties,  
mais les héros qui les réalisent... En ceux-  
là nous avons toute confiance...





(Dessin de Cappiello)

LAV  
— Il vaut mieux un instant





VISION  
de génie que 44 ans de travail.



LA BAIONNETTE



(Dessin de Valerio)

— Ça, alors c'est renversant; ben c'que vous en avez un nez  
— Vous savez, pythouisse vient de piton !

R. d. Valerio



(Dessin de Pol Rab.)

— Je le vois; il est beau, il est brave, il enlève Florina...  
— Qu'est-ce que c'est encore? que celle-là ? Il me trompe, le misérable ..



LA BAIONNETTE



(Dessin de Zyg. Brunner.)

— Votre mari est mobilisé dans le Var, dites-vous ?... Je vois dans les cartes qu'il n'est pas en danger.





(Dessin de Henri Montanier)

LE PROPHÈTE EN DÉFAUT

- Je prévois en janvier une grande activité de la flotte..  
— Mais tu n'as pas pensé à prendre un parapluie.



LA BAIONNETTE  
QUAND FINIRA LA GUERRE ?...



MADAME LABLAGUE. — Si je savais qu'à doit finir bientôt... J'ferais payer plus cher.



La maman pour qui elle commence.

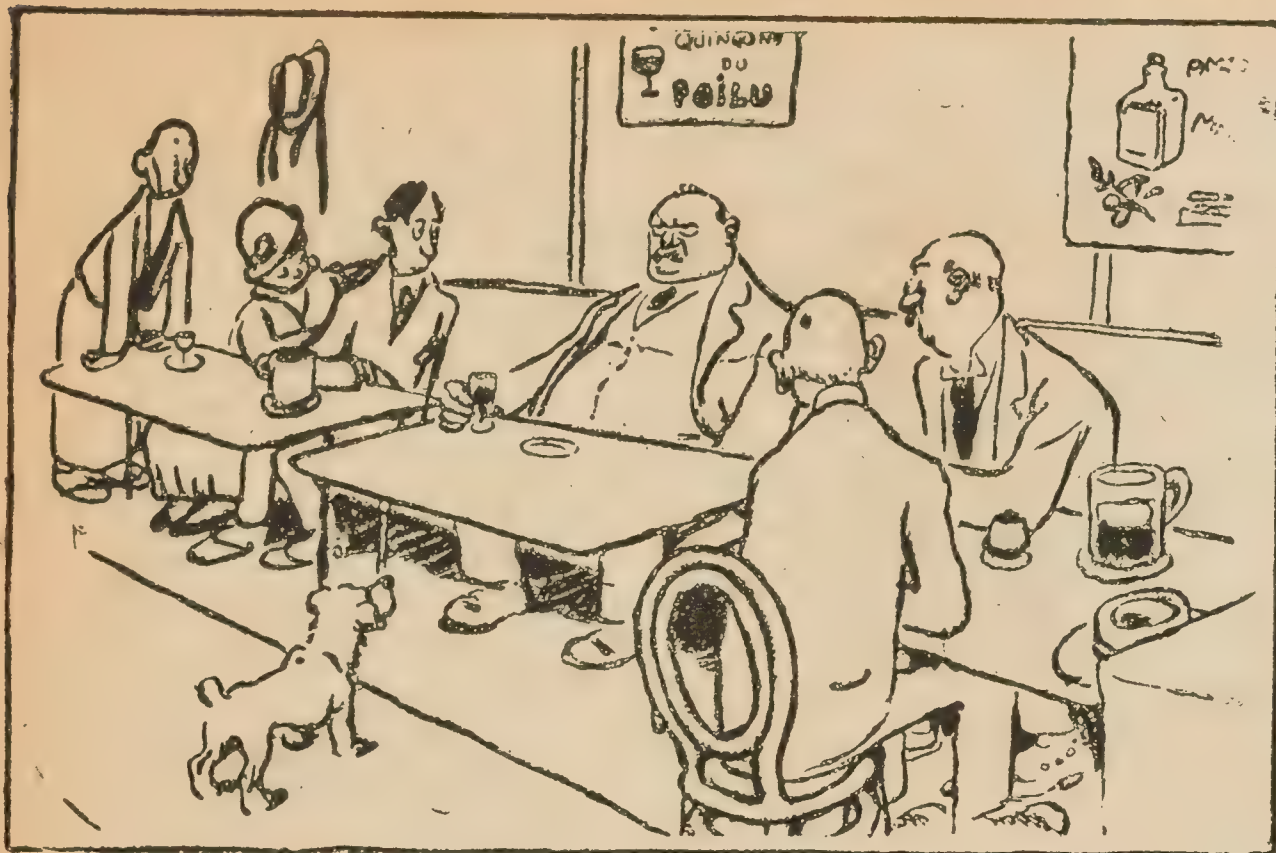


La veuve pour qui elle est terminée.

(Dessins d'Henry Fournier.)



LES MEILLEURS DESSINS



(Excelsior.)

(Dessin de Gus. Bofa.)

LE TUYAU

— La guerre finira le 17 avril 1917 !...  
— Vous êtes sûr ? ? ?



(La Victoire.)

(Dessin d E. Tap.)

PESSIMISME

— Majesté, permettez-moi de vous prédire l'avenir...  
— Non, merci... ça n'a rien d'attrayant.



(Life, New-York.)

— Oh ! Jack, Papa va être furieux.  
Il vient juste de repeindre cette chaise  
ce matin...



LE KAISER. — Souvenez-vous qu'Hinden-  
burg combat de mon côté !  
LE ROI DE ROUMANIE. — Oui, mais  
le droit et la justice sont du mien.



(Le Pays de France) (Dessin de Ray. Ordner.)

— Quand les Boches sont arrivés, y  
avait ben trente cochons à la ferme ; depuis  
qu'ils ont filé, y en a plus !!!

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
PARIS, 30 rue de Provence, 30, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

LE PLUS FORMIDABLE RÉQUISITOIRE CONTRE L'ALLEMAGNE  
LES ALLEMANDS JUGÉS PAR EUX-MÊMES  
LES ALLEMANDS JUGÉS PAR LES NEUTRES

GERMANIA

Magnifique album de 180 pages in-quarto (21 x 27), contenant 132 dessins des premiers collaborateurs des grands journaux satiriques d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et des plus remarquables artistes américains, argentins, espagnols, grecs, hollandais, norvégiens, suédois, suisses, etc., etc.

Couverture en cinq couleurs de Maurice NEUMONT

Texte en cinq langues : français, anglais, italien, espagnol et portugais.

Prix : 3 fr. 50

Envoi PAR POSTE RECOMMANDÉE contre mandat-poste de 4 fr. (Etranger 4 fr. 55) adressé à l'Administrateur  
de L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, PARIS.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

300 exemplaires numérotés, sur beau vélin, grandes marges. — L'exemplaire vélin : 10 francs



## LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(London Mail.)

— Voulez-vous me mettre un bouton à cela, chère amie ?  
— Que vous êtes stupide, Harry. Vous savez bien que ce travail pour la Croix-Rouge m'empêchera jusqu'en décembre!...



(La Victoire.)

(Dessin de Hermann Paul.)

### CHANGEMENT DE MINISTÈRE

LE GREC. — Ne vous fâchez pas, je vais prendre un nouveau jeu de cartes.



(Le Pays de France.)

(Pièrre Colombier.)

— Ben, mon vieux, t'en as du toupet!...  
Tu sais pourtant que c'est pas le moment de « canner »!...



(Le Lapin à plumes, Journal du front.)

— Pardon, monsieur, la sape Opéra, s'il vous plaît?



(Ruy Blas.)

(Dessin de Spahn.)

— Hélas! voilà l'hiver; on ne va plus pouvoir beaucoup sortir.

— Pendant ce temps-là, les prisonniers boches sont sur la Côte d'Azur.



### CHEZ EUX

Chez eux? Chez nous aussi, hélas! Du moins jusqu'à nouvel ordre... Et, d'ici là, nous ne saurons guère ce qu'ils y font, chez nous comme chez eux! car la longue ligne des tranchées est une véritable muraille de Chine... Heureusement, leurs journaux trahissent leur angoisse, et les témoignages des Neutres nous renseignent aussi. De sorte qu'on peut considérer comme une approximative vérité les suppositions sinistres ou joyeuses que nous proposent Paul Iribe, Léandre, Villemot, Métivet, Genty, Leroy, De Gastyne, et Le Quesne; et Marcel Hervieu, en une fantaisie d'une forme inattendue, dans notre prochain numéro.







(Dessin d'Albert Guill. um.)

LE KAISER. — J'ai si souvent annoncé aux poires la fin de la guerre, que je voudrais bien savoir de vous quand et comment elle se terminera.



Année. — N° 13. — 7 Décembre 1916. 1916  
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

Le lundi. — 25 Centimes  
Le jeudi. — 25 Centimes.

Abonnements : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.  
Abonnements : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.  
(30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 39-61.)

# LA BAÏONNETTE



CHEZ ELIX

DESSINS DE

PAUL IRIBE, LÉANDRE, DE GASTYNE, GENTY,  
LE QUESNE, LEROY, VILLEMOT, etc.





PAR MARCEL HERVIEU

†  
M

*Le kommerce se meurt, le kommerce est mort !*

(Ceci est un « faire-part-pétition » modèle déposé, copyright 1916. Tirage justifié : 1 milliard d'exemplaires. Les contrefacteurs seront poursuivis après la guerre). Il est signé de tout ce que la neutralité internationale comporte d'illustrations. Car nous sommes tous neutres, kamarades ; ach ! comme nous sommes neutres ! Neutres et Suédois, Suisses, Luxembourgeois, Mexicains, Chinois, Espagnols, Monégasques et Grecs (pas à la fois ! chacun séparément, natürlich). C'est dire que nous apportons à l'examen de ce regrettable malentendu entre nations tellement faites pour se comprendre ! un précieux esprit d'indépendance et de désintéressement.

Il faut vous expliquer d'abord que la plupart d'entre nous habitent (uniquement par convenance personnelle) un état-tampon : bel acte de courage pour des neutres, car on est ainsi pris entre deux feux ; mais c'est si commode ! On peut aller chaque mois à Berlin pour affaires, et à Paris, par plaisir. Or, comme nous sommes tous très observateurs (c'est le métier qui veut ça), nous n'avons pas été sans remarquer le déplorable effet produit chez vous, kamarades, par le manifeste des 93 intellectuels. Mais qui vous dit que vous n'avez pas eu affaire à un faussaire, à un mystificateur ?

Vous n'avez certainement pas pris le temps de lire la fastidieuse nomenclature des peu intéressants signataires ; sans quoi vous vous seriez avisés qu'elle est composée de noms absolument ignorés. Reprenez-la par curiosité, si vous avez conservé dans vos archives ce chiffon de papier, vous verrez, c'est tout à fait curieux. Des patronymes à faire éternuer, oui ! et qu'on jurerait fabriqués de toutes pièces, ce qui tend à infirmer le document.

Pourtant, les opinions sont partagées. Certains sont d'avis que le manifeste est bien l'œuvre de véritables intellectuels allemands. Cette théorie est soutenue particulièrement par l'un des nôtres, qui se trouvait, on ne sait au juste pour quel motif (lui-même l'a oublié) à la Wilhelms-trasse le jour où, prétend-il, le manifeste fut soumis au Kaiser ; lequel, en sa qualité de Premier Intellectuel de l'empire, voulut poser le paraphe initial. Mais comme il a

le bras trop court, il ne peut écrire sur la table ; d'autre part, quand on approche l'écritoire jusqu'à portée de sa main, comme il est presbyte, il ne voit plus son papier. Il en résulte des scènes pénibles, au cours desquelles il fait invariablement appeler le Kronprinz, à qui il délègue ses pouvoirs. C'est ce qui explique que le premier signataire de ce document ait posé une simple croix ; car le Kronprinz ne sait ni lire ni écrire, et cela depuis son plus jeune âge ; il se borne à reproduire instinctivement ce signe qui le hante (remarquons en passant que cette manie s'est encore beaucoup développée depuis Verdun...)

Le lendemain, autre péripétie ; l'inventeur du 420 voulait signer ; mais le Kaiser trouva que ça n'était pas assez kolossal, et il fit signer Herr Lich, l'inventeur du 606. D'ailleurs il en est mort (Herr Lich, pas le Kaiser. Mais cela viendra ; il a bien mauvaise mine...)

Nous ne donnons que sous réserves cette version de notre honorable collègue ; elle n'engage donc que lui. Au surplus, ce témoin, qui s'affirme oculaire, de ces séances historiques, admet volontiers que tous les autres noms des intellectuels sont notoirement inconnus (Richard Strauss, Hermann Sudermann, avez-vous jamais entendu parler de ces gens-là ?) Mais, dit-il, qu'est-ce que cela prouve ? On ne peut connaître tout le monde. L'Allemagne étant par définition le pays de la Kultur, chacun y est plus ou moins intellectuel. Sur soixante-cinq millions d'habitants, en chiffres ronds, il y a donc approximativement 64 999 907 intellectuels qui n'ont pas signé. Dès lors on peut, en tout état de cause, considérer ces malheureux 93 comme une

quantité négligeable, une minorité absolue indigne de la moindre attention.

Quoiqu'il en soit, ce document n'est plus, à l'heure actuelle, l'expression de la vérité, manifestement (hoch ! hoch ! un kalembour français !) L'Allemagne était alors aveuglée par une haine excusable : elle venait d'être attaquée lâchement par un pays soi-disant neutre, la Belgique (ach ! nous, neutres véritables, nous crachons dessus. Dieu punisse la Belgique !). Vos sous-marins, Kamarades, torpillaient sans merci d'innocents bâtiments marchands, destinés au ravi-



*La plupart d'entre nous habitent un état-tampon.*



LA BAIONNETTE



(Dessin de Ray Ordner.)

— Pardon... pouvez-vous m'indiquer la place du Marché ?  
— Elle n'existe plus... elle s'appelle maintenant la place du Combat...



(Dessin de La Noe.)

— Frida, cette guerre nous a ruinés ; que n'avons-nous choisi un autre état !  
— Ja, Fritz, neutre par exemple...





AU KAISERKAFEE

(Dessin de Le Quesne.)

— Nous autres Berlinoises, nous portons la toilette comme à Paris et nous prenons le thé comme à Londres.



LA BAIONNETTE



(Dessin de Genty.)

LE PHÉNOMÈNE

- Kolossal !! au front depuis le début, et pas une blessure ?
- Ja... mais la guerre n'est pas terminée.
- Dommage, j'aurais pu vous faire engager chez Barnum.



taillement des femmes et des enfants d'Allemagne. L'Angleterre — une île bien tranquille pourtant — se mêlait de ce qui ne la regardait pas. L'Italie, de son côté, s'amusait de son hôte sacré, le Prince de Bülow. Il y avait là vraiment de quoi insuffler quelque amertume dans les cœurs les plus purs : il faut être justes...

Mais maintenant, les Allemands ont compris : ils pardonnent. Un saint homme, le cardinal Hartmann, les a remis dans le droit chemin, en faisant, non de son corps, ce qui eût été impossible, mais de sa pensée, un rempart à vos belles cathédrales. C'est alors qu'en récompense de sa noble attitude, Mgr Hartmann reçut (détail inédit) un témoignage de la gratitude pontificale : une bonbonne cachetée aux armes papales, contenant un peu d'eau bénite de cour. Aussitôt d'ailleurs le cardinal, en retour respectueux, expédia au Vatican quelques flacons d'eau de Cologne, qui sert maintenant aux ablutions du Saint-Père, chaque fois qu'accueillant un journaliste, il se lave les mains avec une pierre ponce, comme Pilate (c'est bien ainsi que vous dites, n'est-ce pas?)

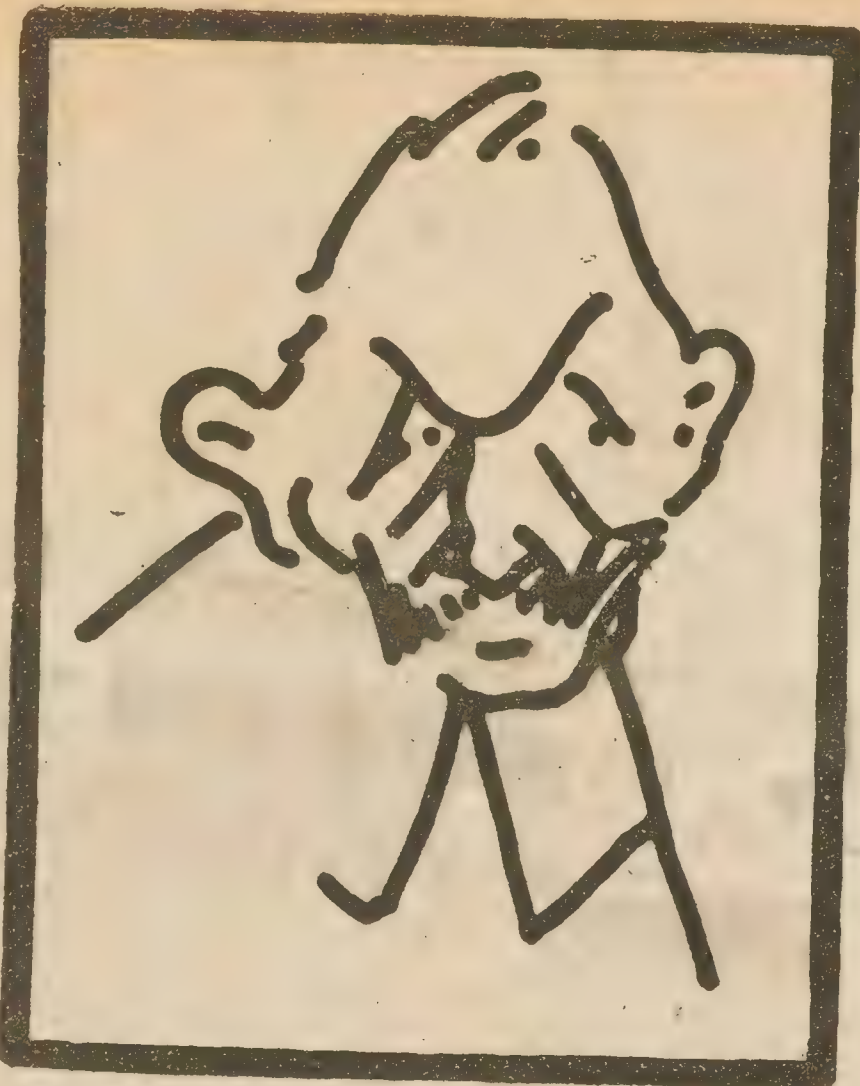
Et voilà mis au point certains racontars...

Ceci posé, examinons impartialement, en bons neutres, où en est l'Allemagne.

A l'intérieur, dissensions politiques. Il y a Tirpitz qui n'aime pas Bethmann, et Bethmann qui n'aime pas Tirpitz. Nous n'apprenons rien à personne en reconnaissant que les adversaires du chancelier sont nombreux ; ils trouvent que Bethmann Howeg n'est pas brillant (hoch ! hoch ! second jeu de mots français !) Facile à dire ! Mais le chancelier est bien obligé de naviguer entre deux eaux (c'est curieux alors qu'il ne se rencontre pas avec Tirpitz !) et, dame ! il mécontente chaque parti, en restant en deçà et au delà de tout le monde. L'opposition a trouvé son porte-paroles en le leader Bassermann, et l'on prétend même que la réaction de Bassermann intéresse vivement, en secret, le Kaiser (hoch ! tous vos docteurs spécialistes nous comprendront...)

Si, d'autre part, la situation extérieure était plus encourageante ! Mais hélas ! que de mécomptes, là aussi... Il faut dire, Kamarades, que vous n'y mettez pas du vôtre. L'Allemagne est encerclée : rien ne passe plus ! Pour rompre le blocus, il faudrait un colosse plus fort que n'était lui-même le célèbre Herr Kul (encore un nom bien allemand !)

Jadis, en Allemagne, les cochons mangeaient des pommes de terre. Depuis la guerre, les Allemands ont tout mangé : pommes de terre et cochons ! A présent, il faut vivre sur sa graisse



Il a bien mauvaise mine.

— sur sa carte de graisse, plutôt. Aussi le peuple crie-t-il famine. Heureusement, les « jours avec viande » viennent périodiquement calmer son exaspération. Ces jours-là, les plus pauvres savent qu'ils auraient le droit de manger de la viande, s'ils en avaient... Ce leur est une telle satisfaction d'amour-propre que beaucoup de gens qui meurent de faim dans la rue laissent croire que c'est d'indigestion...

Pendant ce temps, les politiciens continuent de promettre à la population plus de cartes de beurre que de pain. Ils lui ont dit : « Vous verrez ce que le Deutschland vous apportera ! » Le Deutschland a apporté des produits chimiques pour l'industrie militaire ! On lui dit maintenant : « Attendez le Bremen ! » Le Bremen est devenu l'espoir des estomacs teutons. Depuis lors, tout le monde attend « sous les tilleuls ». En France, vous dites plutôt, n'est-ce pas, « attendre sous l'orme »...

Et dire que les colonies allemandes regorgent de richesses ! Il n'y aurait qu'à prendre...

C'est ce que vous avez fait, Kamarades...

Loin de nous, neutres authentiques et pacifiques, la pensée de juger les torts et griefs réciproques des combattants ; qu'il nous soit seulement permis de souligner leur cruelle obstination.

« La victoire — avez-vous dit — sera à celle des deux parties qui tiendra un quart d'heure de plus. » Malheureusement, chaque fois que vous comptez un quart d'heure, l'ennemi enregistre exactement quinze minutes ; de sorte que cela peut durer longtemps...

Ach ! Kamarades, si vous vouliez être gentils !

Vous croyez que c'est raisonnable, sous prétexte qu'un



La victoire sera à celui qui tiendra un quart d'heure de plus.

adversaire est entêté, de vouloir le paraître encore plus que lui ? Nous comprenons bien que les gouvernements alliés ne peuvent faire le premier pas ; pensez cependant que le gouvernement allemand ferait volontiers le deuxième ! Un bon mouvement, voyons ! venez causer avec nous. Cela n'engage à rien en Suisse ! C'est un pays délicieux : nous vous ferions les honneurs d'excursions très intéressantes. Il y a des lacs charmants, où l'on ne torpille pas ! Et on

dînerait ensemble, dans un petit restaurant... On échangerait ses vues au dessert, entre nous ; enfin, entre le fromage et la poire (toujours, comme vous dites n'est-ce pas?)

Allons ! Venez, venez, messieurs...

Suivent 482 673 signatures illisibles.

Pour copie conforme :

MARCEL HERVIEU.

(Illustrations de P. Ancrenaz.)



... entre le fromage et la poire.



LA BAIONNETTE



— Toujours vainqueurs... soit.. mais dans quelle situation pire serions-nous donc, si nous étions toujours vaincus ?



— Nous n'avons qu'une pomme de terre pour dîner... tout ce que nous donne le gouvernement : seulement, elle est pavoisée...



— Un pain ?... vous n'avez qu'à parler. En voici un !



Appel des « Dernières cartouches ».



— Ja, nous n'affons plus de pon saucisse ni à Berlin, ni à Francfort, ni nulle part... pour en foir une, il faut aller sur le front français.



— Rien n'est impossible à un Allemand : il faut que je trouve le moyen de faire de la bière de Munich avec des détritius organiques.



(Dessins de Henriot.)  
— Ce calendrier doit avoir été imprimé de travers... La guerre commencée le 1<sup>er</sup> août 1914, devait être finie le 1<sup>er</sup> octobre même année, et nous sommes en 1916 ?



CONSOLATIONS, SOUS LES TILLEULS

— Racontez-nous votre entrée à Paris...



A Berlin, inauguration de la statue de bois du kaiser (les alliés se chargent d'enfoncer les clous.)





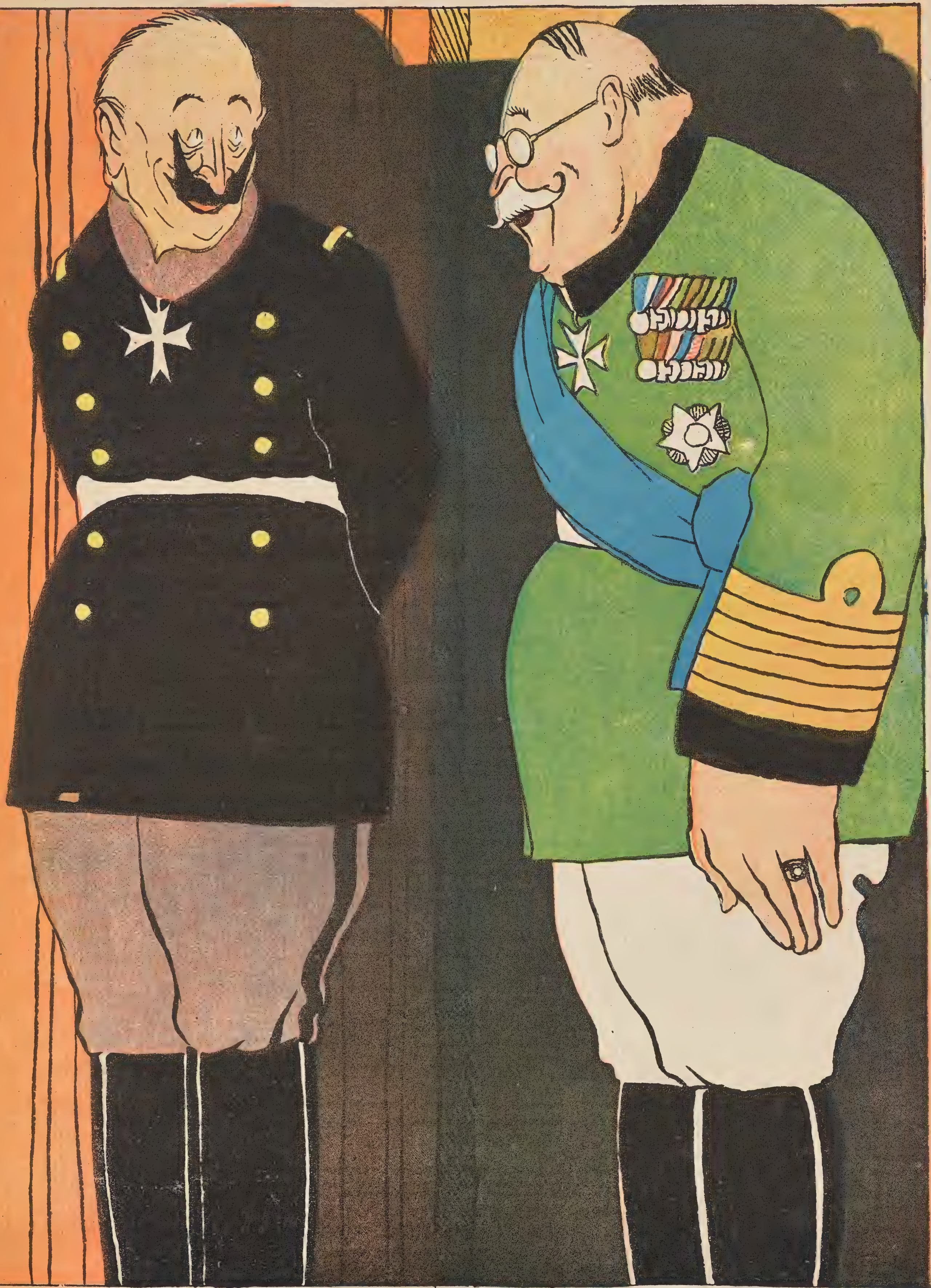
(Dessin de Paul Iribe.)

— SIRE, IL'EM  
— DONNEU



LA BAIONNETTE

NEUTE



DEMANDENT DU PAIN  
LEUR DES VICTOIRES...





(Dessin de Nib.)

Nous voici de nouveau à la saison des marrons, Mikael.  
Les marrons ! Il y a bien longtemps que nous ne récoltons que cela !



(Dessin de Djilio.)

— Frau Dorothee Teuffelstock prétend que son fils ne lui a rapporté de France que quelques douzaines d'aiguilles...  
— Elle ne parle pas des montres qui sont autour !!!



BAIONNETTE



(Dessin de Métyvet.)

Dans le goût (le mauvais goût) du *Simplicissimus*.

L'IDOLE

Et dire qu'ils y croient encore!





(Dessin de Legrain)

LA PRIÈRE DU JOUR  
*Donnez-nous aujourd'hui notre carte de pain quotidien.*



LA BAIONNETTE



— Dites donc, mon garçon, c'est de la terre prussienne, ici ; on ne crache pas dessus. Vous pourriez attendre d'être retourné en France ou en Pologne !...

(Dessin de Villemot.)



## PEINTS PAR EUX-MÊMES



(Lustige Blätter.)

— Encore crevé ! C'est étonnant, c'est toujours de mon côté !



(Simplicissimus.)

— Je me demande s'il faut une carte de vêtements pour porter ma veste au Mont de Piété.



(Fliegende Blätter.)

— Je ne comprends pas qu'en temps de guerre, tu portes des robes aussi chères.  
— Il faut bien faire vivre les ouvrières... et puis, je ne les paierai que quand la guerre sera terminée...



(Fliegende-Blätter.)

LA CUISINIÈRE, (devenue conductrice de tramway) à son ancienne patronne. — Complet, que je vous dis ; c'est moi qui commande, maintenant.



(Lustige Blätter.)

— Vous n'êtes pas gai, aujourd'hui.  
— C'est que je passe mon examen demain matin.  
— C'est demain soir, alors qu'il faudra être triste.



(Simplicissimus.)

— J'envoie tous mes manuscrits aux vieux papiers. Je savais bien qu'un jour ils seraient utiles à la patrie.



(Fliegende Blätter.)

— Comment pouvez-vous vous permettre de m'embrasser. Vous n'êtes même pas en gris ! (tenue de campagne).  
— Ça ne fait rien, petite, la nuit tous les soldats sont gris !



(Fliegende Blätter.)

LA DAME (qui prend une servante au bureau de placement.) — Vous pouvez venir avec moi. Ce sont là tous vos bagages ?

— Oh, j'ai une grande malle, mais je la laisse toujours ici, par précaution...



# PEINTS PAR EUX-MÊMES (suite)



(Fliegende Blätter.)

— Mais, madame, il y a huit jours que vous avez cette lettre !

— Elle sentait si bon, que je l'avais mise dans mon armoire, pour parfumer mon linge.



(Fliegende Blätter.)

— Encore une victoire ! Apportez un autre bock pour mon mari !

— Dépêche-toi, avant qu'elle ne s'aperçoive que c'est le journal d'hier...



(Fliegende Blätter.)

— Pourquoi ne veux-tu plus porter ce chapeau ? Tous mes amis te trouvent charmante avec.

— C'est précisément pour cela qu'il faut m'en acheter un neuf ! Je ne veux pas plaire à d'autres hommes qu'à toi...



(Fliegende Blätter.)

— Mais où sont donc passés les deux petits chéris à leur mère ?



(Fliegende Blätter.)

— Nous vieillissons, maman !

— Toi, peut-être... mais pas moi.



## LE PINARD

Liqueur chère aux Poilus ! suprême consolation dans l'horreur monotone des tranchées, coup de l'étrier réconfortant avant l'assaut. Léandre, Capy, Delaw, Genty, Métivet, Ordner etc., Jean Richepin, de l'Académie Française, Louwyck te chantent dans le prochain numéro de la Baïonnette qui fera sensation au front comme à l'arrière.





A LA FAÇON DE BARBARIE...



(Dessin de Marco de Gastyne.)



# LA BAÏONNETTE



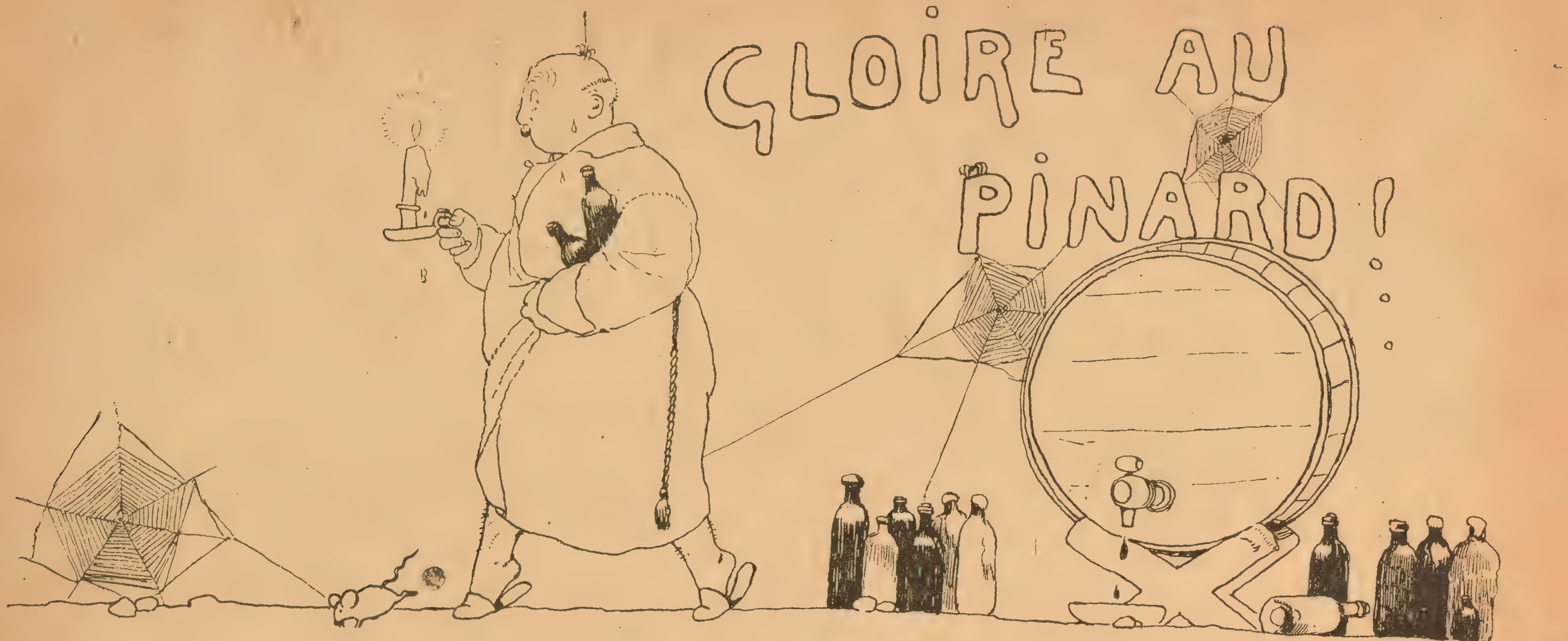
Marcel Capy

LE PINARD

DESSINS DE

CAPY, LÉANDRE, DELAW, GENTY, MÉTIVET,  
ORDNER, etc. Texte de JEAN RICHPIN,





PAR JEAN RICHEPIN  
de l'Académie Française

**A**h ! fichtre non, ce n'est pas un article qu'il y faudrait pour lui rendre les hommages et les grâces dont il est digne, à ce glorieux, à ce brave, à ce bon, à ce cher pinard !

On a comme une honte et presque un remords, vraiment, de ne pouvoir lui consacrer que cela, que cette misère, un pauvre article écrit à la hâte, dans la fièvre, de bric et de broc.

Mais oui, et le broc fût-il même tiré d'un tonneau contenant la purée septembrale la plus rare et la plus précieuse, avec tout son bouquet de souvenirs, d'anecdotes, d'érudition, de rhétorique, de science et d'art !

Qui donc, au reste, peut se flatter de le posséder, parmi les heures tragiques où nous vivons, ce tonneau-là, bien reposé, choyé dévotement dans le tabernacle d'un caveau que n'ébranle aucun tremblement de terre ? Et qui, même le possédant, aurait l'esprit et le cœur assez libres pour en tourner la chanterelle d'un geste tranquille ?

♦ ♦

Hélas ! je le sais bien, je ne le sais que trop ce qu'il faudrait à la gloire du pinard. Ce qu'il y faudrait, c'est un poème.

Mais quel poème ! Tout ensemble épique, lyrique, dramatique, comique, faisant vibrer toutes les cordes, embouchant toutes les trompettes, tapant sur tous les claviers, ouvrant tous les registres de toutes les orgues, exprimant toutes les passions, toutes les horreurs, toutes les sublimités.

Et cela n'est pas encore assez dire. Car le plus luxuriant des orchestres y manquerait d'instruments, comme le plus riche vocabulaire y serait indigent de mots. Les sept cordes de la lyre s'y casseraient, et aussi celles qu'on a dû y ajouter. On aurait besoin de buccins pouvant se changer en flûtes. Les grandes ailes de l'ode devraient, à certains moments, être les ailes de papillon sur lesquelles voltige l'odelette ou la chanson populaire. Le masque de bronze par quoi rugit le drame serait en même temps la bouche que fleurit le sourire.

Où est-il le poète qui l'enfantera, ce poème universel, poème d'idéal et de réalité ? Où est-il le poète en qui ressusciteront à la fois Homère, Pindare, Eschyle, Théroulde, Dante, Shakespeare, Molière, et tous les génies anonymes de notre vieille chanson française ?

Car c'est notre âme entière, et aussi l'âme de l'humanité sauvée par nous, qu'il aura ainsi à traduire, celui qui osera vouloir, ne fût-ce qu'un peu, évoquer toute la poésie en germe dans ces trois petits mots : *Gloire au pinard !*

♦ ♦

Peut-il être, celui-là, au-dessus de la mêlée ? Non. De cet Olympien nous n'avons que faire. Assez des prétendus et ridicules surhommes ! Les hommes, les simples hommes que sont nos poilus, sont tellement plus grands et plus beaux !

Il y est donc à même, dans la mêlée ? Sans doute. En sortira-t-il indemne ? Souhaitons-le de toute notre foi, de tout notre amour ! Il l'aura bien mérité. Nos héros l'auront bien mérité aussi. Bénissons-le d'avance, et attendons-le !

Et, en l'attendant, cet Egrégore miraculeux, pour occuper tant bien que mal notre attente, n'ayons ni honte ni remords, humbles journaliers que nous sommes, de rendre au glorieux, au brave, au bon, au cher pinard, quelques-uns des hommages et quelques-unes des grâces qui lui sont dûs.

Si le cœur y est, qu'importe que notre tribut soit payé en gros sous, en de hâtifs articles indignes de lui, éphémères, écrits sur un bout de table, improvisés de bric et de broc et le broc fût-il d'étain cabossé ou de bois vermoulu, avec une gueule ébréchée qui verse va comme je te pousse !

♦ ♦

Et d'abord revendiquons, pour le modeste pinard les nobles origines de son nom. Il n'en a pas besoin, à coup sûr. Être, sans plus, le vin de la tranchée, le nectar du poilu, l'ami, le père nourricier, d'un pareil héros, de ce preux unique dans l'histoire, voilà qui lui suffirait amplement, à sa noblesse. N'empêche qu'il est de haut parage, le bougre, et, puisque cela est, pourquoi ne pas le dire ?

C'est tout à fait irrévérencieusement, et contre toute justice, qu'on se plaît à lui attribuer une naissance argotique.



Du Grec, oui Monsieur...



LA BAIONNETTE



— Si c'est pas malheureux ! ces cochons-là, ils ont encore coulé un bateau de 500 tonnes. (Dessin d'Hervé Baillet.)



(Dessin de Jobbé-Duval.) — Mon capitaine ! une marmite a tombé su l'tonneau. L'pinard y fout l'camp !





(Dessin de Raymond Pallier.)

— Du pinard ! du pinard ! Alors tu t'imagines que tu as une gueule à boire du pinard !



(Dessin de Le Rallie.)

— Oh ! ce n'est rien, mon lieutenant, le pinard est sauf





(Dessin de Georges Delaw.)



Il a pour père un certain *pineau*, fort honorablement connu en Bourgogne, où il fait depuis longtemps figure sous l'espèce d'un raisin noir, ainsi nommé parce que sa grappe aux grains serrés rappelle par sa forme la pomme de *pin*.

De ce raisin *pineau* est issu, en droite ligne le vin le plus délectable que l'on fait dans cette illustre Bourgogne, vin à propos duquel notre Rabelais a écrit souventes fois, et notamment ceci, entre autres belles choses et savoureux témoignages :

« *O lacryma Christi ! C'est de la devinière. C'est vin pineau.* »

Mais la famille du pinard ne se borne point à ce père. Elle a force aïeux non moins célèbres. Par exemple des cousins, en Touraine et en Anjou, lesquels, il est vrai, sont de raisin blanc au lieu d'être noir, lesquels nonobstant portent aussi ce même nom de *pineau*.

Le pinard a même des ancêtres qui ont certainement tenu leur place aux croisades. Excusez du peu ! Comment en douter, puisque leurs descendants étaient encore en pleine prospérité au début de la guerre de cent ans ? Cette branche de la famille avait, d'ailleurs, nom *piné*, ainsi qu'il appert des lignes suivantes, cueillies dans le bon chroniqueur *Froissart* :

« Et vinrent li Engles en une bonne grosse ville que l'on appelle Limous, et y fait-on *piné* plus et meilleure que d'autre part. »

En outre, le pinard lui-même, avec la même orthographe qu'aujourd'hui, signifiait, en vieux français, non seulement le vin, mais encore, par allégorie, la richesse. Une petite pièce de monnaie était baptisée ainsi. Et quiconque en possédait beaucoup était dit un pinard, comme nous disons à présent un richard.

Ne voilà-t-il pas, convenez-en, une belle généalogie ?

♦ ♦

Mais ne remonter qu'aux Croisades, qu'est-ce, en vérité, pour le noble pinard ? Combien sa source est plus lointaine encore ! *Erudimini*, vous qui avez soif d'apprendre et de savoir !

Pour peu que l'on ait lu Rabelais, on n'ignore pas ce que c'est que *humer le piot*, autrement dit *boire du vin*. A ceux qui l'ignoreraient quand même, je citerai la phrase du *Pantagruel* (I. 2) ainsi conçue :

« Ceste nectarique, délicieuse, précieuse, céleste, joyeuse, défique liqueur qu'on nomme le piot. »

Mais d'où vient ce *piot*, s'il vous plaît ? De l'argot, croient quelques demi-savants qui le rattachent aux vocables truandesques *pivois* et *pivre*. Erreur complète. Et Littré en personne y contredit, lequel, à la page 1126, colonne 3, de son dictionnaire, le fait raisonnablement dériver du verbe *pier*, signifiant *boire*.

Or, *pier* lui-même, de qui sort-il ? Du grec. Oui, monsieur, du grec, parfaitement. Du grec, où *boire* s'exprime par les verbes *piein* et *pinein*.

Et *pineau*, enfin, remonte ainsi jusque là, n'en doutez pas ! A preuve que nos auberges villageoises, comme les tavernes

de l'antiquité latine et grecque, portent toujours pour enseigne parlante la branche de *pin* qui convie les gens à boire, à pier, à humer le piot, à se reconforter avec le pineau, avec le piné, avec le pinard.

Et ne dites pas non ! ou je vous pulvérise sous cette étymologie plus ancienne que tout, à savoir que tous ces mots ont pour racine commune et première le sanscrit *pi*, qui exprime l'idée de boire.

De boire quoi donc, je vous prie ? Quoi, sinon la boisson par excellence, *id est* le pinard ?

♦ ♦

Mais je me soûle et vous soûle d'érudition linguistique. Pardon ! Chacun le fait comme il peut, dans sa partie. Songez donc à tout ce que vous dégoîserait un médecin, par exemple, s'il vous parlait, au point de vue hygiénique, du pinard !

Et dire que tout ce poème, si personne finalement n'est de taille à l'écrire, ni même à l'entreprendre, il tiendra dans un simple geste, plus bref encore que ces trois petits mots, et cependant plus grand, plus éloquent, plus lyrique, plus épique, plus humain et plus divin à la fois, que toutes les chansons de gestes réunies !

Quel sera-t-il donc, ce geste auquel je songe ?

Celui de nos infirmières, devenues alors les cantinières de la victoire, et qui l'auront si bien gagné.

Sur la voie sacrée, douloureuse et sublime, où nos poilus auront bu le pinard, où tant d'entre eux auront répandu leur sang, et perdu la vie, la douce vie, en laissant derrière leur mort tant de veuves et d'orphelins, sur ce chemin du calvaire viendront en pèlerinage des pèlerins du monde entier, qu'aura délivré la France.

Eh ! bien, s'ils veulent être dignes de le faire, cet auguste pèlerinage, qu'ils ne le fassent pas en touristes curieux, mais en dévots humbles et fervents. Dans des verres de paysans, ainsi que dans des calices touchés d'une main tremblante, qu'ils y boivent à leurs repas le pinard des poilus, versé par nos cantinières silencieuses, et payé le plus cher possible au bénéfice des veuves et des orphelins de France !

JEAN RICHPIN,  
de l'Académie française.

(Illustrations de Marco de Gastyne.)



...Qu'ils ne le fassent pas en touristes curieux.



# LA BAIONNETTE



— Gloire au Pinard... le clair et joyeux vin de France !  
— A la tienne, Étienne !

Mais il y a Pinard et Pinard. Il y a le faux, l'ignoble truqué que des mercantis sans vergogne vendent 1,50 aux Poilus...

Il y a le vrai, le bon... celui qui a mûri sur les coteaux de Bourgogne ou du Bordelais... Celui-là, dans les tranchées, réconforte et évoque de doux souvenirs !



Il y a le vin nouveau, qui serait excellent si nos Poilus avaient le temps de le laisser vieillir...



Il y a les vieux vins, exhumés des caves pour rendre la santé à nos chers blessés...



(Dessins d'Henriot.)

N'oublions pas les « Pinards » étrangers. Nos amis Italiens ne dédaignent pas le chianti, sur les sommets du Trentin...

Celui que le cavalier a trouvé le meilleur, c'était le vin de Moselle que les jeunes Alsaciennes lui versèrent, du côté de Thann...

Soignez bien, en vos celliers, le vin de 1916... c'est celui que boiront nos enfants à leurs retours : le Pinard de la Victoire !

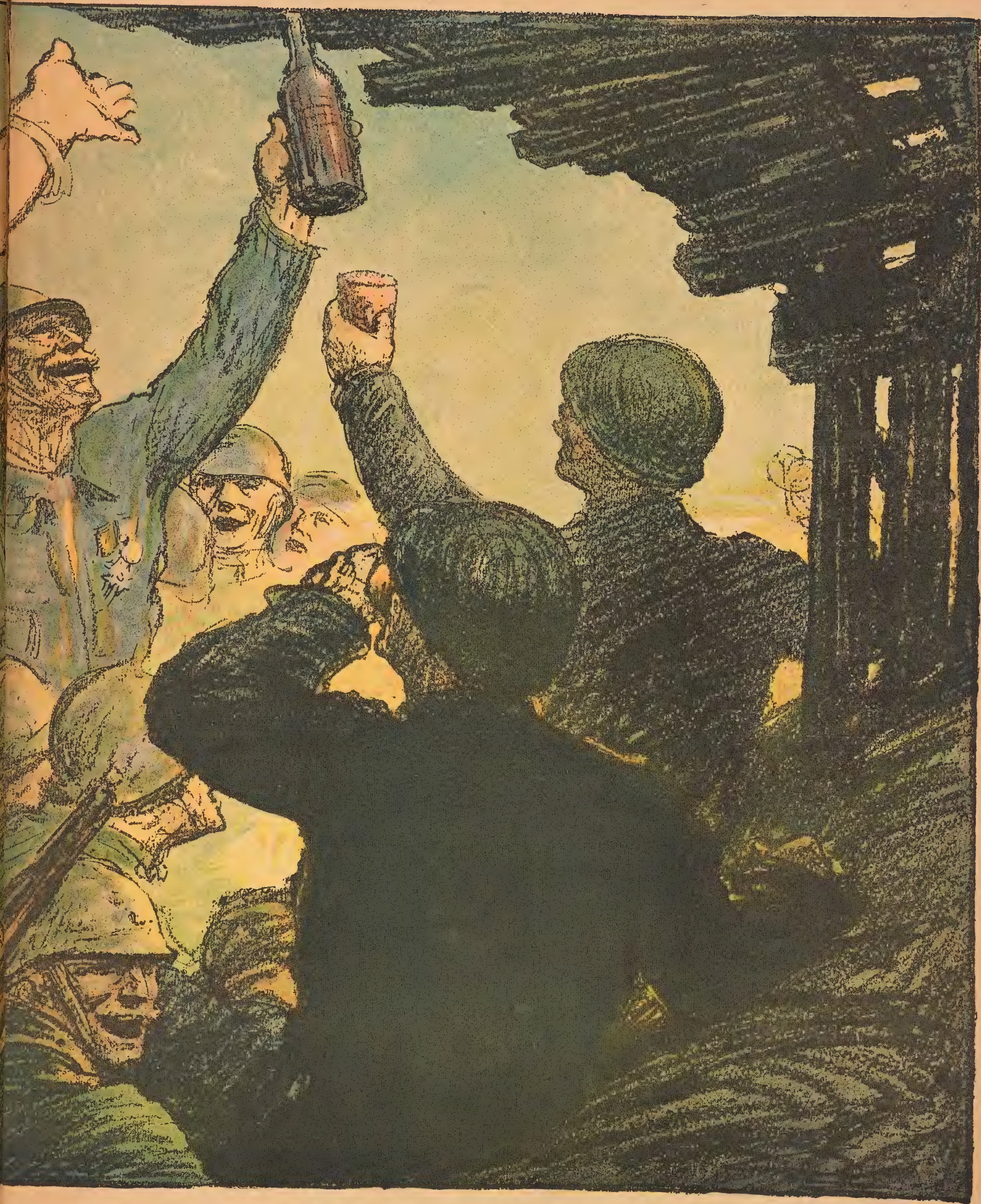




(Dessin de Léandre.)

ILS N'EN ONT P  
La bonne gaieté française n'abar





EN GERMANIE  
ne jamais les braves poilus.



# ODE AU PINARD

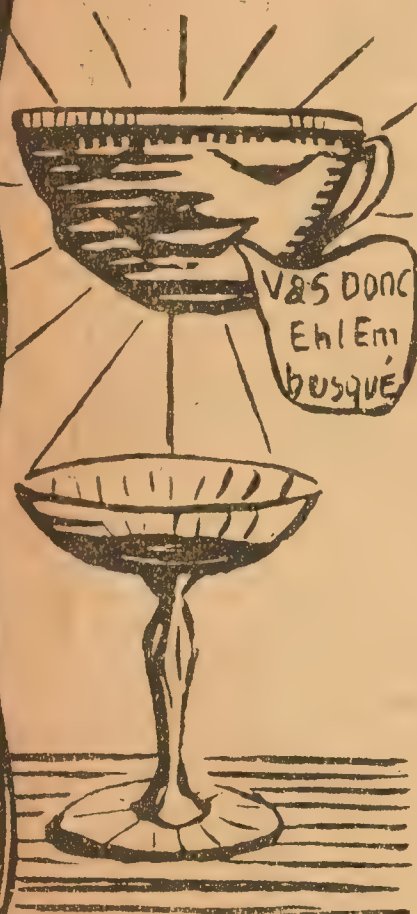
Pinard, sang rouge de la terre,  
Flots si vivants que les poilus,  
Quand leurs lèvres s'y désaltèrent,  
Sentent flamber dans leurs artères  
L'ardeur des vieux Gaulois, salut !...

Viens-tu des caves de l'histoire  
Où les dieux te cachaient parmi  
Les boissons de sang et de gloire  
Qu'aux sons flamboyants de victoire  
Les vieux guerriers aimaient à boire  
Dans le crâne des ennemis?...



Tu mêles métiers et provinces :  
Cours de Saint-Dié, Lille ou Redon,  
Riches ou gueux, acteurs ou princes,  
Qu'ils aient le ventre énorme ou mince,  
Plus de rancune entre eux ne grince :  
Tous sont frères par leurs bidons.

Voilà leur mascotte, leur signe,  
Le seul qu'ils ne quittent pas plus  
Que leur « godasse » ou leur consigne,  
Qui noie le cafard ou la guigne,  
Qu'un obus parfois égratigne  
Ou crève aux flancs de son poilu.



Tu n'as point l'orgueil du bourgogne  
Ni la richesse des bordeaux,  
Mais ton sobriquet sans vergogne  
Fait, dans les bons coins où ça cogne,  
Briller les yeux, rire les trognes  
Et chanter le cœur des héros.

Méprisant les robes de paille,  
Les cartes d'or où luit un nom  
Qu'un valet hautain répétait,  
Près des tables où l'on godaille,  
Tu nous viens en simple futaille  
Sous la voix large du canon.

Car sous les marmites qui pleuvent,  
Dans le sang, les gaz, les fracas,  
Sans que la mort même l'émeuve,  
Chacun court vers toi et s'abreuve  
Comme un Hindou dans le Grand Fleuve.

Tous nos héros que tu pénètres  
T'adorent, pinard, comme un dieu.  
On voit des visages de reîtres  
Prendre un air mystique de prêtres  
Pour voir ton sang rose apparaître  
Et le boire en fermant les yeux.



Ton seul clapotis réconforte  
Quand sur ta mousse on voit flotter  
Des bouts de bois, des mouches mortes,  
De l'étope et des vieux cloportes,  
Sans que tes flots qui les apportent  
En reculent épouvantés.

Chacun sans barguigner t'avale  
Et, pour travestir l'apreté  
Des éthers que ton cru exhale,  
Ni les coupes de fin cristal  
Ni même un hanap d'or ne valent  
Un quart de fer bien culotté.



C'est qu'en toi palpite et s'éveille  
Les horizons qui t'ont mûri,  
Les chansons, le vent, le soleil,  
Les coteaux où fleurit la treille,  
Leur clarté qui nous émerveille,  
L'âme entière de la Patrie...

Pinard, sang rouge de la terre,  
Joie si vive que les poilus,  
Quand leurs lèvres s'y désaltèrent,  
Sentent flamber dans leurs artères  
L'ardeur des vieux Gaulois, salut !...

LOUWYCK.

*pierré portelle*







(Dessin de Foy.)

UN CONNAISSEUR

— Nous ne parlons plus que le langage des tranchées. Ainsi, le vin, nous appelons ça du pinard.  
— Oh ! baronne ! celui-ci c'est de la piquette.





(Dessin de Ray Ordner.)

ENIGME

— J'y comprends rien !... J'n'ai bu que du pinard depuis le début de la guerre et v'là que j'ai d'eau dans l'genou ! !...





Ch. Genty

UN DÉLICAT

(Dessin de Genty.)

- Sais-tu, Nainesse, que les Gaulois, nos ancêtres, buvaient l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis ?  
 — Possible... Mais c'est pas une raison pour m'offrir le pinard dans le casque d'un copain.



LES MEILLEURS DESSINS

CANICULE



(L'Événement.)

(Dessin de Mars Trick.)

— T'as soif, mon vieux !... Tiens, voilà mon quart !  
— T'aurais pas plutôt un d'mi ?



(Le 74<sup>e</sup> territorial d'Infanterie, journal du front.)

BOMBARDEMENT A E.

— Sauvons le pinard !



(London Mail.)

— Vous avez eu beaucoup d'ennuis avec les hommes de loi, pour l'héritage de votre femme ?  
— Oh ! oui, m'sieu ! Il y a des moments où je regrettais qu'elle fût morte.



(Le Pays de France.) (Dessin de Pièrre Colombier)

— Alors qu'est-ce que t'as, mon vieux nègre ?  
— Oh ! c'est grave ! li toubibe il a dit : « Mal blanc ! »



(London Mail.)

(Dessin de Starr W.)

— Caporal, vous veillerez à ce que tous les hommes changent de chemise !  
— Mais, capitaine, ils n'en ont qu'une chacun...  
— Eh bien ! qu'ils changent entre eux !



(La Victoire.)

(Dessin d'Ibels.)

— Où sommes-nous, ici, vieillard ?  
— Sur l'ancienne voie triomphale, petit !



(L'Événement.)

(Dessin de Gil Baer.)

— C'tit jus-là, mon vieux Boche, ce sera le Pinard de la Victoire, mais pas pour ta gueule !



LES MEILLEURS DESSINS (suite)



(London Mail.)

— Est-ce que vous venez avec nous en patrouille, cette nuit, Fritz ?  
— Pas de danger, Hans !  
— Pourquoi ? Qu'avez-vous à craindre, nous serons dix.  
— Vous serez peut-être neuf, mais nous ne serons pas dix !



(Le Front.)

(Dessin de Maurice Motet.)

— Dis donc, vieux, tu vois pas qu la guerre a soyé finie et qu on aye oublié d nous prévenir !...



(Life, New-York.)

Il n'avait jamais pu distinguer les jumelles,

...jusqu'à ce que...



(Le Rire.)

(Dessin de Métivet.)

NÉMROD IMMOBILISÉ



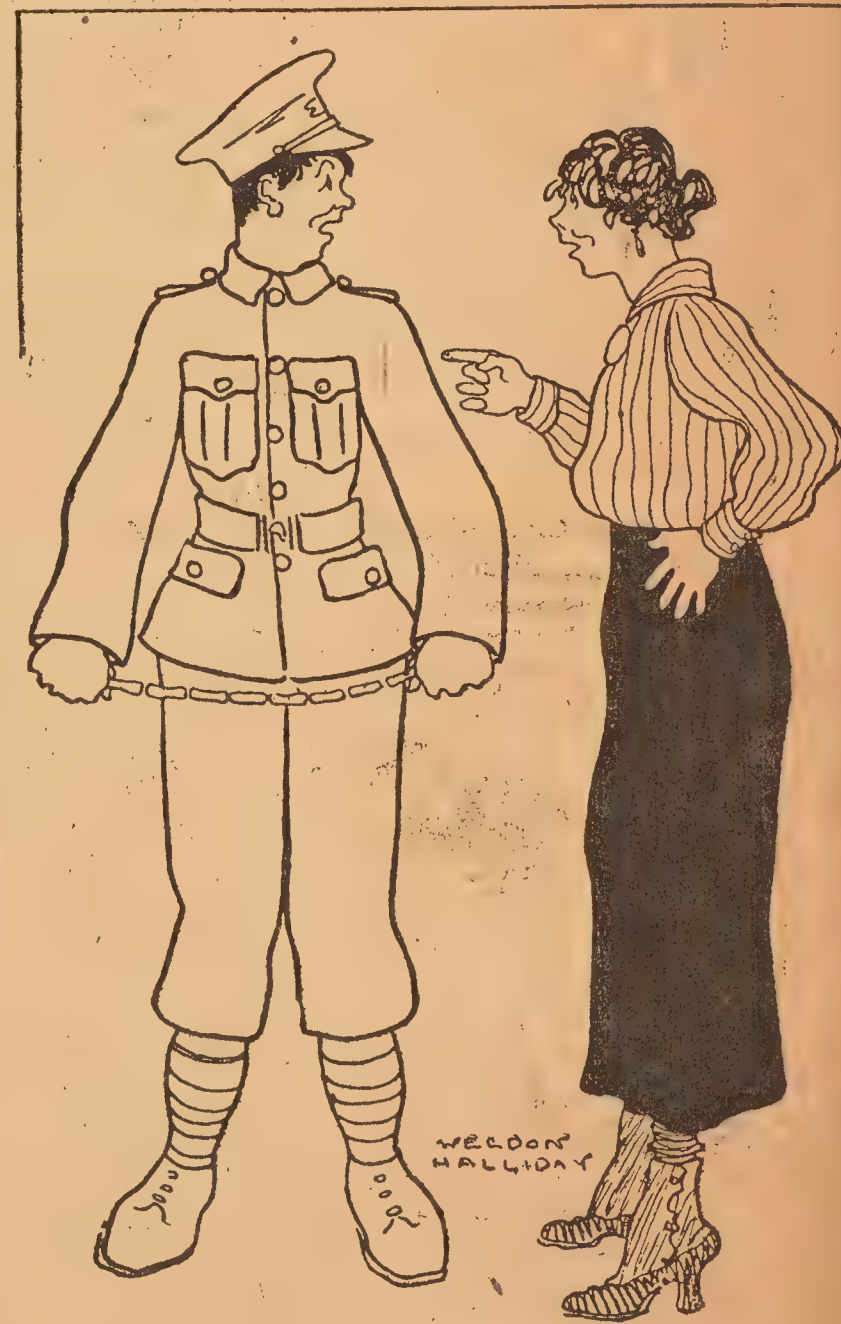
(London Mail.)

— Est-ce ma robe qui est trop courte pour mon jupon, ou mon jupon qui est trop long pour ma robe ?



ON LES AURA!

Qui en douterait ? Ce ne sont certes pas les lecteurs de la *Baïonnette*. Ses collaborateurs sont là, d'ailleurs, pour les confirmer dans cette conviction patriotique et évidente. Voyez dans notre prochain numéro : le poilu robuste et confiant du regretté Charles Toché, l'impressionnante composition d'Irbe, les amusants dessins de Fabiano, de Fleurac, Fournier, Jobbé-Duval, etc., la fantaisie de De Kobra et la célèbre chanson de Rip (paroles et musique), créée par Vilbert dans la Revue du Palais Royal.



(London Mail.)

(Dessin de Weldon Halliday)

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas engagé dans un régiment écossais ?  
— Il aurait fallu que je me lave les jambes. Y a rien d' fait !





men Métivet 1916

(Dessin de Métivet.)

POUR UNE ENSEIGNE

*Vaut mieux trinquer comme ça que comme les Boches.*



(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE.)

(30, rue de Provence, PARIS. — Tél. Bergère : 57-01.)

# LA BAÏONNETTE



DESSINS DE

CHARLES TOCHÉ, PAUL IRIBÉ, FABIANO,  
DE FLEURAC, FOURNIER, JOBBÉ-DUVAL etc.  
Texte de MAURICE DEKOBRA

DANS CE NUMÉRO : LA CÉLÈBRE CHANSON de RIP : ON LES AURA ! (paroles et musique), créée par Vilhain





PAR MAURICE DEKOBRA

*Impromptu martial en 3 rafales de 75.*

LES COMPÈRES : Les Poilus de la 4<sup>e</sup> du second.

LA COMMÈRE : La Marraine Verte.

*La scène représente la « cagna des Zigomars », dans une tranchée de première ligne du front de la Somme. Le souffleur est dans un trou de marmite. Le régisseur Chambol (trois brisques, une citation) inspecte la salle, l'œil au périscope.*

CHAMBOL. — Ya du monde aux créneaux ! Chic, c'est bien garni en face. Tout le gratin de la Saxe et du Wurtemberg nous écoute... Vous êtes prêts, Messieurs ? Si vous n'avez plus



— Y a du monde aux créneaux.

de blanc gras, prenez le petit Suisse de l'Intendance et rougissez-vous le teint avec du pinard.

CHŒUR DES POILUS :

Pour commencer notre impromptu  
Nous n'attendons que la Marraine ;  
Nous avons masques et tutus,  
Perruques et robes à traîne.  
Pour commencer notre impromptu  
Qui fera rire les baleines,  
Nous n'attendons, doux mais têtus,  
Qu'un signe de notre Marraine.

LE CUISTOT (*surgissant, essoufflé, du boyau 14.*) — Vingt-deux ! La voilà... Je coupais de la barbaque pour le gueuleton de cinq piges quand le doublard me dit : « Mince ! voilà une Pantrucharde. » Je zieute du côté du « gourbi des Totos » et je reconnais...

LA MARRAINE (*paraissant, empanachée de vert et la jupe relevée sur ses bras smaragdins.*) — Me voilà ! Faites-moi bon accueil, je viens en droite ligne de Paris.

LE CUISTOT (*traduisant.*) — De Paname.

LA MARRAINE. — J'ai obtenu des gendarmes...

LE CUISTOT. — Des cognes...

LA MARRAINE. — Qu'ils me laissent passer. Et j'ai pu, dissimulée dans un camion de viande gelée...

LE CUISTOT. — Dans une roulante de frigo...

LA MARRAINE. — Sans être vue des officiers...

LE CUISTOT. — Des huiles...

LA MARRAINE. — Arriver...

LE CUISTOT. — Radiner...

LA MARRAINE. — Jusqu'ici. Ouf !

CHAMBOL. — Un ban pour la Marraine !

UN BLUET. — Voici toujours un escabeau, Madame.

*La Marraine accepte. Le Bluet, troublé, tour à tour pâlit comme une marguerite et rougit comme un coquelicot.*

LE CUISTOT. — Toi, t'as les foies tricolores. Barre-toi en douce et occupe-toi d' Rosalie.

*Une salve de 75 frappe les six coups sur les Boches.*

CHAMBOL. — En scène pour le un ! Ma Commère, le rideau se lève pour « On les aura !... » et dans un fauteuil encore ! Nous allons vous présenter d'abord la ménagerie du front : le Singe et la Frigo, présentés en liberté par le dompteur Godelu, caporal d'ordinaire.

*Un poilu masqué et un poilu caparaçonné de plaques de tôle sortent de la cagna, conduits à la cravache par le dompteur Godelu : médaille militaire, croix de guerre.*

LE SINGE (*d'une voix caverneuse et se dandinant*) :

Je suis le primate achevé  
D'un coup de masse à La Villette,



— J'arrive de Paname...





(Dessin de Barbe)

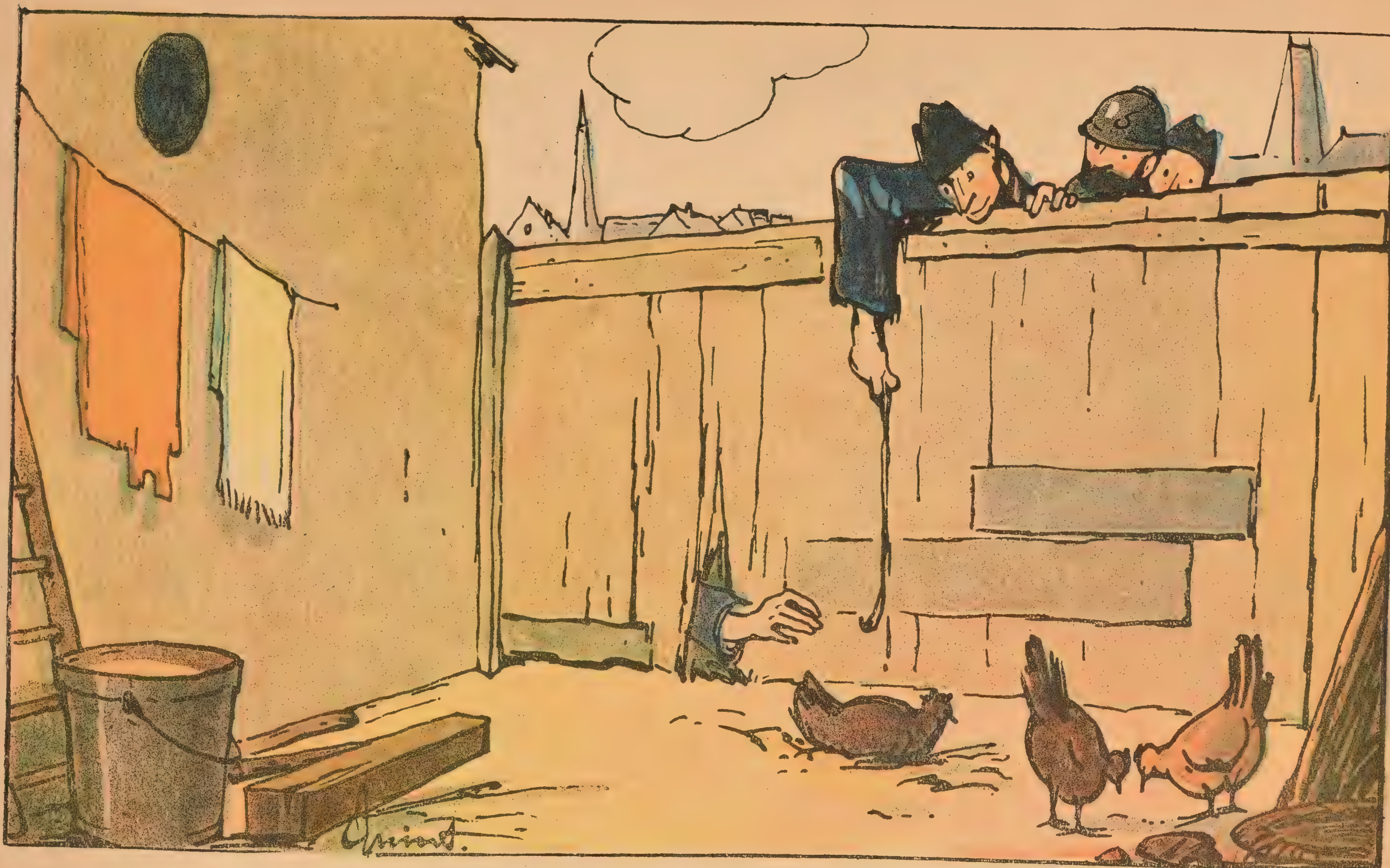
— Ja, Ja, les Anglais, c'est nous qui vous aurons...  
— En attendant, c'est nous qui les avons... avec nous.



(Dessin de Zip.)

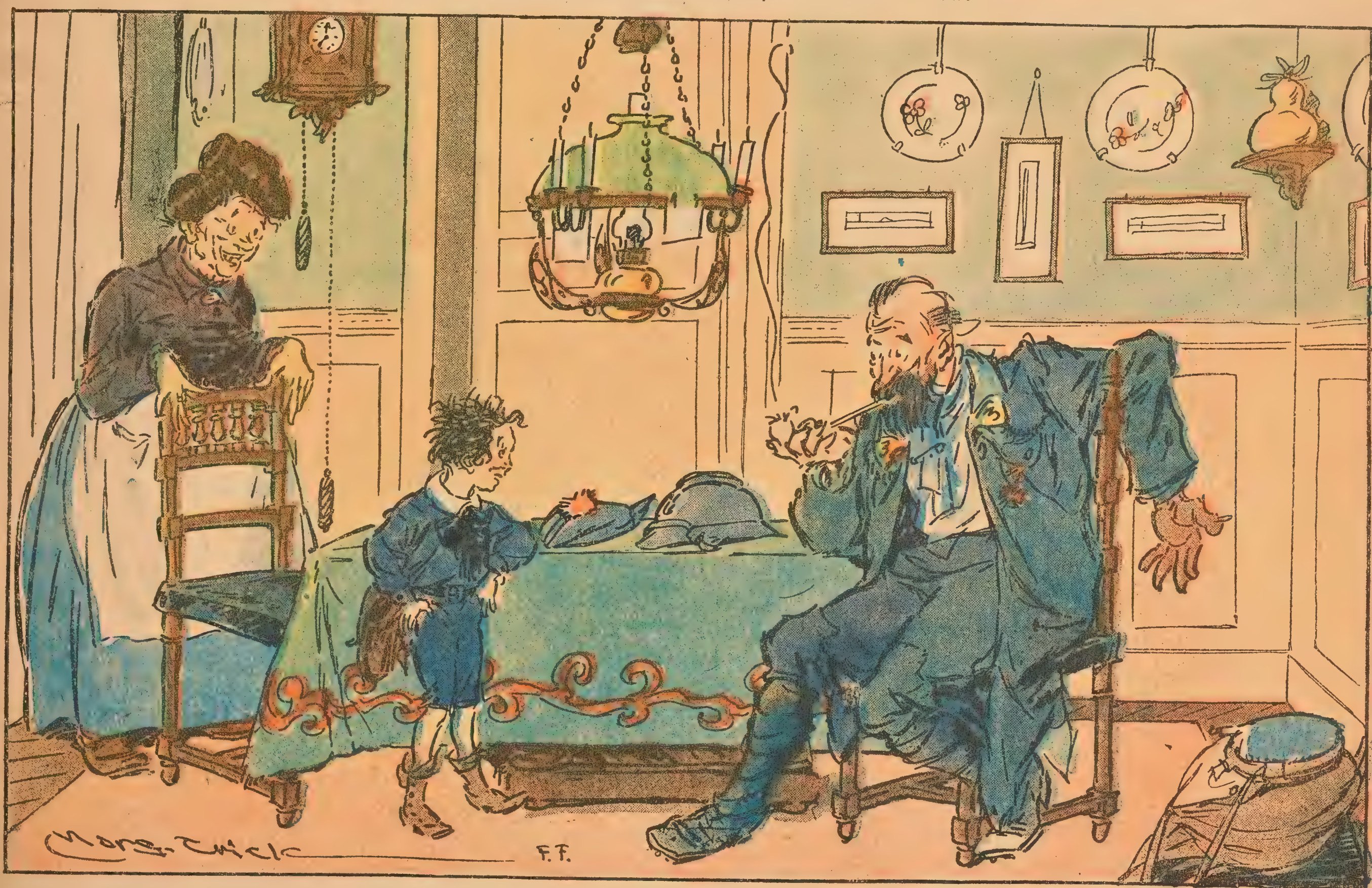
— Alors, on les aura, pas ?  
— T'en fais pas, la même, j'comprends qu'on les aura. On les a déjà !...





(Dessin de Quint)

— Eh bien ! penses-tu réussir ?  
— Probable !... Tu connais l'refrain... On les aura !



(Dessin de Mars Trick)

— Et les verbes ?... Tu as dû les apprendre pendant mon absence ?  
— Oui, p'pa... l'verbe AVOIR : Nous les aurons, vous les aurez, ils les auront, les sales Boches !...





(Dessin de Jobbé-Duval.)

— Si c'est pas malheureux d'être dans cet état ! Tu ne serais même pas capable de dire quelque chose d'intelligent.  
— Si, mon capitaine... On les aura !...



Et quoique assez bien conservé,  
L'on me sert à la vinaigrette.

Dissimulé modestement  
Au fond d'une boîte hermétique,  
Je m'y désolé énormément  
Et rêve des deux Amériques.

Cahoté dans tous les fourgons,  
J'imagine douces idylles,  
Là-bas, dans les bois du Gabon,  
Avec des guenons versatiles.



Ecce homo !

Hélas ! le réveil est affreux.  
Le couteau du Cuistot me coupe  
Et, maudissant ce maître queux,  
Je barbot' céans dans la soupe.

Enfin, sous la dent du Poilu,  
Je fais ma dernière pirouette  
Et disparais dans l'Absolu,  
En pleurant sur la ciboulette.

*D'un coup de cravache, le Singe rentre dans sa boîte et la Frigo, la sauvage Frigo échappée des steppes australiennes, bondit vers la Marraine apeurée.*

LA FRIGO (chevrotant en sol mineur) :

J'étais une génisse aux prunelles rêveuses  
Qui mâchait de l'herbage en ne pensant à rien.  
Mais un jour un cow-boy, à l'allure enjôleuse,  
Me proposa sous l'orme un galant entretien.

Je l'attendis longtemps. L'atmosphère était froide.  
Le long de mon échine il courait des frissons.  
— Quel rustre ! m'écriai-je... Et je la trouve roide.  
Je suis vache, il est vrai, mais lui, quel polisson !

J'attendis tout l'hiver. J'attendis toute seule,  
Rigide en mon orgueil de n'en démordre pas.  
Un jour, le cow-boy vint : « Quelle drôle de gueule  
Vous faites, me dit-il en frôlant mes appas,

Rien que de vous toucher j'attraperais un rhume.  
Votre langue est figée, et dur votre

Je ne répondis rien... Alors, sombre  
Le cow-boy dégaina son énorme couteau.

Il me fendit le cœur, il me coupa la rate,  
Il me sortit la tripe et me vida la  
Puis il me vendit cher à quelque doux  
Qui, lui, me revendit plus cher à

Moralité : Ah ! la vache !...

*La chaleur des applaudissements fait fondre la Frigo que le Cuistot ramasse avec sa louche.*

LA MARRAINE (le face-à-main en



— Ch'étais pianist à St-Cloud, aiant la guerre...

bataille.) — Ne trouvez-vous pas, gentils filleuls, que Singe et Frigo sont sujets bien réalistes ? Que ne m'offrez-vous spectacle plus poétique ?

CHAMBOL (la main sur le cœur, tel Frédéric Lemaître un soir de cuite géniale.) — Marraine divine, tu seras satisfaite ! Jette un œil indulgent sur le Ballet des Grenades. Musique du maestro Rimailho. Accompagnement plaintif de Têtes de Boches entrechoquées...

*Des grenades aux mains, des Poilus chorégraphes exécutent jetés-battus et voltes aériennes, à la grande frayeur de la Marraine qui ouvre son ombrelle.*

CHŒUR DES GRENADES :

Fruits défendus de l'Embusqué,  
Faiseuses de communiqués,  
Nous sommes les rondes grenades.  
Nous avons le feu dans le corps  
Et nous réglons les désaccords  
Avec le Boche en embuscade.

Sensitives avec excès,  
Nous craquons sans le faire exprès  
Sur les caboches bavaïses...  
Nous sommes le fruit printanier  
Qui pousse sur le grenadier,  
Ce héros de l'Armée française !

*A ces mots les grenadiers, en glorieux quadrilles, lancent vers les tranchées ennemies deux douzaines de petits sujets et une étoile qui éclatent dans l'avant-scène du guetteur prussien. Il riposte faiblement. La Marraine, invitée par Chambol, se réfugie dans la cagna des Zigomars.*

GODELU (ex-domp' - teur, devenu Bonhomme du Monde, fait les honneurs de la cagna). —

Marraine, vous avez lu dans les gazettes maint article enthousiaste, signé par les Académiciens, vantant le confort de nos gourbis et les charmes anacréontiques de la vie au front... Vous jugerez par vous-même, assise sur cette caisse de biscuit en guise de bergère Louis XV... Ceci, marquissette bivalve, est notre Résidence d'Hiver et d'Été. Les murs de terre battue sont tapissés de toiles à sac et nul proprio hargneux ne nous interdit de poser des clous... Nous y accrochons nos casques lourds, qui font tomber les cheveux, et nous en neutralisons l'effet en nous asseyant autour de cette table en bois de Paname. Le pinard n'y coule pas à flots et nous nous consolons, les soirs d'hiver, en jouant à la bataille avec 32 cartes d'état-major hors d'usage. Notre ami Trinque, sapeur, a construit une mandoline avec un vieux tabouret de piano et ses mélodies, grattées d'un doigt expert à écraser les totos, nous bercent un temps notre ennui, comme parle Molière.

Point misanthropes cependant, nous espérons des jours meilleurs dans le froid exil du front et nous relisons à voix basse, tels des dévots en prière dans une mosquée arabe, la dernière lettre rose que vous nous écrivîtes. Ah marraine ! vous qui aurez vu le « luxe » de nos installations, dites bien à vos sœurs jolies, quand vous les reverrez là-bas, dites-leur que le Destin leur pardonnera d'être jeunes, d'être belles et d'être heureuses, si elles n'oublient pas, entre deux tasses de thé, Son Obscure et Modeste Majesté le Petit Poilu de France... »

MAURICE DEKOBRA.

(Illustrations de l'auteur.)





— On les aura !... temps d'un verbe qui se conjugue... Si on avait été armé en 1914 comme on l'est aujourd'hui, il y a longtemps qu'on les aurait eus...



— Mais sûrement qu'on les aura !... Ceux qui en doutent n'ont qu'à venir sur le front !



— Mais de doute, personne n'en a en France... et, en Allemagne ils commencent. Bethmann en tête, à n'en avoir aucun à ce sujet.



### FIANÇAILLES

— Pour sûr qu'on les aura !...  
— Les Boches ?  
— Oui, d'abord... mais des gentils gosses ensuite...

Les ombres de ceux qui les ont eus...  
Iéna !... Auerstaedt... Friedland... tels aïeux, tels petits-fils...



— La paix, les jours de bonheur...  
Mais oui, on les aura aussi !



(Dessins d'Henriot.)

— Les indemnités, les dommages... mais n'en doutez pas... on les aura !



— La liberté, la renaissance des cités, les réparations nécessaires, les punitions pour tant de crimes, on les aura !



— Quant aux Austro-Boches, ne dites plus aujourd'hui : « on les aura ! » dites : « on les a ! »





(Dessin de Paul Iribe.)

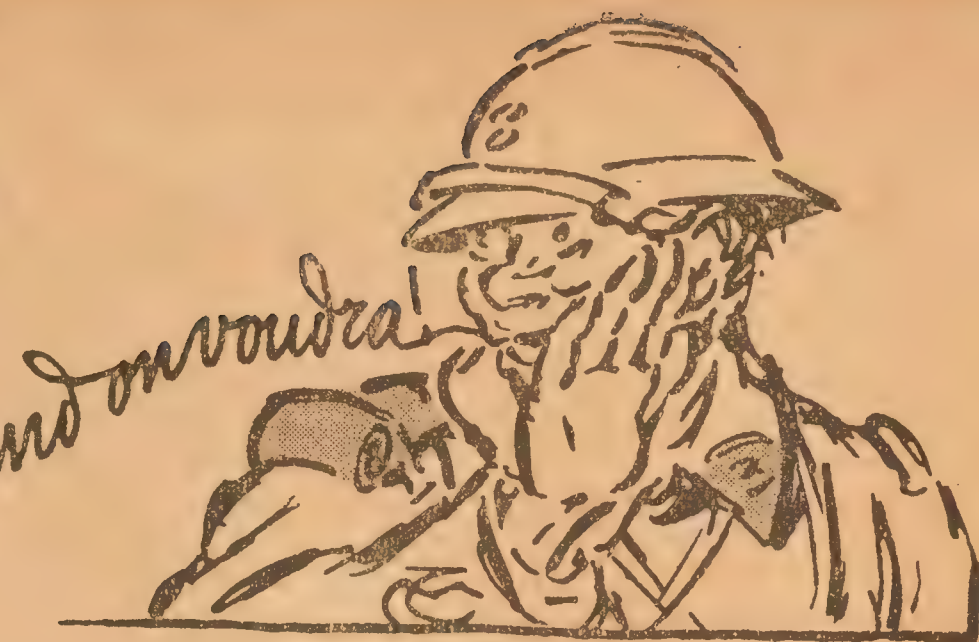








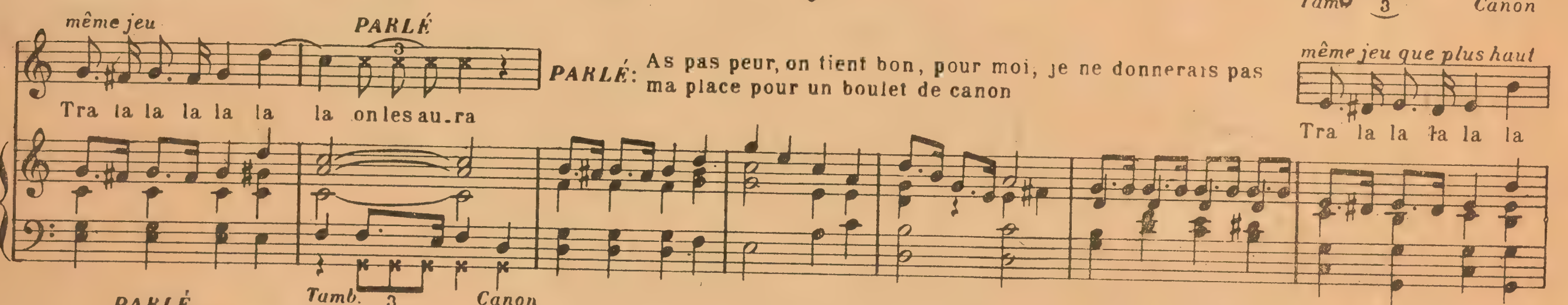
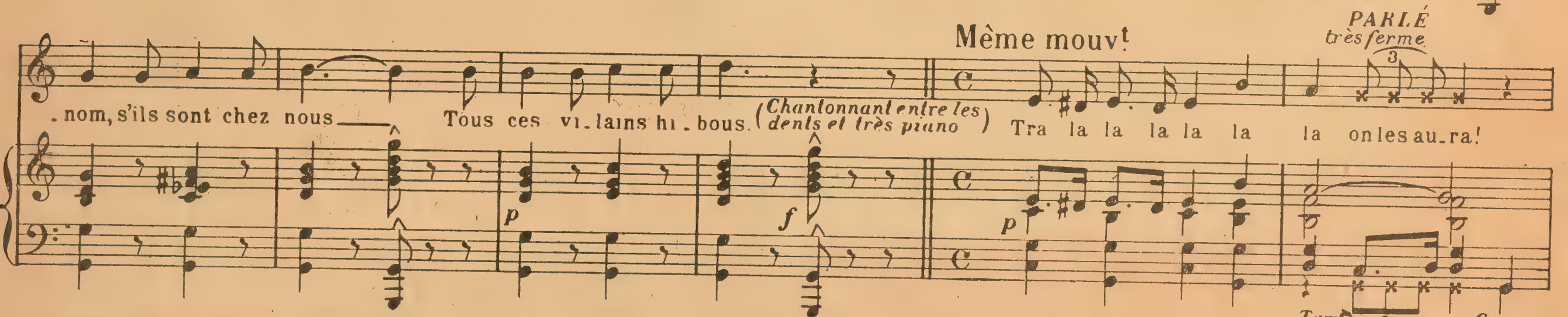
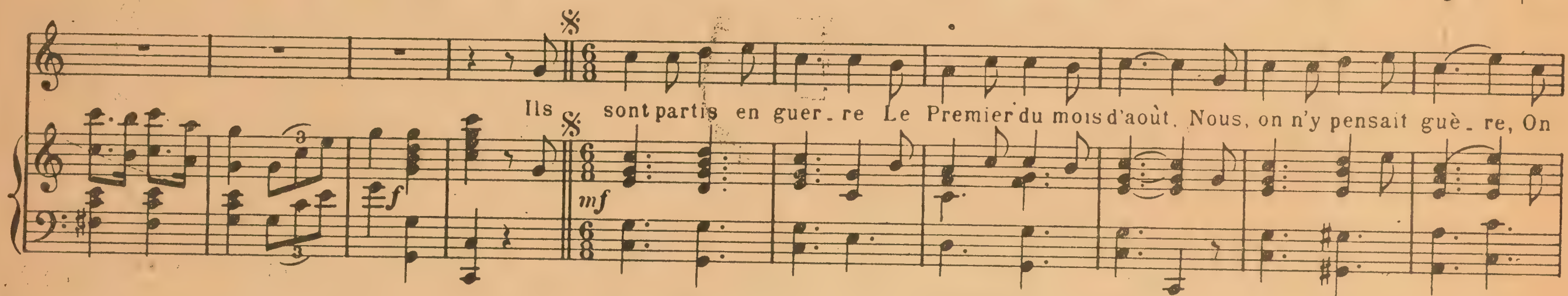
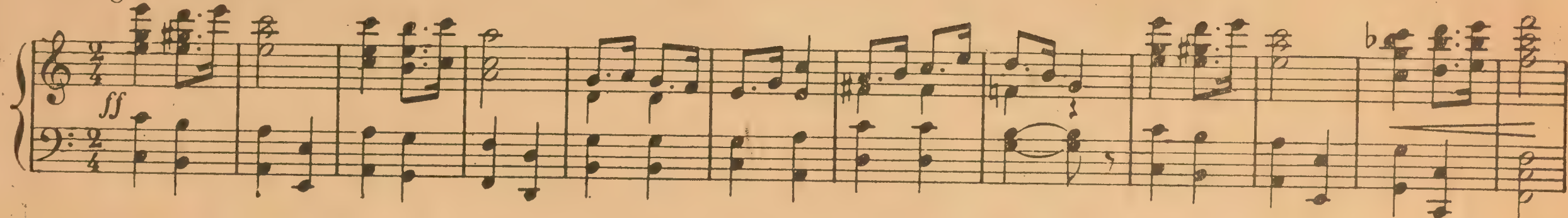
# On les aura!



Scène du Poilu, créée par VILBERT  
au Palais Royal, dans la Revue de Rip.

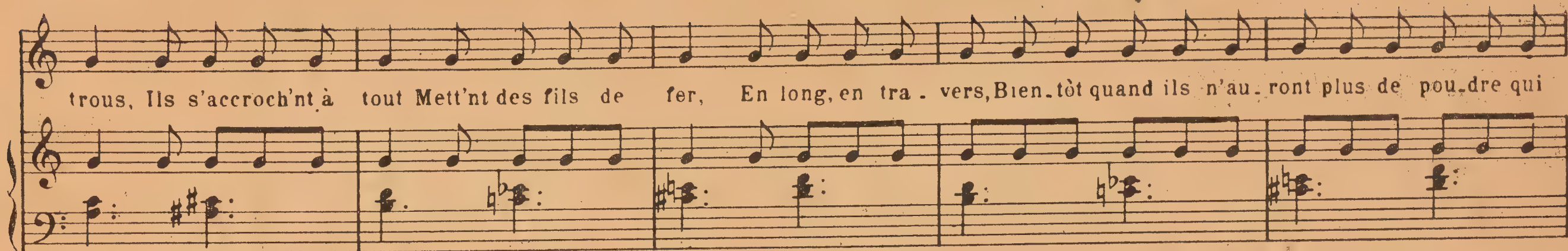
Musique de LASSAILLY

Allegro marziale

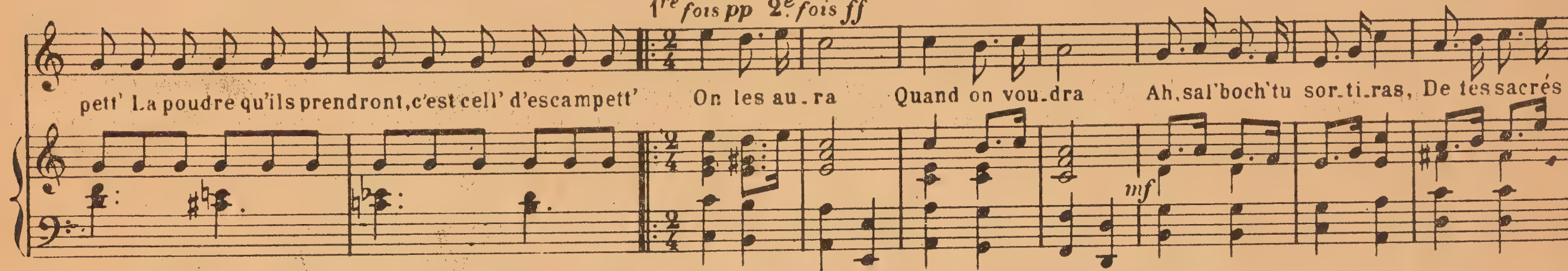




# LA BAÏONNETTE



Cette Reprise peut se faire ad libitum  
1<sup>re</sup> fois pp 2<sup>e</sup> fois ff



I

Ils sont partis en guerre  
Le premier du mois d'août;  
Nous, on n'y pensait guère,  
On a crié : Cass' cou !  
Ils passent la frontière,  
Sonnez clairons !  
Mais notre France est fière,  
Nous les aurons !  
Cré-nom ! s'ils sont chez nous  
Tous ces vilains hiboux.  
Tra la la la la la la (parlé) on les aura !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
(Parlé.)

As pas peur, on tient bon, pour moi, je donn  
pas ma place pour un boulet de canon !  
Tra la la la la la la (parlé) on les aura !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
(Parlé). Ah ! y s'cramponnent, c'est c  
des poux, d'puis qu'y z'y sont, vous p  
d'une Champagne pouilleuse.

Ils creusent des trous,  
Ils s'accroch'nt à tout  
Mettent des fils de fer  
En long, en travers.  
Bientôt, quand ils n'auront  
Plus de poudre qui pète,  
La poudre qu'ils prendront  
C'est cell' d'escampette !

REFRAIN



On les aura  
Quand on voudra !  
Ah ! sal' Boch', tu sortiras  
De tes sacrés trous de rat.

II

Ils vous ont à leur tête  
Des tas d'chefs épatants :  
Von Kluck a pris sa r'traite,  
Sur la Marne, y a quéqu'temps.  
Mais, du côté des Russes,  
L'vieil Hindenbourg  
Travaill' pour le roi d'Prusse.  
La nuit, le jour,  
Le Kronprinz, plus malin,  
Est su' l' front... à Berlin.

Tra la la la la la la (parlé) on les aura !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
(Parlé).

Heureusement qu'ils ont des alliés !  
Parlez-moi de François-Joseph. Voilà  
un lascar qui a de la fuite dans les idées !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
(Parlé). Et les Turcs qu'est-ce qu'ils

prennent ! Ah ! ils peuvent le bénir, leur Enver-  
Pacha. Il s'est bien f...ichu d'eux en leur  
mettant La Prusse à l'oreille !...

(Chanté) Ça f'ra qu'les Français,  
Les Russ's, les Anglais,  
Un jour, en passant,  
Bouff'ront leur croissant ;  
Et l'Kaiser, fier-à-bras,  
Renonçant aux bravades  
En levant son p'tit bras  
Dira : « Kamerad !... »

REFRAIN

Vive le son,  
De nos canons !  
Qui vivra verra.  
Les Boch's, on les aura !

III

Paraît qu'dans leurs gazettes,  
Là-bas, très sérieux'ment,  
Ils racont'nt les conquêtes  
Qu'ont fait's leurs régiments.  
A Berlin on s'promène  
En f'sant le pari  
Qu'avant la fin d'la s'maine  
On prend Paris !  
Allez, mes bons amis,  
Vos journaux vous l'ont mis.  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
(Parlé rythmé).

Victoire par ici, victoire par là  
C'est pas vrai ! C'est pas vrai !  
Vous mentez !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
Tra la la la la la la la (parlé) on les aura !  
(Parlé).

Ah ! ils en avalent des blagues ! Dame !  
Des gens à qui on fait prendre du pain KK  
pour de la brioche...  
(Chanté). On leur dit froidement,

A ces bons All'mands,  
Qu'la France est conquise,  
Qu'l'Angleterre est prise,  
Que les Turcs sont vainqueurs,  
Que l'Autrich' n'a pas peur.  
Nos clairons, à tout ça  
Dis'nt : « Taratata ! »

REFRAIN

RIP.







(Dessin de Fleurac.)

*EXTRACTION DIFFICILE*

— T'en fais pas, mon vieux, on les aura !...





(Dessin de H. Fournier.)

CHEZ LE BISTRO

— Oui ! c't'entendu : on les aura ! En attendant, c'est lui qui nous a !  
— Et comment !



LA BAIONNETTE  
LES MEILLEURS DESSINS



(Passing Show, Londres.)

— N'avez-vous pas remarqué que ce sont les plus grands idiots qui épousent les plus jolies filles ?  
— Attendez, je ne vous'ai pas encore accepté...



(La Victoire.)

(Dessin d'Hermann-Paul.)

LE RETARD DE L'HEURE  
LE PRISONNIER BOCHE. — Vous avez donc encore des pendules ?...



(Life, New-York.)

— Oh ! Effie, je me suis trompé, j'ai mangé ton orange ; mais ça ne fait rien, je te donnerai la moitié de la mienne.



(Punch Londres.)

— John, je vous ai déjà défendu de siffler en travaillant.  
— Je ne travaille pas, Monsieur, je siffle seulement.



(Le Pays de France.) (Dessin de Ray Ordner.)

— Croyez-vous ! La plupart de nos clients n'ont pas attendu la victoire pour me planter des drapeaux !...



(Tatler, Londres.)

(Dessin de Fish.)

Eve photographiée devant le tableau de sa journée de chasse.



(Simplicissimus.)

LE RÊVE DE WILSON



## VERDUN ET LA PRESSE



(Le Journal.)

— Dis, maman, il n'envoie pas vite les dragées de Verdun, papa...



(Dessin d'Hautot.)



(L'Écho de Paris.)

— Si c'est pour calmer leur faim qu'ils veulent Verdun, ils ont trouvé là un plat de résistance !

(Dessin d'Abel Faivre.)



(Bystander, Londres.)

APRÈS VERDUN



(Le Journal.)

(Dessin de Raemaekers.)

— Papa, impossible de voir Verdun, notre tas n'est pas assez haut !..



(Esquella de la Torratxa, Barcelone.)

— La route est longue, fils, je voudrais bien me reposer un peu.

### LES ÉTRENNES DES POILUS

C'est demain le jour de l'an. Qu'enverrez-vous à votre mari dans la tranchée, madame ; à votre fiancé, mademoiselle ; à votre filleul, belle marraine ; à vos fils glorieux, mères de France ?

La Baïonnette va vous le dire, par le crayon et la plume de ses collaborateurs, Paul Iribé, de Gastyne, Branly, Leroy, Léonnec, Mars Trick, Ordner, Gerda Wegener, etc. G. de Pawlowski, et André Alexandre. Achetez donc son numéro de la semaine prochaine !..

### LES RELIEURS CLASSEURS DE LA BAIONNETTE

Nous rappelons à nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des relieurs-classeurs, pour conserver les numéros de la Baïonnette et les classer au fur et à mesure de leur apparition.

Ces relieurs-classeurs, dits « relieurs électriques », sont très solides. Recouverts en percaline grenat, avec inscription or, ils sont vendus 3 francs pris dans nos bureaux ; 3 fr. 75 franco poste domicile.

Les commandes doivent être accompagnées de leur montant en un mandat-poste et adressées à l'Administrateur de l'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.





F. Foliano

(Des in c'e Fabiano).

— Quand je pense que, grâce à la guerre, je vais pouvoir dire j'ai mes bijoux, j'ai ma voiture, j'ai mon hôtel !  
— Oh ! moi, j'aime mieux dire, tout simplement : « Nous les aurons ! »



née. — N° 78 — 23 Décembre 1915.  
(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

OO Le Jeudi. — 25 Centimes.

Abonnement : France : 12 fr. — Etr. : 20 fr.  
(30, rue de Provence, PARIS. Tél. Bergère : 39-61)

# LA BAÏONNETTE







## Les Etrennes du Kaiser

PAR G. DE PAWLOWSKI

Où, ce jour-là étant le jour de Noël, de grandes réjouissances furent ordonnées, sous peine de mort, dans Mézières-Charleville que les Boches appelaient Mazerienstadt-Karlsbourg, sans doute en raison d'un défaut de prononciation.

Et, pour donner à la ville un air de fête, il fut décidé que les boutiques seraient ouvertes et les lampes allumées, à condition naturellement que les habitants resteraient sur un

Et, parvenu sur la grande place où devait, d'après son ordre, se dresser le grand sapin de Noël, le Kaiser constata avec étonnement que la place était vide.

Frappant du pied, il interrogea violemment un hauptmann qui se tenait devant lui tout tremblant :

— Majesté, balbutia l'officier en indiquant du doigt un tas de grandes boîtes oblongues qui se trouvaient là, nous manquions de sapin, c'était urgent, j'ai cru devoir...

Sans répondre, le Kaiser se détourna, fit signe à sa suite de s'éloigner et s'enfonça, accompagné d'un seul conseiller intime, dans les rues désertes et illuminées de Mézières en murmurant :

— C'est inouï ! je n'avais pas voulu cela !

♦ ♦

Et comme le Kaiser regardait une à une les fenêtres éclairées, il s'arrêta brusquement devant un modeste rez-de-chaussée et, indiquant à son conseiller intime une pancarte en carton, il murmura d'une voix altérée :

— Qu'est-ce que c'est que cela ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Le conseiller s'arrêta et lut sur la pancarte ces simples mots :

ON DEMANDE UNE PETITE MAIN

— Interrogez ces gens, haleta le Kaiser, interrogez-les ! je veux savoir !

Une pauvre couturière en deuil sortit de la cave plus morte que vive :

— Que Votre Majesté, dit-elle, ne se mette pas en colère, mais plutôt qu'elle considère que c'est ainsi que nous demandons en France à prendre une apprentie, c'est la formule, c'est l'usage... Et depuis la mort de ma petite fille dont vos soldats...

— Assez ! Taisez-vous ! cria le Kaiser tout pâle, je n'ai pas voulu cela non plus, partons !

Et la course recommença.

Quelques rues plus loin un autre écriteau :

ON DEMANDE UNE PETITE MAIN

Le Kaiser avait de l'épouvante plein les yeux.

— Vous entendez ! dit-il à son conseiller intime, vous entendez ! Demain je veux que



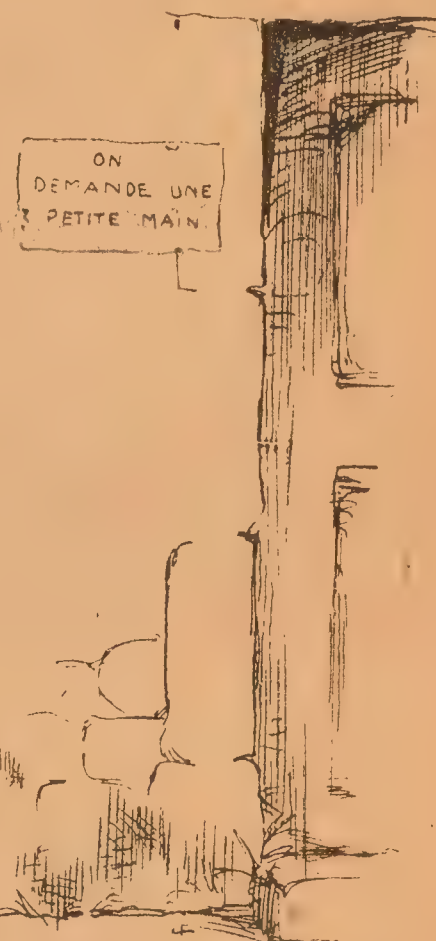
Sans répondre, le Kaiser se détourna.

rang, dans leurs caves, avec défense d'en sortir sous peine de mort.

On désirait éviter des explosions d'enthousiasme au passage du Kaiser qui devait traverser la ville ce soir-là ; par leurs soupiraux, les habitants ne verraient passer ainsi que des pieds.

Vers le douzième coup de minuit, on crut à l'arrivée d'un grand cirque forain. Des animaux savants, richement costumés, s'avançaient pour la parade : des ours habillés en généraux se dandinaient au son des fifres, de grands singes entraient dans les magasins et en sortaient furtivement ; derrière l'âne et le bœuf de la crèche, venaient trois rois emportant de riches présents volés.

Mais le Kaiser s'étant avancé à son tour, on comprit que ce n'était que le Grand Etat-Major en promenade.



Une pancarte en carton.





— Tu aurais pris le train suivant, tu ratais le facteur !

(Dessin de Kern.)



(Dessin de Le Chevallier.)

« Mon cher mari,  
« Je t'envoie pour tes étrennes un magnifique porte-parapluies en porcelaine et quelques tableaux encadrés. Tu en garniras ta  
cagna, cela te rappellera agréablement notre chez nous... »

Le 4 Janvier 1917 : **DES CANONS ! DES MUNITIONS,!!**

DESSINS DE GUS BOFA, DELAW, FABIANO, GESMAR, LEROY, VILLEMOT, etc. Texte de ROBERT DIEUDONNÉ, Chanson inédite de V. TOURTAL





(Dessin de Mars-Trick.)

ÉTRENNES UTILES

— Avec mes meilleurs vœux, mon capitaine, je vous prie d'accepter ce présent!



(Dessin d'Ordner.) — Je voudrais lui envoyer quelque chose de bien, qui lui fasse penser à moi pendant tout son repas  
— Je conseillerais tortement à madame une dinde truffée..





(Dessin de Branly.)

« Et sa marraine, qui était fée, lui fit présent d'un petit rayon de soleil ».



tous ces écriteaux disparaissent. Vous ne voyez donc pas qu'on nous bafoue ! qu'on nous injurie ? Tuez, déportez, condamnez, mais que ce cauchemar cesse !

♦ ♦

Et comme le brouillard s'épaississait sur la campagne, le Kaiser commença à monter dans les nuées vers le Ciel, suivi de son conseiller tout essoufflé.

Bientôt ils furent sur les nuages où stationnait, au clair



Il commença à monter dans les nuées.

de lune, un avion céleste du modèle « ange Gabriel à huit places ».

— Montez avec moi, dit le Kaiser, nous allons voir le Vieux Bon Dieu qui, ce soir, doit me donner mes étrennes.

L'avion monta rapidement sous la voûte lourde d'étoiles, prit sa droite pour croiser le Chariot, évita Orion et s'arrêta devant la porte du Paradis où se trouvait Saint-Pierre qui, depuis la guerre, est habillé en Suisse, pour affirmer sa neutralité d'hôtelier.

— Bienheureux Planton, appela Saint-Pierre, conduisez ces messieurs devant l'Eternel.

Le bienheureux Planton sortit de sa guérite en arc-en-ciel et précéda, tout aussitôt, les deux visiteurs en tenant à la main sa bicyclette faite de deux petites lunes désaffectées.

Sur la route, construite en mosaïque d'étoiles, ils croisaient à chaque pas de joyeux groupes d'élus revenant de la divine distribution des étrennes.

— Ceux-là, expliquait tout en marchant le bienheureux Planton, viennent de recouvrer la vue. C'étaient des soldats français aveuglés par les liquides enflammés.

« Ceux-là sont des enfants récupérés pour le recrutement des anges. Ils avaient été noyés par des sous-marins.

« Celles-là sont de pauvres femmes tuées par des bombes d'avions ; elles sont chargées d'accrocher solidement au firmament les nouvelles étoiles. »

Mais le Kaiser, tout en marchant, détournait la tête et il murmurait :

— On demande une petite main ! Quelle impudence !

« Celle-là, poursuivait candidement le bienheureux Planton, est une petite fille qui avait eu le poignet coupé par des soldats. Maintenant elle s'en va en frappant joyeusement ses petites mains blanches l'une contre l'autre. Le plus curieux, c'est que l'on n'a pas pu retrouver sa main. Il a fallu lui en donner une toute neuve. »

Le Kaiser, devenu très pâle, hâta le pas et, bientôt, il pénétra dans la salle du Trône, où Dieu lui-même se tenait assis sur un nuage élevé entouré d'une multitude d'élus.

— Seigneur, murmura le Kaiser en s'inclinant très bas, Seigneur, pour mes étrennes, je voudrais la Victoire.

L'Eternel réfléchit un siècle qui parut une minute et répondit lentement, en tendant au Kaiser une branche de laurier :

— Guillaume, que ta prière soit exaucée, voici la Victoire. Je ne te demande qu'une chose : tend tes deux mains vers moi et prends-là.

Soulevé par la joie, le Kaiser écarta les plis de son grand manteau et montra ses mains, mais, tout aussitôt, il les laissa retomber. De l'assemblée des élus, mille voix s'élevaient :

— La voilà ! la voilà ! C'est lui qui l'avait prise ! C'est lui qui a la petite main que nous cherchions tout à l'heure !

D'une voix désespérée, le Kaiser murmura :

— Tu le vois, Seigneur, je ne puis pas !

— Je ne te comprends pas, répondit gravement l'Eternel. Ce n'est pas une honte d'être infirme, au contraire ; explique-moi donc ce que veulent dire...

Mais déjà le Kaiser défaillant s'éloignait en balbutiant :

— La petite main !... c'est l'histoire de cette petite main qui toujours m'empêchera de saisir la Victoire... Personne au ciel et dans le monde n'a donc oublié...

— C'est lui le criminel ! répétait le chœur des élus. C'est lui qui a pris la petite main, il faut le poursuivre et le lapider !

Déjà des élus, ramassant des étoiles, les lançaient vers le Kaiser. Celui-ci, épouvanté, s'enfuyait sur les nuages, trébuchait, se relevait, dressant inconsciemment ses deux mains pour apaiser les élus, les hérissant comme les plumes de l'aigle impérial qui font : « kamerad ! »

Mais plus il courait et plus les étoiles tombaient, provoquant maintenant, tout autour de lui, dans leur chute, un bruit de bombes épouvantable...

♦ ♦

Et, se réveillant enfin de son cauchemar, le Kaiser vit près de son lit son conseiller intime qui le tirait irrespectueusement par le bras et l'entraînait vers la cave en criant :

— Sire ! Sire ! une escadrille française ! On bombarde



Déjà des élus, ramassant des étoiles...

le Grand État-Major ! Donnez-moi votre main, par elle nous vous conduirons jusque sous terre. Là seulement sera votre salut.

G. DE PAWLOWSKI. (Illustrations d'Hautot.)





A NOS GÉNÉRAUX

Ce que j'offrirais volontiers? Des bâtons de maréchaux!



A NOS POILUS?

Des lauriers! Mais sans doute ils aimeraient mieux quelque chose de plus substantiel... D'ailleurs, pour eux, il n'y aurait pas assez de lauriers en France.



AUX PARENTS?

La visite de leur fils... dix jours de permission.



Beaucoup d'argent aux gosses, je sais qu'ils le donneront pour les blessés.



Pas de bonbons cette année: on offrira un kilo de sucre... ou quelques livres de charbon aux ménagères..



Qu'on donne en acompte à son proprio les étrennes qu'on donnait jadis à son concierge.



(Dessins d'Henriot.)

Aux contribuables, comme étrennes, un impôt de moins, mais il ne faut pas y compter.

N'oublions pas les Boches! à eux les dragées, de tout poids et de toute forme...



Et comme étrennes à la France à recevoir dans le courant de l'année 1917: La Paix, avec la victoire par un grand V.





(Dessin de Gerda Wegener.)

Mon Dieu, consentez à nos chers soldats  
Pour ce bout de l'an, une nuit à l'aise.  
Adoucissez-leur, par un sommeil las,  
Les derniers moments de mil neuf cent seize.

Daignez déposer en leur gros soulier  
Une secourable étrenne : du songe...  
De la Saint-Sylvestre au premier Janvier,  
Bercez-les d'amour, ce pieux mensonge.

## PRIÈRE POUR

Conduisez vers eux le traîneau d'argent.  
Riche en souvenirs, fécond en promesses,  
Qui porte à travers l'espace et le temps  
Le voluptueux remède aux tristesses.





## PAUVRES POILUS

Les péchés « mortels » ne vont pas au front.  
 Bien que l'on y meure, hélas ! tant, et vite.  
 Et vous pardonnez, mon Dieu, cet affront  
 Qu'est le cœur humain docile à l'invite.

Vous avez pétri d'argile et de chair  
 Les corps temporels des couples qui s'aiment.  
 Que l'illusion d'un délire cher  
 Unisse en rêvant deux bonheurs suprêmes.

Et toi, Femme, accueille un cri de héros,  
 Car il est pour toi, pour ta beauté nue,  
 L'angoissant appel coupé de sanglots  
 De ceux qui mourront, et qui te saluent.

MARCEL HERVIEU.





Chanson d'ANDRE ALEXANDRE.

Musique nouvelle d'ADOLF STANISLAS.

Allegretto leggiero ENVOIS AUX POILUS

**PIANO.**

*mf cresc* *- sff* *mf* *f* *sff*

*Red. \** *Red. \**

Parrains et marrai\_nes, Riches et cos\_sus, Cherchent des é\_trennes Pour leurs brav's poilus,

*p cresc* *- msf* *p* *mf*

Et par tout' la vil\_le, En\_combrant les ch'mins, Ils se rend'nt en fi\_le

*p cresc* *- msf* *p*

**RÉP. POUR LA CODA:** Car mon nom: Vic\_toi\_re

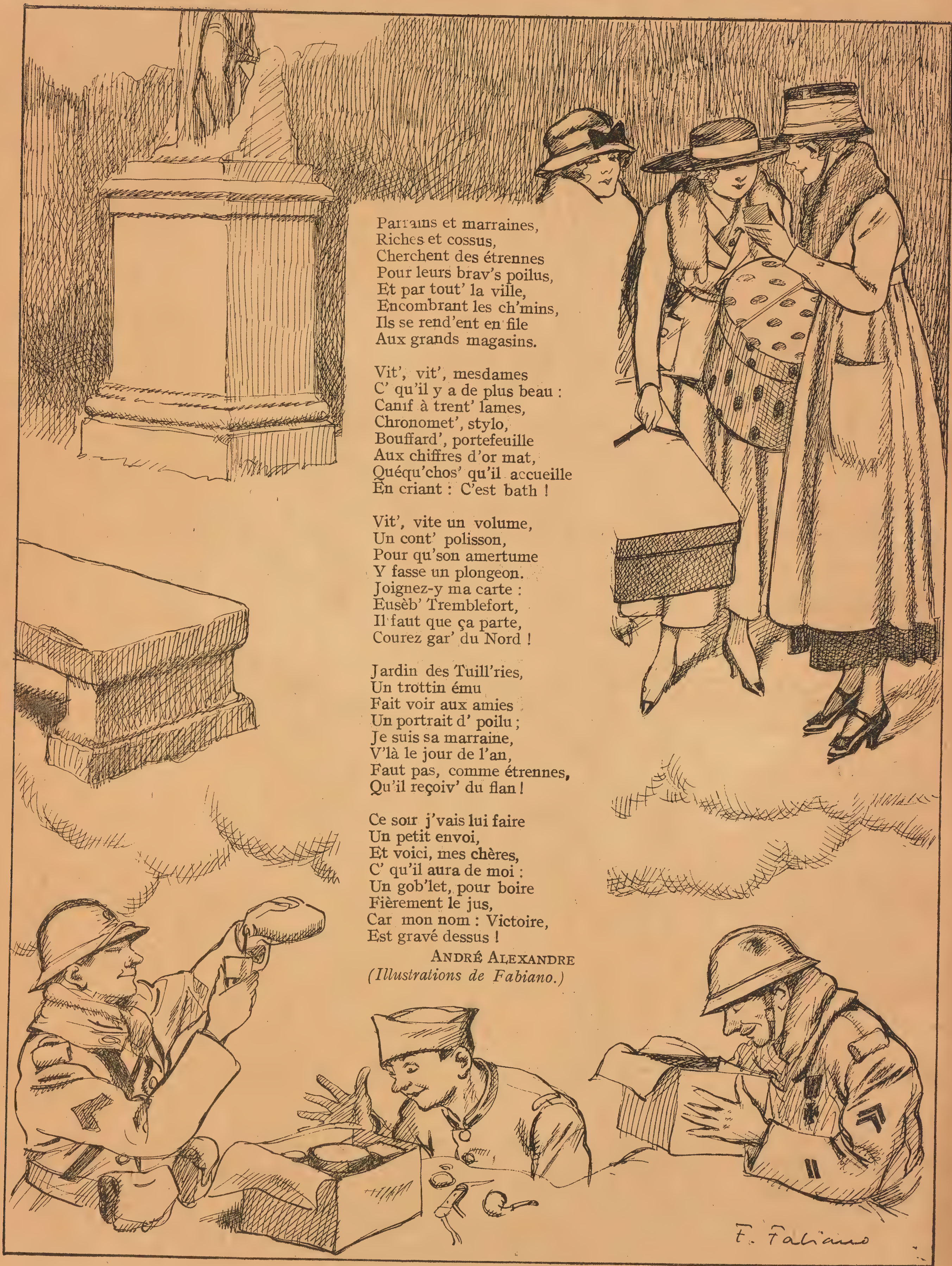
Aux grands magasins

*mf* *f* *sff*

**CODA** Est gra\_vé dessus.

*cresc* *- smf* *mf* *f* *sff*





Parrains et marraines,  
Riches et cossus,  
Cherchent des étrennes  
Pour leurs brav's poilus,  
Et par tout' la ville,  
Encombrant les ch'mins,  
Ils se rend'ent en file  
Aux grands magasins.

Vit', vit', mesdames  
C' qu'il y a de plus beau :  
Canif à trent' lames,  
Chronomet', stylo,  
Bouffard', portefeuille  
Aux chiffres d'or mat,  
Quéqu'chos' qu'il accueille  
En criant : C'est bath !

Vit', vite un volume,  
Un cont' polisson,  
Pour qu'son amertume  
Y fasse un plongeon.  
Joignez-y ma carte :  
Eusèb' Tremblefort,  
Il faut que ça parte,  
Courez gar' du Nord !

Jardin des Tuill'ries,  
Un trottin ému  
Fait voir aux amies  
Un portrait d' poilu ;  
Je suis sa marraine,  
V'là le jour de l'an,  
Faut pas, comme étrennes,  
Qu'il reçoiv' du flan !

Ce soir j'vais lui faire  
Un petit envoi,  
Et voici, mes chères,  
C' qu'il aura de moi :  
Un gob'let, pour boire  
Fièrement le jus,  
Car mon nom : Victoire,  
Est gravé dessus !

ANDRÉ ALEXANDRE  
(Illustrations de Fabiano.)

F. Fabiano





(Dessin de Léonnec.)

LES BELLES ÉTRENNES

— J'ai pensé que c'est encore moi qui te ferais le plus de plaisir...



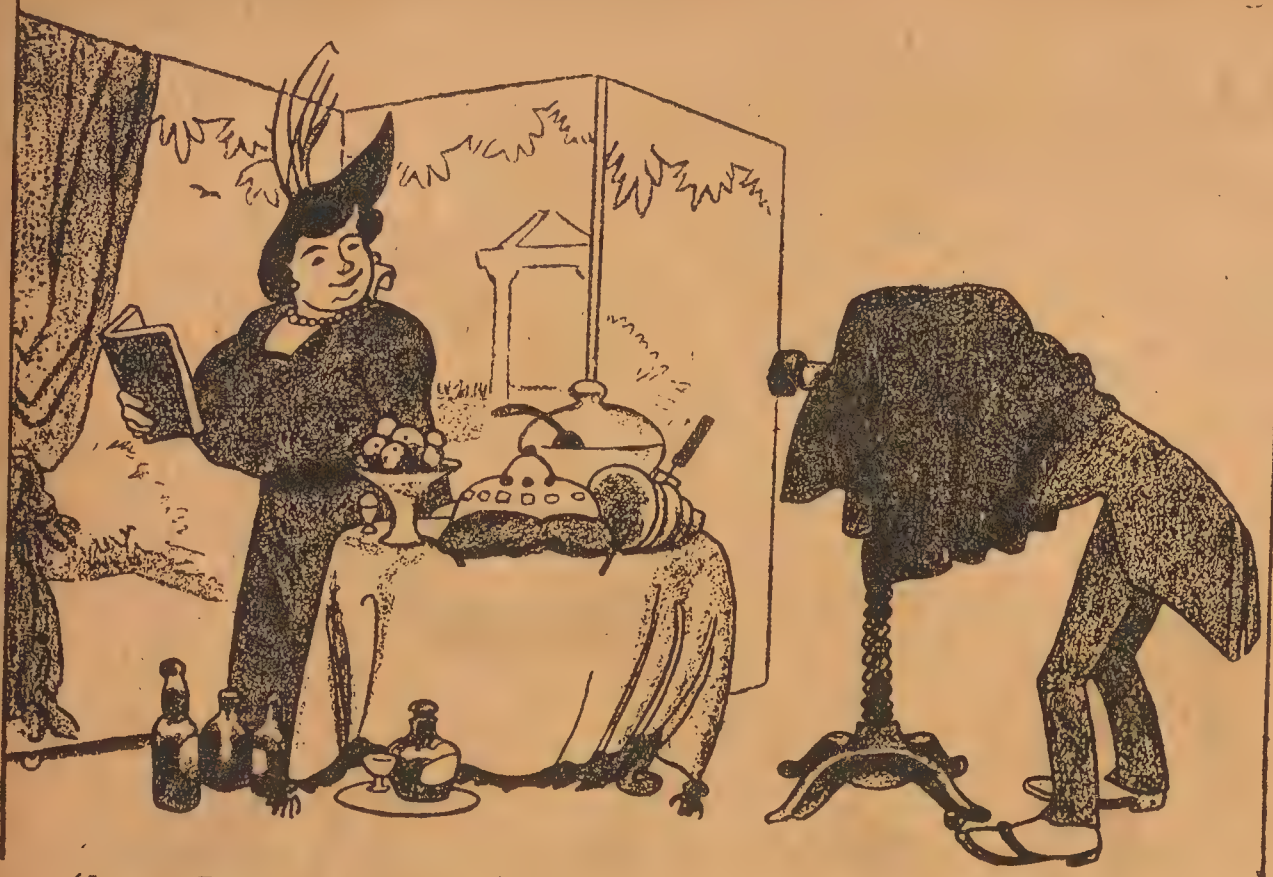


(Dessin de Leroy.)

EN BOCHIE : L'ENVOI DU FRONT

— Ah ! vous avez de la chance que votre Hermann soit à la guerre !





(Lustige Blätter, 20 Novembre 1915.)

Devant quels accessoires en carton Gretchen se fait photographier, pour que son fiancé, au front, ne soupçonne pas la disette des vivres.



(Simplicissimus, 6 Juin 1916.)

— Nature morte, ça, trois bouts de papier sur une nappe?  
— Evidemment: une carte de pain, une de viande et une de beurre.



(Simplicissimus, 3 Janvier 1914.)

### L'INSTRUCTION DES RECRUES PRUSSIENNES

Le régime que les Allemands espèrent appliquer à l'univers.



(Simplicissimus, 27 Janvier 1911.)

Nous autres Allemands, jamais nous n'accepterions un impôt sur la bière. Forts de notre honneur, qui repose sur la bière, nous n'oublierons pas qu'en buvant ferme, on favorise le plan de la grande flotte allemande.



(Simplicissimus, 5 Septembre 1914.)

### AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS

Jadis, le lit des officiers allemands était plus propre; aujourd'hui, il est plus confortable.



(Simplicissimus, 1915.)

### LEUR IDEAL

— Malheur ! Malheur ! On veut changer l'idéal du peuple allemand... Mon idéal à moi, c'est le rôti de porc et les pommes de terre.



(Lustige Blätter, 26 Septembre 1914.)

### DANS UN CHATEAU DU NORD

— Les Français ne se décideront donc pas à reconnaître notre tact !



(Ulk, 19 Novembre 1915.)

### LES JOURS SANS VIANDE : A LA MÉNAGERIE

— Encore un chou-rave !

(1) Ces dessins sont extraits de **Germania**, magnifique album in 4° qui constitue le plus formidable réquisitoire contre l'Allemagne. En vente partout, 3 fr. 50. En voi par poste recommandée contre mandat de 4 fr. (Étr. 4 fr. 55) adressé à l'administrateur de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



LES MEILLEURS DESSINS (Suite)



(L'Œuvre.)

(Dessin d'Hautot.)

LES PRIMES AUX FAMILLES NOMBREUSES

— Paraît qu'ce p'tiot-là a déjà rapporté 150 francs à son père..



(Punch, Londres.)

COQUETTERIE

— Pardon, m'ame, est-ce que ma malle est bien droite?



(Le Pays de France.)

(Dessin de Ray, Ordner.)

— Tu parles, si on s'en moque des gaz asphyxiants, nous les cyclistes, puis-que nous avons nos chambres à air.



(Le Rire.)

(Dessin d'Hautot.)

— A une heure pareille... on va encore se faire engueuler par le concierge.



(Le Journal.)

(Dessin de Paul Iribé.)

— Voyez-vous, sire, le kronprinz est trop bon. Il ne garde jamais ce qu'il a pris.

LA COLLECTION DE LA BAIONNETTE

La *Baïonnette* va, la semaine prochaine, entrer dans sa troisième année. Elle a depuis sa transformation publié les 77 numéros suivants :

- |                            |                               |                              |                                   |
|----------------------------|-------------------------------|------------------------------|-----------------------------------|
| 1. Le Kaiser rouge.        | 21. Les Remplaçantes.         | 41. La Danse macabre.        | 61. Le Communiqué de 15 heures.   |
| 2. Têtes de Turcs.         | 22. Permissionnaires.         | 42. Nos Chauffeurs.          | 62. Les Bourreaux de Lille.       |
| 3. Le C'ownprinz.          | 23. Nos Prisonniers.          | 43. Modes de guerre.         | 63. Notre Sœur l'Italie.          |
| 4. Bouillon de kultur.     | 24. Nos Aviateurs.            | 44. Les Bleuets.             | 64. Un mois à Potsdam.            |
| 5. Impérial gaga.          | 25. Noël de guerre.           | 45. Machines de guerre.      | 65. Nos Africains.                |
| *6. Élégances berlinoises. | 26. Ferdinand le menteur.     | 46. L'impôt sur le revenu.   | 66. Le Dictateur aux ventres.     |
| 7. Leurs Espions.          | 27. Les Rois.                 | 47. Nos Marins.              | 67. Avant, Après.                 |
| 8. Nos Poilus.             | 28. Taisez-vous, méfiez-vous. | 48. Nos Blessés.             | 68. La Chasse.                    |
| 9. Les Civils.             | 29. Les Gretchen.             | 49. Kamelotland.             | 69. Les Mercantils.               |
| 10. Naturalisés.           | 30. Les Pépères.              | 50. Les Tommies.             | 70. Ils n'ont pas, Verdun.        |
| 11. Les Perruches.         | 31. La vie chère.             | 51. Les Pirates.             | 71. Les Crises.                   |
| 12. Les Pessimistes.       | 32. Raemaekers.               | 52. Rosalie.                 | 72. T'en fais pas                 |
| 13. Les Optimistes.        | 33. Les Stratèges en chambre. | 53. Les Canards.             | 73. Ouf ! On ne les reverra plus. |
| *14. Leurs Officiers.      | 34. Le système D...           | 54. La Question des loyers.  | 74. Les Prophètes                 |
| 15. Les Mairaines.         | 35. Leurs Intellectuels.      | 55. Nos Amis les Russes.     | 75. Chez eux.                     |
| *16. Nos Infirmières.      | 36. Kaiser Carnaval.          | 56. Les Fraileins.           | 76. Le Pinard.                    |
| *17. Nos Gosses.           | 37. Abas l'alcool.            | 57. Les Pacifistes.          | 77. On les aura !                 |
| *18. Kamerad.              | 38. Les Loustics.             | 58. Les Gendarmes.           |                                   |
| *19. Leurs ventres.        | 39. Les Profiteurs.           | 59. C'est la guerre !        |                                   |
| 20. L'Agence Wolff.        | 40. Les Mamans.               | 60. La Guerre et les Femmes. |                                   |

Tous ces numéros sont en vente au prix de 25 centimes, à l'exception de ceux marqués d'un astérisque qui sont épuisés et qui ne se trouvent qu'en collections. Chaque volume cartonné, contenant un semestre, soit 13 numéros, est envoyé franco contre mandat de 4 francs. (Etr. port en sus).

F. Falciano 16



LA BAIONNETTE

## LES ÉTRENNES DE LA FRANCE



(Dessin de Paul Iribé.)

LA PAIX... AVEC LA VICTOIRE







ge  
id  
po  
—  
E



Ly

177/ Dec

[93-S507.v6]



Collection de *La Baïonnette*  
— en volumes trimestriels —

# A coups de Baïonnette

Chaque Volume : 4 francs

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET  
**L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE**  
30, Rue de Provence, 30 — PARIS

## DÉJA PARUS :

### Tome I

**L**e Kaiser rouge. — Têtes de Turcs. —  
Le Clown-Prinz. — Bouillon de  
Kultur. — Impérial-Gag. — Elégances  
berlinoises. — Leurs Espions. — Nos  
Poilus. — Les Civils. — Les Natural-  
isés. — Les Perruches. — Les Pessi-  
mistes. — Les Optimistes.

### Tome II

**L**eurs Officiers. — Les Maraines. —  
Nos Infirmières. — Nos Gosses. —  
Kamerad! — Les Remplaçantes. —  
L'Agence Wolff. — Leurs Ventres. —  
Nos Permissionnaires. — Nos Prison-  
niers. — Nos Aviateurs. — Noël de  
Guerre. — Ferdinand le menteur.

### Tome III

**L**es Rois. — Taisez-vous! Méfiez-vous!  
— Les Gretchen. — Les Pépères. —  
La Vie chère. — Racmaekers. — Les  
Stratèges en chambre. — Le Système D...  
— Leurs Intellectuels. — Kaiser-Kar-  
naval. — A bas l'Alcool. — Les Lous-  
tics. — Les Profiteurs.

### Tome IV

**L**es Mamans. — La Danse macabre. —  
Modes de Guerre. — Nos Chauff-  
eurs. — Les Bluets. — Machines de  
Guerre. — L'Impôt sur le Revenu. —  
Nos Marins. — Nos Blessés. — Kame-  
lotland. — Les Tommies. — Les  
Pirates. — Rosalie.

### Tome V

**L**es Canards. — La Question des Loyers.  
— Nos Amis les Russes. — Les Frau-  
lein. — Les Pacifistes. — Les Gendarmes.  
— C'est la Guerre. — La Guerre et les  
Femmes. — Le Communiqué de 15 heu-  
res. — Les Bourreaux de Lille. — Notre  
Sœur l'Italie. — Un Mois à Postdam. —  
Nos Africains.

Le 7<sup>e</sup> Volume paraîtra le  
15 Avril 1917